

Les aventures de Thommas et Hendric

deuxième et dernière partie



138

Jean-Charles Conus

Cette histoire est écrite selon la nouvelle graphie.
Elle est une pure fiction, et toute ressemblance
avec des faits réels ou ayant existé n'est
que pure coïncidence.

Dans les textes, il y a des fautes volontaires,
c'est ma signature. Je trouve que l'on ne respecte
pas assez les noms propres, aussi, j'ai décidé de
ne pas mettre d'apostrophe devant eux !

Les dialogues sont précédés de l'initiale
du prénom de la personne qui parle.

Jean-Charles Conus

Photo de couverture libre de droits: freeimages.com

numéro : 138
année : décembre 2022 - janvier 2023

D'après le récit des aventures de Tom Sawyer
de Mark Twain, 1876

En noir, le récit de l'acteur,
en bleu, la narration de l'auteur,
en vert, un commentaire ou une explication,
les autres couleurs pour mettre un texte en évidence.

Chapitre 22 : à en être malade

Pour l'été, les jeunes peuvent entrer dans la grande institution des scouts. Thommas s'y est intéressé, sans doute à cause de l'uniforme et des insignes. Cependant, il a dû promettre de s'abstenir de fumer, de boire, de mâcher de la gomme et de jurer.

Il a alors fait cette découverte... que promettre de ne pas faire une chose est le plus sûr moyen au monde pour avoir envie de la faire. Thommas s'est vite trouvé en proie au désir de boire et de jurer, ce désir est devenu si intense que seule la perspective de s'exhiber avec sa belle ceinture rouge l'empêchait de se retirer de l'ordre des scouts.

Cependant, pour justifier pareille démonstration, il fallait une occasion valable. Thommas a renoncé à attendre, et il a misé sur le vieux juge Frazer qui, selon toute vraisemblance, était sur son lit de mort et ne manquerait pas d'avoir, en tant que juge de paix et grand notable, des funérailles officielles.

Pendant trois jours, Thommas s'inquiétait de l'état de santé du juge et il se montrait avide de nouvelles. Son espoir a bientôt été tel qu'il a sorti son uniforme et il s'exerçait devant la glace. Mais l'état du juge était d'une instabilité décourageante. On annonçait finalement un mieux, puis une convalescence. Thommas a été écoeuré et il s'est même senti atteint personnellement.

Il a immédiatement remis sa démission.
 Cette nuit-là, le juge a fait une rechute et mourut.

Thominas jura de ne plus jamais accorder sa confiance à un grand homme de son espèce. La cérémonie a été remarquable, et les scouts paraient avec tant d'allure que Thominas l'ex-membre a cru en mourir... de dépit !

Thominas avait toutefois gagné quelque chose: il était à nouveau un garçon libre. Il pouvait boire et fumer, mais il a découvert avec surprise qu'il n'en avait plus envie. Le simple fait de pouvoir le réaliser tuait tout désir, et ça ôtait tout son charme à la chose.

Thominas s'étonnait de constater que les vacances tant désirées lui pesaient. Il essayait de rédiger son journal, mais étant dans une période creuse, il a abandonné au bout de trois jours.

...

La fameuse fête nationale a été un échec, car il a plu à verse, et il n'y a donc pas eu de défilé. Un cirque est passé. Les garçons ont joué au cirque pendant trois jours sous un chapiteau fait de morceaux de tapis. Trois jetons pour les garçons, deux pour les filles ! Puis ils abandonnaient la vie du cirque. Thominas pensait devenir clown, et il a déchanté.

Un phrénologue et un magnétiseur ont fait leur apparition, puis s'en retournaient, laissant le village plus triste et plus morne que jamais.

Il y a eu quelques soirées festives entre garçons et filles. Hélas ! Elles ont eu beau se révéler fort agréables, elles étaient si peu nombreuses qu'entretemps la vie semblait encore plus vide.

Brigitte était partie chez de sa parenté pendant toute la durée des vacances. Il n'y avait donc aucune perspective réjouissante, où que l'on se tourne.

Ajoutez à cela le terrible secret du meurtre: c'était pour Thomas un supplice permanent, un véritable cancer qui le rongait.

...

Ensuite, lui est venue la rougeole.

Pendant deux longues semaines, Thomas est resté prisonnier, absent aux événements extérieurs. Très atteint, il ne s'intéressait à rien. Quand il a pu se lever et faire péniblement une première sortie, il a dû constater que le village et les gens étaient tombés encore plus bas.

Il y avait eu un "réveil religieux" et tout le monde s'était "converti"; pas seulement les adultes, mais les garçons et les filles. Thomas a fait le tour du pays espérant, en dépit de tout, rencontrer au moins un visage de pécheur heureux, mais, où qu'il aille, ce n'était qu'amère déception.

Il a découvert Jeffrey absorbé dans l'étude d'un Évangile, et il s'est éloigné tristement de ce déprimant spectacle.

Il a cherché Benjamin, et l'a trouvé entraîné de distribuer des tracts religieux.

Il est allé relancer Jeffrey... et celui-ci attirait son attention sur la précieuse bénédiction que constituait l'avertissement donné par sa rougeole.

Chaque garçon qu'il rencontrait ajoutait un peu plus à son découragement. Quand, en désespoir de cause, ayant voulu chercher refuge chez Hendric, il est reçu avec une citation biblique.

Il n'y tient plus... vaincu, il rentre à la maison se mettre au lit. Il comprenait qu'il était désormais le seul dans ce village à être irrémédiablement damné, damné à jamais.

Il y a eu cette nuit-là un orage épouvantable. Une pluie torrentielle, des coups de tonnerre effroyables et des éclairs aveuglants qui illuminaient le ciel entier. Thominas a enfoui sa tête sous les couvertures, croyant sa dernière heure venue. Pas de doute... ce déchainement général lui était destiné. Il avait poussé à bout la patience des puissances célestes.

Il aurait toutefois pu penser que c'était beaucoup d'honneur et de munitions pour un moucheron comme lui, que de mettre toute une batterie d'artillerie en branle afin de l'anéantir. Pourtant, il ne trouvait pas autrement incongru qu'on déclenche un orage aussi impressionnant dans le seul but de faire sauter la terre sous les pattes du malheureux insecte qu'il était.

Néanmoins, la tempête s'est peu à peu apaisée.

Elle s'est éteinte finalement sans avoir accompli son oeuvre. La première réaction de Thominas a été de se convertir instantanément en signe de gratitude. La seconde a été d'attendre quelque peu pour ce faire... Sait-on jamais : peut-être n'y aurait-il plus de tempêtes comme celle-ci !

...

Le lendemain, le docteur était de retour. Thominas avait rechuté. Les trois semaines qu'il a passées au lit lui ont paru un siècle entier.

Quand il met enfin le pied dehors, considérant son état de solitude et d'abandon, il n'avait plus guère de reconnaissance envers le Ciel qui l'avait épargné. Il a erré sans but au long des rues.

Il a trouvé Jeofrey qui tenait le rôle du juge dans un tribunal d'enfants prétendant juger un chat pour meurtre, en présence de la victime: un oiseau.

Il a surpris peu après Jeofrey et Hendric entrain de manger un melon dérobé dans une ruelle.

Pauvres types ! Eux aussi, tout comme lui, avaient lamentablement rechuté !

...

Chapitre 23 : le jugement

Un évènement impatientement attendu est enfin venu secouer pour de bon la torpeur du village.

Muff Potter allait être jugé.

Aussitôt, il n'était plus question que de cela.

" Muff Potter allait être jugé ! "

Je ne pouvais m'en abstraire. Chaque fois que l'on parlait du crime devant moi, je sentais mon coeur se serrer.

Ma conscience me mettait au supplice et j'étais persuadé que des gens abordaient ce sujet avec moi, uniquement pour tâter le terrain. J'avais beau me dire que l'on ne pouvait rien savoir, je n'étais pas tranquille.

Je suis allé vers Hendric pour l'emmener dans un endroit désert afin d'avoir en sa compagnie une sérieuse conversation sur ce point. Je me suis dit que ça me soulagerait un peu de délier ma langue pendant un court moment et de partager mon fardeau avec lui...

T : Hendric, tu n'as rien dit à personne ?

H : À propos de quoi ?

T : Tu sais très bien...

H : Ah !, oui... mais non, bien sûr, je n'ai rien dit...

T : Pas un mot ? Jamais ?

H : Non, pas un mot. Pourquoi me demandes-tu ça ?

T : Je craignais que tu n'aies parlé...

...

H: Mais voyons, Thominas, nous n'en aurions pas pour deux jours à vivre si nous ne tenions pas notre langue. Tu le sais bien !

T: Mouais...

...

Je me suis senti rassuré...

T: Hendric, on ne peut pas nous forcer à parler ?

H: Me forcer à parler, moi ! Qu'on essaie !

Je n'ai aucune envie de me faire assassiner...

T: Allons, je crois que nous n'aurons rien à craindre tant que nous nous taisons. Mais nous ferions tout de même mieux de renouveler notre serment. C'est plus sûr...

H: Si tu veux...

...

Nous avons donc juré une nouvelle fois de ne jamais parler de ce que nous avons vu la nuit, dans le cimetière...

T: Dis donc, ça ne te fait pas de la peine pour Muff Potter ?

H: Si, forcément. Il ne vaut pas grand-chose, mais ce n'est pas un mauvais type. Et puis, il n'a jamais rien fait de mal. Il pêche un peu pour avoir de quoi boire, il ne fiche rien d'un bout à l'autre de la journée, mais quoi ! Nous en sommes tous plus ou moins là ! Non, je t'assure que c'est un brave type. Une fois, il m'a donné la moitié de son poisson parce qu'il n'en avait pas d'autres. Il m'a souvent aidé dans les moments difficiles...

...

T: Et moi, il m'a réparé mon cerf-volant et il a fixé des hameçons à ma ligne. Je voudrais bien lui permettre de s'évader...

H: C'est impossible, mon pauvre Tom ! Et puis, on ne serait pas long à le repincer, va...

...

T: Oui, mais ça me dégoûte de les entendre parler de lui comme ils le font, alors qu'il est innocent...

H: Moi aussi, tu peux le croire. Tout le monde dans le pays dit que c'est un monstre et qu'il aurait dû être pendu depuis longtemps...

T: J'ai entendu dire que si jamais on ne le condamnait pas, il serait certainement lynché...

H: Et ils le feront, c'est sûr !

...

Nous avons continué longtemps à bavarder sur ce thème, bien que cela ne nous apporte guère de réconfort.

Au moment du crépuscule, on se retrouvait entrain de rôder autour de la petite prison isolée comme si nous attendions que quelque chose ou quelqu'un vienne résoudre notre dilemme, mais rien ne se produisait.

On aurait dit que ni les anges ni les fées ne s'intéressaient au sort de l'infortuné prisonnier.

Nous avons fait ce que nous avons déjà fait maintes fois auparavant: on se hisse jusqu'à l'appui extérieur de la petite fenêtre grillagée et nous passons du tabac et des allumettes à Muff. Il était seul dans sa cellule. Il n'y avait toujours pas de gardien pour le surveiller.

Ses remerciements avaient toujours éveillé nos remords, mais ce soir-là, ils nous ont bouleversés. On se sentait particulièrement ignobles et lâches...

M: Vous avez été rudement bons pour moi, les gars, meilleurs que n'importe qui dans le pays. Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait, jamais. Je me dis souvent: " Autrefois, je rafistolais les cerfs-volants des gars, je leur apprenais un tas de trucs, je leur montrais les bons endroits pour pêcher, j'essayais d'être gentil avec eux, mais maintenant, ils m'ont tous oublié, ils ont tous oublié le vieux Muff parce qu'il est dans le pétrin. Oui, tous, sauf Thomas et Hendric. Et moi non plus, je ne les oublie pas..." Vous savez, les gars, j'ai fait une chose épouvantable. J'étais soul, j'étais fou, je ne m'explique pas ça autrement, et maintenant je vais aller me balancer au bout d'une corde: c'est juste ! Et puis, je crois qu'il vaut mieux en finir. Allons, je n'en dirai pas plus pour ne pas vous faire de peine, mais je veux quand même vous dire de ne jamais vous enivrer, comme ça, vous n'irez pas en prison. Maintenant, montrez vos frimousses. Faites-vous la courte échelle. Ça fait du bien de voir les amis. Là, c'est ça. Laissez-moi vous caresser les joues. C'est ça. Serrons-nous la main. La vôtre passera à travers les barreaux, mais la mienne est trop grosse. Braves petites mains. Ça ne tient pas beaucoup de place, mais elles ont bien aidé le pauvre Muff et elles l'aideraient encore bien plus si elles le pouvaient.

...

Je suis rentré chez moi la nuit dans l'âme.
 Cette nuit-là, j'ai eu d'effroyables cauchemars.

...

Le lendemain et le jour suivant, j'ai erré aux abords
 du tribunal. J'étais attiré là par une force irrésistible,
 mais il me restait encore assez de volonté pour
 ne pas entrer. Il en allait de même pour Hendric
 et nous étions si troublés que l'on s'évitait avec soin.

Chaque fois que quelqu'un sortait du tribunal,
 je m'approchais et j'essayais d'obtenir
 des renseignements sur la marche du procès.
 À la fin du deuxième jour, le verdict ne faisait plus
 de doute pour personne. Jo l'Indien n'avait pas varié
 d'une ligne au cours de sa déposition et le sort de
 Potter était réglé comme du papier à musique.

Je suis resté dehors très tard ce soir-là et je suis
 entré dans sa chambre par la fenêtre. J'étais dans
 un état d'énervement indescriptible. Il m'a fallu
 des heures pour m'endormir.

...

Le lendemain matin, la salle d'audience était pleine à
 craquer. Tout le village était là, car c'était le jour où
 devait se décider le sort de l'accusé. Les hommes et
 les femmes se pressaient en nombre égal sur les bancs
 étroits. Après une longue attente, les jurés viennent
 s'asseoir aux places qui leur étaient réservées.

Puis, Potter entre à son tour avec ses chaînes.

Il était pâle. Il avait les yeux hagards d'un homme qui se sait perdu. On l'installe sur un banc exposé à tous les regards... Jo l'Indien, toujours impassible, attirait lui aussi l'attention de tous.

Après quelque temps, le juge arrive, suivi du shérif qui déclare que l'audience était ouverte.

Comme toujours dans un procès, on entendait les avocats se parler à voix basse et remuer des papiers. Aucun de ces petits détails n'échappait au public, et tous contribuent à créer une atmosphère angoissante.

Puis, on appelle le premier témoin. Celui-ci confirme qu'il avait surpris Potter entraîné de se laver au bord d'un ruisseau pendant la nuit du crime, et que l'accusé s'était enfui en l'apercevant...

Juge: Vous n'avez rien à demander au témoin ?

Avocat: Non, rien...

...

Le témoin suivant raconte comment il avait trouvé le couteau auprès du cadavre du docteur...

Juge: Vous n'avez rien à demander au témoin ?

Avocat: Non, rien...

...

Muff Potter avait un regard suppliant.

Un troisième témoin jurait qu'il avait vu souvent l'arme du crime entre les mains de Potter.

Plusieurs autres insistèrent sur son air coupable quand il était revenu sur les lieux du crime. Les détails des tristes événements qui s'étaient passés ce matin-là dans le cimetière, et qui étaient présents à l'esprit de tous, étaient ainsi rapportés par des témoins dignes de foi, mais tous défilaient à la barre sans que l'avocat ne leur pose la moindre question.

L'assistance commençait à trouver bizarre l'attitude du défenseur... Une femme ose lever la voix...

...: Est-ce là, Monsieur l'Avocat, votre manière de procéder ? Allez-vous donc laisser condamner votre client à mort sans ouvrir la bouche ?

...

Telle était la question que tout le monde se posait. On était déçu et on le faisait bien voir en manifestant sa désapprobation par des murmures qui valurent au public une remontrance du juge.

Le procureur se lève d'un air solennel...

Pr: Messieurs les Jurés, les dépositions de ces honorables citoyens, dont nous ne saurions mettre en doute la parole, nous renforcent dans notre idée qu'il ne peut y avoir d'autre coupable que l'accusé ici présent. Nous n'avons rien à ajouter et nous nous en rapportons à vous...

...

Le malheureux Potter laisse échapper un gémissement et il s'est pris la tête à deux mains tandis que des sanglots agitaient ses épaules.

Les hommes étaient émus et les femmes laissaient couler leurs larmes sans vergogne.

Caché dans mon coin, je n'avais qu'une seule envie... bondir et crier l'innocence de Muff...

L'avocat de la défense se lève à son tour...

Avocat: Monsieur le Juge, nos remarques au cours des débats ont dû vous faire deviner que nous comptions présenter la défense de notre client en invoquant l'irresponsabilité entraînée par état d'ivresse. Nous avons changé d'avis et nous renonçons à ce moyen...

...

Il se tourne alors vers le greffier...

Avocat: Faites appeler Thomas Destranges, je vous prie...

...

Quoi ? On veut me poser des questions ? Aïe !
Je n'ai pas le choix... je dois y aller !

La stupeur se peignait sur tous les visages, y compris celui de Potter. Tout le monde avait les yeux braqués sur moi lorsque j'ai traversé la salle pour me rendre à la barre des témoins. J'avais l'air un peu affolé, car j'avais surtout très peur. On m'a fait prêter serment...

- Thomas Destranges, où étiez-vous le 17 juin vers minuit ?

...

J'ai jeté un coup d'œil à Jo l'Indien dont le visage immobile avait l'air sculpté dans la pierre. Aucun mot ne sortait de ma bouche. Finalement, j'ai rassemblé assez de courage pour répondre d'une voix étranglée...

T: Au cimetière.

Juge: Un peu plus fort, s'il vous plaît. N'ayez pas peur.
Où étiez-vous ?

T: Au cimetière...

...

Un sourire méprisant s'est posé sur les lèvres de Jo l'Indien...

Juge: Vous étiez près de la tombe de feu Williamson ?

T: Oui, monsieur...

Juge: Allons, un peu plus fort. À quelle distance en étiez-vous ?

T: Hum... aussi près que je le suis de vous...

Juge: Étiez-vous caché ?

T: Oui...

Juge: Où cela ?

T: Derrière un orme, tout à côté de la tombe...

...

Jo l'Indien a fait un mouvement imperceptible...

Juge: Y avait-il quelqu'un avec vous ?

T: Oui, j'étais là avec...

Juge: Attendez... Attendez. Inutile de citer le nom de votre compagnon. Nous le ferons comparaitre quand le moment sera venu. Aviez-vous quelque chose avec vous ?

...

J'ai hésité et je me sentais tout penaud...

Juge: Allons, parlez, mon garçon. N'ayez pas peur.

La vérité est toujours digne de respect.

Vous n'aviez pas les mains vides, n'est-ce pas ?

T: Non... nous avions emporté... un chat mort...

...

Un murmure joyeux a couru dans la salle, vite étouffé par le juge...

Juge: Nous montrerons le squelette du chat.

Maintenant, mon garçon, racontez-nous

tout ce qui s'est passé. N'oubliez rien.

N'ayez pas peur. Allez-y carrément !

...

J'ai donc commencé mon récit... et je pensais à Hendric avec qui j'avais juré de ne rien dire, mais ici, notre serment n'avait aucune valeur et je voulais surtout que Muff soit innocenté puisqu'il l'est effectivement...

Au début, je m'embrouillais, mais, à mesure que ma voix s'échauffait, les mots me venaient plus facilement.

Au bout d'un moment, on n'entendait plus dans la salle que le son de ma voix. Tous les yeux étaient fixés sur moi. Chacun retenait son souffle pour mieux écouter la sinistre et passionnante histoire. L'émotion a été à son comble lorsque j'ai dit...

T: Le docteur venait d'assommer Muff Potter avec une planche, quand Jo l'Indien sauta sur lui avec son couteau et...

...

Là, tout le monde a entendu une sorte de craquement.

Un couteau lancé m'a effleuré l'oreille...

J'ai eu une peur comme jamais...

Puis, prompt comme l'éclair, bousculant tous ceux qui lui barraient le passage, le métis a sauté par la fenêtre et il a pris la poudre d'escampette !

Ainsi, Muff Potter était innocenté.

. . .

Chapitre 24 : le verdict

J'étais de nouveau le héros du jour. Les vieux ne juraient que par moi, les jeunes crevaient de jalousie. Mon nom est même passé à la postérité, car je figurais en bonne place dans les colonnes du journal local. D'aucuns prédisent que je serais un jour président, à moins que je ne sois pendu d'ici là.

Comme toujours, l'humanité légère avait retrouvé le pauvre Muff Potter et chacun le choyait tant et plus, après l'avoir trainé dans la boue. En fait, cela est tout à l'honneur de notre bas monde et, par conséquent, nous n'y trouvons rien à redire.

Dans la journée, j'exultais et je me réchauffais au soleil de sa gloire, mais la nuit, Jo l'Indien empoisonnait mes rêves et me regardait de ses yeux effrayants où il me lisait une sentence de mort.

Pour rien au monde, je ne voulais mettre le nez dehors, une fois la nuit tombée. Le pauvre Hendric était dans les mêmes transes, car, la veille du verdict, j'étais allé trouver l'avocat de Potter et je lui avais tout raconté.

Hendric mourait de peur qu'on n'arrive à connaître son rôle dans l'affaire, bien que la fuite précipitée de Jo l'Indien lui ait épargné le supplice d'une déposition devant le tribunal. J'avais obtenu de l'avocat la promesse de garder le secret, mais jusqu'à quel point pouvait-on se fier à lui ? Cela restait à voir.

D'ailleurs, la confiance de Hendric dans le genre humain était sérieusement ébranlée depuis que moi, poussé par ma conscience, j'avais rompu un serment solennel, scellé dans le sang.

Chaque jour, les témoignages de gratitude de Muff Potter me donnaient du baume au cœur, et je me félicitais d'avoir parlé. Mais la nuit, comme je regrettais de ne pas avoir tenu ma langue ! Tantôt j'aurais tout donné pour apprendre l'arrestation de Jo l'Indien, tantôt je redoutais que le coupable ne soit pris. Je savais que je ne serais jamais tranquille tant que cet homme ne serait pas mort et que je n'aurais pas vu son cadavre.

On avait beau promettre une récompense à celui qui le trouverait, et des battues ont été organisées, Jo l'Indien a échappé à toutes les recherches.

Et même qu'un détective est venu. Il a fourré son nez partout en hochant la tête et, comme tous ses semblables, il a fini par découvrir une piste. Par malheur, en cas de crime, ce n'est pas la piste que l'on conduit à la potence, si bien que, une fois sa trouvaille faite, le détective a regagné ses pénates.

J'étais tout aussi inquiet qu'auparavant. Néanmoins, les jours s'écoulaient et, avec eux, mes appréhensions diminuaient peu à peu.

...

Chapitre 25 : la chasse

À un moment donné de son existence, tout garçon digne de ce nom éprouve un besoin irrésistible de s'en aller à la chasse au trésor. Un beau jour, ce désir s'est donc emparé Thominas.

Un matin, je me suis dit qu'il était temps de me changer les idées... et si je ne voulais plus être ni un clown ni un Indien, notre aventure de pirates m'est revenue en mémoire avec le fait de vouloir chercher un trésor sur l'île, chose que nous n'avons pas faite à cause de l'orage entre autres...

J'avais besoin de mes coéquipiers. Je suis allé voir Jeffrey, mais je ne l'ai pas trouvé. Il me suis rabattu sur Benjamin, mais il était à la pêche. Enfin, je songe à mon ami Hendric, dit les Mains Rouges.

Il est d'accord. Je l'emène dans un endroit désert et je lui expose mon projet loin des oreilles indiscretes. Hendric accepte avec enthousiasme. Hendric acceptait toujours de participer aux entreprises qui promettaient de l'amusement et n'exigeaient pas de capitaux, car il possédait en surabondance cette sorte de temps qui n'est pas de l'argent...

H: Où allons-nous chercher ?

T: Oh !, n'importe où !

H: Quoi ! Il y a des trésors cachés dans tous les coins ?

T: Non, évidemment. Les trésors ont des cachettes toujours très bien choisies: quelquefois sur une île déserte, d'autres fois dans un coffre pourri, enfoui au pied d'un vieil arbre, juste à l'endroit où l'ombre tombe à minuit, mais le plus souvent sous le plancher d'une maison hantée...

H: Qui est-ce qui les met là ?

...

T: Des voleurs, voyons ! En voilà une question ! Tu te figures peut-être que ce sont les professeurs de l'école qui ont des trésors à cacher ?

H: Je n'en sais rien. En tout cas, si j'avais un trésor, je ne le cacherais pas. Je le dépenserais et je m'offrirais du bon temps.

T: Moi aussi, mais les voleurs ne font pas comme ça. Ils enfouissent toujours leurs trésors dans le sol et les y laissent.

H: Ils ne viennent jamais les rechercher ?

T: Non. Ils en ont bien l'intention, mais en général, ils oublient l'endroit exact où ils ont laissé leur butin, ou bien encore ils meurent trop tôt. De toute manière, le trésor reste enfoui pendant un certain temps. Un beau jour, quelqu'un découvre un vieux papier jauni sur lequel toutes les indications nécessaires sont portées. Il faut te dire qu'on met une semaine entière à déchiffrer le papier parce qu'il est couvert de signes mystérieux et des hiéroglyphes...

H: Des hiéro... quoi ?

T: Des hiéroglyphes. Tu sais, ce sont des dessins, des espèces de trucs qui n'ont pas l'air de signifier grand-chose...

H: As-tu trouvé un de ces papiers-là, Tom ?

T: Non !

H: Eh bien, alors, comment veux-tu dénicher ton trésor ?

T: Je n'ai pas besoin de documents pour ça.

Les trésors sont toujours enterrés quelque part sur une île ou sous une maison hantée ou au pied d'un arbre mort. Ce n'est pas sorcier !

Nous avons déjà exploré un peu l'île sur le fleuve, mais pas assez. Nous pourrions recommencer, à la rigueur...

H: Hum...

T: Il y a aussi la maison hantée près de la rivière... la Maison Morte, comme on l'appelle.

Quant aux arbres morts, il y en a des tas dans le pays...

H: On peut donc trouver un trésor sous chacun de ces arbres ?

T: Tu n'es pas fou ?

H: Comment vas-tu savoir sous lequel il faut creuser ?

T: Nous les essaierons tous...

H: Ça va prendre tout l'été !

T: Et après ? As-tu autre chose à faire ? Non !

Suppose que nous trouvions une cassette avec une centaine de pièces rouillées ou bien un coffre rempli de diamants, qu'est-ce que tu dirais de ça ?

...

Les yeux de Hendric se sont mis à briller...

H: Ce sera épatant ! Moi, je prendrai les pièces et toi, tu garderas les diamants, car ça ne m'intéresse pas...

T: Si tu veux, mais je te parie que tu ne cracheras pas sur les diamants. Il y en a qui valent plus que tu ne le penses...

H: Soit ! Sans blague ?

T: Bien sûr, tout le monde te le dira !

Tu n'en as jamais vu ?

H: Je ne crois pas...

T: Pourtant les rois les ramassent à la pelle !

H: Tu sais, Tom, je ne connais pas de rois...

T: Je n'en doute pas. Et les pirates en ont aussi beaucoup !

H: Ils les volent !

T: Je n'ai plus envie de voler...

H: Alors pourquoi as-tu dit ça ?

...

T: Zut ! C'est simplement parce que je préfère trouver un trésor que de voler des pièces ou des diamants...

H: Chercheur ?

T: Si tu veux... ou découvreur... comme Christophe Colomb !

H: Qui est-ce ?

T: Un navigateur !

H: Pas un chercheur ?

T: Non, mais il a navigué sur les océans et il a découvert l'Amérique, et réalité, il est arrivé aux Antilles...

H: C'est où ?

T: Ce sont des îles avant le continent américain...

H: A-t-il trouvé un trésor ?

T: Assurément !

H: Hum...

T: Et des jolies filles !

H: Génial ! Si ça te plaît, Tom, tant mieux, je veux bien t'aider à chercher des trésors !

Mais dis donc, où vas-tu commencer à creuser ?

...

T: Je n'en sais rien. Que dirais-tu si nous attaquions
d'abord le vieil arbre de l'autre côté de
la rivière de la Main Morte ?

H: Ça me va...

...

T: Dis, Hendric...

H: Oui, quoi ?

T: Excuse-moi d'avoir cassé notre serment...

H: Hum...

T: Je n'en pouvais plus de voir Muff en prison...

H: Je te pardonne... tu as surement bien fait...

Moi, je n'aurais pas eu le courage de parler...

T: J'avais peur, j'ai bafouillé au début...

H: Bon, oublions ça...

...

H: Que vas-tu faire du trésor ?

T: On va partager !

H: Oui, mais...

T: J'aimerais...

H: C'est tout ?

T: Rahhhh... j'aimerais des chaussures qui ne me font
pas aux pieds... comme ça, je pourrais courir comme
toi sans craindre de marcher sur quelque chose qui
puisse me blesser !

H: C'est une excellente idée et elle m'intéresse aussi !

T: As-tu les pieds larges ?

H: Je ne saurais te le dire...

T: Attends... mets ton pied à côté du mien !

H: Comment veux-tu voir s'ils sont larges ?

T: Cela doit se remarquer !

H: Asseyons-nous, et mettons nos pieds l'un contre
l'autre !

T: Bonne idée !

...

Nous nous sommes assis, et nous avons comparés nos pieds l'un contre l'autre... mon gauche contre son droit, et mon droit contre son gauche...

H: Effectivement, tes pieds sont plus larges !

T: Eh bien, tu vois que j'ai raison !

H: Passe-moi ta main !

T: Celle-là ?

H: Peu importe ! ... Hum... ta main est légèrement plus large...

T: Mouais...

H: Nous sommes tous pareils et différents !

T: Vrai !

H: Bien, allons chercher des outils !

...

Après nous être armés d'une pelle et d'une pioche, nous sommes partis en chasse. Le vieil arbre était bien à cinq ou six kilomètres de là. Nous y sommes arrivés suants et haletants. Nous nous sommes couchés aussitôt dans l'herbe pour nous reposer et fumer une pipe...

H: Ton expédition me plaît beaucoup...

T: Moi aussi...

H: Tu as eu une bonne idée !

...

T: Dis donc, Hendric, si nous dénichions un trésor, tu ne m'as pas dit ce que tu ferais de ta part ?

H: Eh bien, je m'offrirais une bouteille de limonade et un gâteau tous les jours, et j'irais à tous les cirques qui passent dans le pays. Je te prie de croire que je ne m'ennuierais pas...

T: Mettrais-tu un peu d'argent de côté ?

H: Pour quoi faire ?

T: Pour avoir de quoi vivre plus tard, tiens !

H: Oh ! Ça ne sert à rien les économies.

Moi, si j'en faisais, papa débarquerait un de ces jours et il me les raflerait. Je t'assure qu'elles ne seraient pas longues à fondre...

T: Il vient te voir souvent ?

H: Non, heureusement...

T: Ça me désole...

H: Il ne faut pas... et toi, Toim, qu'est-ce que tu ferais de ta part ?, à part des chaussures ?

T: Eh bien, j'achèterais un nouveau tambour, une vraie épée, une cravate rouge, un petit bouledogue, et je me marierais...

H: Te marier !

T: Pourquoi pas ?

H: Toim... Tu n'as pas reçu un coup sur la tête, par hasard ?

T: Attends un peu et tu verras si je suis fêlé !

H: Mais enfin, c'est la plus grande bêtise que tu puisses faire. Mainan et papa passaient leur temps à se battre. Je m'en souviens, tu sais...

T: Ce n'est pas la même chose. La femme que j'épouserai ne se battra pas avec moi !

H: Toim, moi, j'ai l'impression que les femmes sont toutes les mêmes. Tu ferais bien de réfléchir un peu.

Comment s'appelle la fille que tu veux épouser ?

T: Ce n'est pas une fille, c'est une demoiselle !

H: Je ne vois pas la différence. Alors, comment s'appelle-t-elle ?

T: Je te le dirai un de ces jours. Pas maintenant...

H: Tant pis... Seulement, si tu te maries, je me sentirai bien seul...

T: Mais non, voyons. Tu viendras habiter chez moi !

H: C'est ça...

T: Oui, dans une jolie petite maison blanche...

H: Allons, ne parlons plus de cela. Au travail !

T: Mouais...

...

Nous peinons et nous transpirons pendant plus d'une heure, sans aucun résultat. Une demi-heure d'efforts supplémentaires ne nous avançait pas davantage...

H: C'est toujours enfoui aussi profond que ça ?

T: Quelquefois... ça dépend. J'ai l'impression que nous n'avons pas trouvé le bon endroit...

H: Ah, ça...

T: Il nous faudrait une baguette comme en ont les sourciers pour trouver une source...

H: Ha ! C'est une excellente idée !

T: Allons vers cet autre arbre...

...

Nous avons donc rebouché le trou, puis nous avons choisi un autre arbre et nous avons recommencé. Le travail avançait lentement, mais sûrement. Au bout d'un moment, Hendric s'appuyait sur sa bêche et il s'essuyait le front du revers de sa manche...

H: Dis, où creuserons-nous après cet arbre-là ?

T: Nous essaierons celui qui se trouve derrière le coteau... tu sais bien, près de chez la veuve.

H: Ça ne m'a pas l'air d'une mauvaise idée.

Mais est-ce que la veuve ne nous prendra pas notre trésor, Toim ?

...

H: Nous creuserons dans son champ...

...

T: Elle ! Nous prendre notre trésor !
 Qu'elle y vienne ! Un trésor appartient à celui
 qui le découvre !

...

Sur cette déclaration réconfortante, notre travail a repris pendant un certain temps. Au bout d'un moment, Hendric s'écrie...

H: Ah ! Zut ! Nous ne devons pas être encore
 au bon endroit. Qu'en penses-tu, Tom ?

T: C'est curieux, tu sais, Hendric. Quelquefois, c'est
 la faute des sorcières. Ça doit être pour ça que
 nous ne trouvons rien...

...

H: Penses-tu ! Les sorcières ne peuvent rien faire
 en plein jour...

T: Tiens, c'est vrai. Je n'avais pas réfléchi à cela.
 Oh !, je sais ce qui ne va pas. Quels imbéciles
 nous sommes ! Avant de commencer, il aurait
 fallu savoir où se projette l'ombre de l'arbre
 quand minuit sonne. C'est là qu'il faut creuser !

H: Alors, on a fait tout ce travail pour rien ?
 C'est charmant ! Et puis, il va falloir revenir
 ici cette nuit. Ce n'est pas tout près !
 Tu pourras sortir de chez toi ?

T: Certainement. Il faut absolument venir cette nuit
 parce que si quelqu'un remarque les trous que
 nous avons creusés, il saura tout de suite de
 quoi il s'agit, et le trésor nous filera sous le nez !

H: Bon, je ferai miaou sous ta fenêtre comme
 d'habitude...

T: Entendu... cachons nos outils dans un fourré...

...

Comme convenu, nous sommes rentrés sagement,
 et au soir, nous sommes revenus à l'heure dite.
 Au pied de l'arbre, nous attendons dans l'ombre.
 L'endroit était désert, et l'heure revêtait
 une solennité conforme à la tradition.

Des esprits bruissaient dans les feuilles,
 des fantômes se glissaient au ras des herbes,
 un chien aboyait au loin, un hibou lui répondait
 de sa voix sépulcrale. Impressionnés, nous n'avons pas
 parlé, juste échangé quelques mots.

À un moment, nous estimons qu'il devait être minuit,
 nous marquons l'endroit où se projetait l'ombre de
 l'arbre et on s'est mis à creuser.

Le trou s'approfondissait de minute en minute et
 nous, le cœur battant, nous guettions l'instant où
 le fer de nos outils heurterait le bois d'un coffre ou
 le métal d'une cassette. Quand une pierre faisait vibrer
 la bêche ou la pioche, notre émotion était à son comble
 et la désillusion qui suivait d'autant plus vive...

T: Hendric !, ce n'est pas la peine d'aller plus loin,
 nous nous sommes encore trompés...

H: C'est impossible, voyons. Nous avons repéré l'endroit
 exact où l'ombre se projetait...

T: Je le sais bien, mais il s'agit d'autre chose...

H: Quoi ?

T: Nous nous sommes contentés de deviner l'heure.
 Comment être sûr qu'il était vraiment minuit ?

...

Hendric laisse tomber sa pelle...

H: Ça doit être ça. Il vaut mieux abandonner.
 Nous ne saurons jamais l'heure exacte. Et puis,
 moi, je n'aime pas être dehors de ce côté-ci
 en pleine nuit. Avec toutes ces sorcières, tous
 ces fantômes et ces esprits qui rôdent, on ne sait
 jamais. J'ai continuellement l'impression d'avoir
 quelqu'un derrière moi et je n'ose pas me retourner
 pour voir. J'en ai la chair de poule...

T: C'est à peu près la même chose pour moi...
 Et puis, tu sais, les voleurs enterrent presque
 toujours un cadavre à côté de leur trésor,
 pour le garder...

H: Oh !, mon Dieu !

T: Oui, je t'assure. Je l'ai souvent entendu dire...

...

H: Toi, je n'aime pas beaucoup me trouver là où
 il y a un cadavre. Ça risque toujours de mal finir.

T: Je n'aime pas ça non plus, Hendric. Suppose qu'il y en
 ait un au fond du trou et qu'il pointe son crâne pour
 nous parler !

H: Tais-toi, Toi, c'est effrayant !

T: Ce n'est pas impossible. Moi, je ne me sens pas plus
 tranquille que ça...

H: Dis donc, Toi, si on allait essayer ailleurs ?

T: D'accord, je crois que ça vaut mieux...

...

J'ai réfléchi un instant...

T: Dis... et si on tentait le coup dans la maison
 hantée ?

...

H: Ah !, zut. Je n'aime pas du tout les maisons hantées, moi. C'est encore pire que les cadavres. Un mort viendra peut-être te parler, mais il ne se glissera pas auprès de toi enveloppé dans un linceul. Ce n'est pas lui qui passera la tête par-dessus ton épaule et se mettra à grincer des dents comme font tous les fantômes. Moi, je n'y résisterais pas. D'ailleurs, personne ne peut supporter la vue d'un fantôme...

T: C'est vrai, Hendric, mais les fantômes ne se promènent que la nuit. En plein jour, ils ne pourront pas nous empêcher de creuser...

H: Tu oublies que personne n'approche de la maison hantée, pas plus en plein jour qu'en pleine nuit !

...

T: C'est parce que les gens ont peur d'entrer dans une maison où un homme a été assassiné. Mais il n'y a que la nuit qu'on a remarqué quelque chose d'anormal dans cette maison. Et encore, on n'y a jamais vu rien d'autre qu'une lumière bleue qui brillait, jamais de vrais fantômes...

H: Écoute, Tom, là où on voit briller une lumière bleue, on peut être sûr qu'un fantôme est dans les parages. Ça tombe sous le sens. Tu sais bien qu'il n'y a qu'eux qui se servent d'une lumière bleue...

T: Oui, je sais... n'empêche qu'ils ne se baladent pas en plein jour et que nous serions ridicules d'avoir peur...

H: Eh bien, entendu. Nous essaierons la maison hantée, seulement je t'avoue que c'est risqué...

...

Tout en bavardant, nous avons abandonné nos fouilles et nous avons rebouché le trou, puis nous nous sommes mis à descendre le coteau. À nos pieds, au beau milieu de la vallée éclairée par la lune, se dressait maintenant la maison hantée.

Elle était complètement isolée de toute habitation. La clôture qui l'entourait jadis n'existait plus depuis longtemps. Les mauvaises herbes poussaient jusque sur le seuil. Il n'y avait plus un carreau aux fenêtres.

La cheminée s'était effondrée sur le toit, dont l'une des extrémités s'incurvait dangereusement.

Nous nous arrêtons pour la regarder en nous attendant presque à surprendre le reflet d'une lumière bleue derrière une fenêtre... puis, parlant à voix basse comme il convenait au lieu et aux circonstances, nous prenons un chemin assez loin sur la droite pour passer au large de la maison et nous poursuivons notre chemin en coupant à travers les bois, avant de rentrer au village.

Nous étions contents d'être de retour.
Nous avons bien des heures de sommeil à rattraper.

...

Chapitre 26 : la trouvaille

Une fois de plus, j'avais très bien dormi.
Sullivan faisait un peu comme si je n'existais pas et ça m'arrangeait drôlement bien.
Tante Pauline me laissait aussi dormir, car j'avais une sorte de nouveau statut social... et puis, n'est-ce pas le temps des vacances ?

Je me suis levé et j'ai pu manger avant de pouvoir partir. Nous sommes donc retournés à l'arbre mort pour chercher nos outils. J'avais hâte d'arriver à la maison hantée. Hendric était moins pressé. Soudain...

H: Hé ! Tom ! Sais-tu quel jour nous sommes aujourd'hui ?

...

Je me suis livré à une récapitulation rapide des jours de la semaine et j'ai fait les yeux ronds...

T: Sapristi ! Je n'avais pas pensé à cela !

H: Moi non plus, mais je me suis rappelé tout à coup que c'était vendredi...

T: Ça, c'est embêtant. Il va falloir faire très attention. Ça pourrait nous porter malheur de nous mettre au travail un vendredi...

H: Tu veux dire que ça va nous porter malheur !
Le vendredi, c'est toujours un jour de quigne !

...

T: Tu n'es pas le premier à faire cette découverte,
mon vieux...

H: Je n'ai pas cette prétention, seulement ça ne change rien. C'est connu. Et puis, Toi, j'ai eu un cauchemar cette nuit. J'ai rêvé de rats...

T: C'est vrai ? Oh !, oh ! C'est mauvais signe, ça !
Est-ce qu'ils se battaient ?

H: Non...

T: Ça vaut mieux. Quand les rats ne se battent pas, ça veut seulement dire qu'il y a du grabuge dans l'air. En tout cas, il va falloir être joliment prudent. Réflexion faite, il vaut même mieux rester tranquille aujourd'hui et nous amuser.
Connais-tu Robin des Bois, Hendric ?

H: Non, qui est Robin des Bois ?

T: Il a été l'un des plus grands hommes d'Angleterre.
C'était un voleur !

H: Oh !, comme un pirate !, alors, je voudrais bien en être un. Qui a-t-il volé ?

T: Rien que des shérifs, des évêques, des richards, des rois et des gens de cet acabit-là.
Mais il ne s'est jamais attaqué aux pauvres.
Il les aimait et il a toujours partagé avec eux ce qu'il avait...

H: Ça devait être un chic type !

T: Je crois bien ! C'était l'homme le plus noble qui ait jamais existé. Il n'y a plus de types comme ça de nos jours, tu peux me croire !

H: Je te crois !

T: Il pouvait tuer n'importe qui d'une seule main.
Il prenait son arc en bois d'if et faisait mouche sur une pièce de deux sous qu'on avait placée deux kilomètres plus loin !

H: Qu'est-ce que c'est qu'un arc en bois d'if ?

T: Je ne sais pas. C'est une espèce d'arc...
 et s'il ne faisait qu'effleurer sa pièce,
 il se mettait à pleurer et à jurer.
 Tiens, nous allons jouer à Robin des Bois.
 C'est un jeu magnifique. Je t'apprendrai...

H: Si tu veux...

...

Ainsi, nous avons passé notre journée à nous amuser,
 mais sans cesser de jeter en direction de la maison
 hantée des regards impatients et d'évaluer
 nos chances pour le lendemain.

Quand le soleil a atteint l'horizon, nous avons pris
 le chemin du retour à travers les grandes ombres qui
 s'allongeaient sous nos pas, et nous nous sommes vite
 dérobés aux regards par la forêt de la colline.

...

Le samedi, même programme. Un peu après midi,
 nous arrivons au pied de l'arbre mort.
 Nous fumons une pipe avant de décider de nous rendre
 à la maison hantée, chauffée à blanc par le soleil.
 Nous sommes saisis par l'atmosphère étrange
 et le silence de mort qui l'entouraient.

La sinistre désolation du lieu nous impressionnait
 à tel point que nous hésitons d'abord à entrer.

Puis nous nous aventurons jusqu'à la porte et nous
 nous risquons, en tremblant, à jeter un coup d'oeil
 à l'intérieur.

Nous avons vu une pièce au sol de terre battue, aux murs de pierre nue, envahie par les mauvaises herbes, une cheminée délabrée, des fenêtres sans carreaux, un escalier en ruine et, partout, des toiles d'araignée qui s'effiloçaient.

L'oreille tendue, le souffle court, prêt à battre en retraite à la moindre alerte, nous entrons à pas prudents.

Au bout d'un moment, nous nous habituons, notre crainte s'atténue, nous commençons à examiner la pièce en détail, non sans admirer beaucoup la hardiesse dont nous faisons preuve. Ensuite, l'idée nous vient de monter voir ce qui se trouvait dans les pièces du haut.

C'était assez téméraire, car, en cas de danger, toute retraite nous serait coupée, mais nous nous sommes mis mutuellement au défi de le faire. Le résultat était prévisible: nous posons nos outils dans un coin et nous commençons la périlleuse ascension.

En haut, tout était également en décombres. Nous découvrons dans un coin, un placard qui nous a paru mystérieux. Déception: il était vide. Nous décidons de redescendre et nous mettre au travail, quand...

T: Chut !

H: Qu'y a-t-il ?

...

Hendric est blême de frayeur...

T: Là... tu entends ?

H: Oui ! Oh !, mon Dieu, fichons le camp !

T: Tiens-toi tranquille ! Ne bouge pas.

Les voilà qui arrivent !

...

Nous nous allongeons à plat ventre sur le plancher, l'oeil collé à une fissure. Nous grelotons de peur...

T: Ils se sont arrêtés... non... ils approchent...

Les voilà ! Pas un mot, Hendric.

Oh !, mon Dieu !

Je voudrais bien être ailleurs...

...

Deux hommes étaient entrés. Chacun de nous se dît en lui-même...

... " Tiens, je reconnais le vieux sourd-muet espagnol qui est venu au village une ou deux fois ces derniers temps. L'autre, je ne sais pas qui c'est... "

...

L'autre, qui parlait à voix basse, était un individu malpropre et couvert de haillons dont la mine ne disait rien de bon. Il avait d'épais favoris tout blancs, de longs cheveux qui s'échappaient de dessous son sombrero et il portait des lunettes vertes.

Les deux hommes se sont assis contre le mur, face à la porte.

...

L'autre parlait toujours, mais avec moins de précautions, et ses mots se sont faits plus distincts...

I n: Tu sais, j'ai bien réfléchi. Ça ne me plaît pas.
C'est trop d'angereux...

Es: Dangereux ! Froussard, va !

...

À notre grande stupeur, le sourd-muet espagnol semblait bien être ni sourd ni muet...

Hendric et moi, nous nous regardons, pâles d'effroi.
Nous avons reconnu la voix de Jo l'Indien.
Celui-ci s'est remis à parler, après une courte pause...

Jo: Voyons, ce ne sera pas plus d'angereux que
notre dernier coup et, ma foi, nous ne
nous en sommes pas si mal tirés...

Es: Il n'y a aucun rapport. Ça se passait tout en haut
de la rivière à un endroit complètement isolé.
De toute façon, personne ne saura qu'on a essayé,
puisqu'on n'a pas réussi...

Jo: En tout cas, ce ne sera pas plus risqué que de venir
ici en plein jour. N'importe qui pourrait se douter
de quelque chose en nous voyant...

Es: Je le sais bien. Que veux-tu ? Je n'ai aucune
envie, moi non plus, de m'éterniser dans
cette bicoque, mais je n'ai rien trouvé de plus
commode après ce coup raté. Je serais bien parti
hier, s'il n'y avait pas eu ces maudits garnins qui
s'amusent sur la colline, juste en face de nous...

...

Les "maudits gainins", c'était nous deux...
 Nous tremblons à cette remarque lourde
 de sous-entendus et nous nous réjouissons intérieurement
 de ne pas avoir mis notre projet à exécution la veille...
 Si seulement, nous avions attendu encore un an !

Les deux hommes sortent quelques provisions d'une besace
 et cassent la croute en silence...

Jo: Dis donc, mon vieux, tu iras m'attendre chez toi
 au bord de la rivière. Moi, je tâcherai d'aller
 voir ce qui se passe au village. Si tout se présente
 bien, nous liquiderons ce travail "dangereux".
 Puis en route pour le Texas. Nous fichérons
 le camp tous les deux !

Es: Entendu !

...

Les deux hommes bâillent...

Jo: Je tombe de sommeil, je vais dormir un peu.
 Toi, tu monteras la garde. C'est ton tour !

Es: Mouais...

...

Il se couche sur les herbes et ne tarde pas
 à s'endormir. Son compagnon s'étire, bâille de nouveau,
 ferme ses yeux et, quelques instants plus tard,
 les deux hommes ronflaient comme des bienheureux.

...

En haut, nous poussons un soupir de soulagement...

T: " C'est le moment de filer, viens... "

H: " Non, je ne peux pas. J'ai trop peur. Pense un peu.
Si jamais ils se réveillent ! "

...

J'insiste. Hendric résiste. Je me lève et je me mets en marche, lentement, précautionneusement.

Dès le premier pas, le plancher vermoulu rend un son épouvantable. J'ai cru mourir de peur.

Je n'essaie pas une seconde fois.

Nous sommes restés là immobiles, comptant les secondes qui se traînaient comme si le temps s'était arrêté, cédant la place à une insupportable éternité.

À un moment, nous apercevons avec joie que la nuit tombait. En bas, Jo l'Indien s'agite et cesse de ronfler. Il se dresse sur son séant, regarde son camarade d'un air méprisant et lui décoche un coup de pied...

Jo: Tu parles d'un veilleur !

Es: Quoi !?, j'ai dormi ?

Jo: On dirait. Dieu merci, il ne s'est rien passé.

Allons, il est temps de partir. Qu'est-ce qu'on fait de notre magot ?

Es: Je n'en sais rien... Je crois qu'il vaut mieux le laisser ici. Nous l'emporterons quand nous partirons pour le Texas. Six-cent-cinquante pièces en argent, c'est lourd à transporter !

Jo: Tu as raison... On sera obligés de remettre les pieds dans cette baraque. Tant pis...

...

Es: À condition de revenir la nuit.

Pas de bêtises, hin !

Jo: Écoute-moi. Je ne réussirai peut-être pas tout de suite mon coup. On ne sait jamais ce qui peut se passer. Ce serait peut-être plus prudent d'enterrer nos pièces à cet endroit...

Es: Oui, bonne idée !

...

Le camarade du pseudo-sourd-muet traverse la pièce et s'agenouille devant la cheminée, soulève une dalle et brandit un sac dont le contenu tinte agréablement. Il l'ouvre, en sort pour son propre usage vingt ou trente pièces et en donne autant à Jo, fort occupé à creuser le sol, à l'aide de son couteau.

...

En un clin d'œil, nous oublions toutes nos craintes. Le regard brulant de convoitise, nous suivons les moindres gestes des deux complices.

Quelle chance !

Ça dépassait tout ce qu'il était possible d'imaginer. Six-cent-cinquante pièces ! Une fortune, de quoi rendre riche une bonne douzaine de nos camarades. Plus la peine de se fatiguer à chercher. Le trésor était là, à portée de nos mains. Nous nous échangeons une série de coups de coude éloquents, comme pour nous dire: " Hin, tu n'es pas content d'être ici ? "

Le couteau de Jo a heurté quelque chose de dur...

Jo: Hé !, dis donc !

Es: Qu'est-ce qu'il y a ?

Jo: Une planche pourrie... Non, c'est un coffre,
aide-moi. On va voir ce que c'est...

...

Il plonge la main dans l'orifice qu'il avait pratiqué
avec son couteau...

Jo: Oh ! ça, par exemple ! De l'argent !

...

Les deux hommes examinent la poignée de pièces que
Jo avait sorties du coffre. C'était de l'or.

Nous étions aussi émus que les deux bandits...

Es: Attends, ça ne va pas être long. Il y a une vieille
pioche toute rouillée auprès de la cheminée.
Je l'ai vue il y a une minute...

...

Il court à la cheminée et rapporte la pelle et
la pioche abandonnées par nous. Jo prend la pioche,
l'examine en fronçant les sourcils, murmure quelque chose
et il se met au travail...

Le coffre est bientôt sorti de terre. Il n'était pas bien
gros. Il était cerclé de fer et il avait dû être très
solide avant d'être rongé par l'humidité.

Les deux hommes contemplant le trésor en silence...

Jo: Eh bien, mon vieux, il y a des milliers là-dedans !

...

Es: J'ai toujours entendu dire que Murrel et sa bande
avaient rôdé tout un été de ce côté-ci...

Jo: Je le sais. C'est sûrement lui qui a enterré
le coffre...

Es: Maintenant, Jo, tu peux renoncer au coup que
tu as projeté...

...

Le métis fronce les sourcils...

Jo: Tu ne me connais pas. Ou alors, tu ne sais pas
la suite. Eh bien, mon vieux, il ne s'agit pas
d'un vol, mais d'une vengeance. D'ailleurs,
j'aurai besoin de toi. Après... au Texas.
Va retrouver ta femme et tes gosses,
et attends que je te fasse signe...

Es: Comme tu voudras. Que va-t-on faire du coffre ?
On le remet en place ?

Jo: Oui.

(Joie délirante à l'étage supérieur.)

Non... Non !

(Profonde déception à l'étage supérieur.)

J'allais oublier cette pioche. Il y a encore
de la terre toute fraîche au bout.

*(Les deux garçons deviennent d'une pâleur
de cendre.)*

Pourquoi y a-t-il une pioche ici, hein ?

Pourquoi y a-t-il une pelle à laquelle sont encore
attachées des mottes de terre ?

Qui les a apportées ? As-tu entendu
quelque chose ? As-tu vu quelqu'un ?

Es: Non !

...

J o: Eh bien, ceux qui ont apporté la pelle et la pioche sont partis, mais ils vont revenir et, s'ils voient qu'on a remué la terre, ils creuseront et trouveront le coffre. Alors, moi, je vais l'emporter dans ma cachette...

Es: Bien sûr. On aurait dû penser à cela plus tôt.
Tu le cacheras au numéro 1 ?

J o: Non, non. Pas au numéro 1. Au numéro 2, sous la croix. L'autre, c'est trop facile à découvrir.

Es: Ça va. Il fait presque assez noir pour s'en aller.

...

J o l'Indien est allé d'une fenêtre à l'autre pour regarder ce qui se passait autour de la maison...

J o: Il n'y a personne en vue, mais je me demande qui a bien pu apporter ces outils ici. Dis donc, ils sont peut-être en haut, qu'est-ce que tu en penses ?

...

Nous en avons eu le souffle coupé. J o caresse le manche de son couteau, hésite un instant, puis il se dirige vers l'escalier. Nous pensons aller nous cacher dans le placard, mais nous n'en avons pas la force, car nous allons faire du bruit...

Les premières marches de l'escalier gémissent. L'imminence du péril nous redonne du courage et nous allons nous précipiter vers le placard quand nous entendons un craquement sinistre.

J o pousse un juron et dégringole au milieu des débris de l'escalier pourri.

Son complice l'aide à se relever...

Es: Ne t'en fais pas... S'il y a des gens là-haut, qu'ils y restent. Ils ne pourront plus descendre, à moins de se rompre le cou. Il va faire nuit dans un quart d'heure. Ils peuvent toujours essayer de nous suivre. Et puis, même si on nous a vus, on nous aura pris pour des fantômes ou des diables. Ça ne m'étonnerait pas que les propriétaires de la pelle et de la pioche aient déjà décampé avec une bonne frousse !

...

Jo bougonne puis tombe d'accord avec son ami... Il valait mieux utiliser le reste du jour à tout préparer pour partir. Quelques instants plus tard, son compagnon et lui se dirigent vers la rivière, emmenant leur précieux fardeau avec eux.

*Nous sommes soulagés d'un poids immense...
Nous les regardons s'éloigner...*

H: On les suit ?

T: Non, c'est trop dangereux...

...

Nous nous estimons satisfaits de nous retrouver dans la pièce du bas sans nous être rompu les os comme l'avait prédit l'inconnu. Nous quittons la maison hantée et nous reprenons le chemin du village, en silence.

Nous étions furieux d'avoir laissé derrière nous la pelle et la pioche.

Sans ces maudits outils, Jo n'aurait jamais soupçonné notre présence. Il aurait enterré son or et son argent dans un coin de la pièce en attendant de pouvoir satisfaire sa "vengeance", ensuite de quoi, il aurait eu la désagréable surprise de voir que le trésor avait disparu.

Quelle malchance !

Nous décidons d'épier l'Espagnol quand il viendrait au village et de le suivre jusqu'au numéro 2.

Alors, une pensée sinistre germe dans mon esprit...

T: Dis donc, Hendric, ne crois-tu pas que Jo pensait à nous en parlant de vengeance ?

H: Oh !, tais-toi !

...

Nous avons débattu longuement de la question.

En entrant au village, nous en étions arrivés

à la conclusion que Jo avait peut-être quelqu'un d'autre en tête, ou du moins que seul moi étais visé, puisque j'avais été le seul à témoigner.

C'était un mince réconfort pour moi que de me retrouver sans mon ami face au danger. Un peu de compagnie ne m'aurait pas déplu !

...

Chapitre 27 : le mystère

Les aventures de la journée ont troublé le sommeil de Thommas. Quatre fois, il rêve qu'il mettait la main sur le fabuleux trésor et quatre fois, celui-ci lui échappait au dernier moment, en même temps que le sommeil. Il a dû revenir à la dure réalité.

Au matin, alors que, les yeux grands ouverts, il récapitulait les événements de la veille, il a eu l'impression que tout cela s'était passé dans un autre monde et il se demandait si, après tout, la grande aventure n'était pas elle-même un rêve.

Il y avait un argument très fort en faveur de cette théorie: la quantité de pièces qu'il avait aperçue quand Jo avait ouvert le coffre était trop fantastique pour être vraie. Il n'avait jamais vu auparavant plus de cinquante pièces à la fois et, comme tous les garçons de son âge, il se figurait que quand on les comptait par milliers ou centaines, ce n'était qu'une façon de parler.

Il ne lui serait pas venu un instant à l'esprit qu'une personne ait pu posséder à elle seule la somme considérable représentée par Jo. Si on avait essayé d'approfondir l'idée qu'il se faisait d'un trésor caché, on aurait constaté que cela revenait à une poignée de menue monnaie bien réelle et à un cabas de pièces d'or imaginaires.

Cependant, à force de réfléchir, il en arrive à conclure qu'il n'avait peut-être pas rêvé du tout et que le trésor existait bel et bien. Il fallait tirer cela au clair, sans tarder. Il se lève donc, avale son déjeuner, et il court au triple galop retrouver Hendric.

Hendric était assis sur le rebord d'un rocher plat et laissait ses pieds tremper dans l'eau. Il avait l'air fort mélancolique. Thomas décide de le laisser aborder le premier le sujet qui lui tenait tant au coeur.

Si Hendric lui en parlait, ce serait la preuve qu'il n'avait pas rêvé...

T: Bonjour, Hendric !

H: Bonjour, toi !

...

Silence...

H: Tom, si nous avions laissé nos maudits outils auprès de l'arbre mort, nous serions en possession du trésor à l'heure qu'il est. C'est terrible, avoue...

T: Alors, ce n'était pas un rêve ! Et pourtant, je préférerais presque, d'une certaine manière...

H: Comment, ça, un rêve ?

T: Eh bien, je parle de ce qui nous est arrivé hier...

H: Tu en as de bonnes avec tes rêves, toi !

Si l'escalier ne s'était pas effondré, tu aurais vu le drôle de rêve que nous aurions fait. J'ai rêvé toute la nuit de Jo et de son complice.

Que le diable les emporte !

...

- T: Non, non. Je ne veux pas qu'il les emporte.
Je veux retrouver Jo, et l'argent avec !
- H: Toim, nous ne le retrouverons jamais. Tu sais,
on n'a pas tous les jours l'occasion de mettre
la main sur un magot pareil. Nous autres,
nous avons laissé passer notre chance.
C'est raté maintenant. Je suis à peu près sûr
que l'on ne reverra plus l'Espagnol...
- T: Je suis de ton avis. Je paierais pourtant cher
pour le suivre jusqu'au numéro 2 !
- H: Le numéro 2. Oui, c'est la clé du mystère.
J'y ai réfléchi, mais je nage complètement.
Et toi, Toim ?, tu ne t'en pas encore noyé ?
- T: Non, et moi aussi, mon vieux. C'est trop calé pour
moi. Dis donc, Hendric, c'est peut-être
le numéro d'une maison !
- H: Penses-tu ! En tout cas, si jamais c'est le numéro
d'une maison, ce n'est pas ici. Il n'y a pas
de numéros aux maisons dans notre patelin.
C'est trop petit...
- T: Attends que je réfléchisse. C'est peut-être
le numéro d'une chambre dans une taverne
ou dans un hôtel...
- H: Eh !, mais, c'est une idée ! Il n'y a que deux
tavernes dans le pays. Nous saurons vite
à quoi nous en tenir...
- T: Reste ici, Hendric, et attends-moi...
- H: Où vas-tu ? Surtout, ne me dis rien !
- ...

Je suis parti sur-le-champ. Je n'avais aucune envie
de m'afficher en public en compagnie de Hendric.
Je suis resté absent une demi-heure.

À la première taverne, la meilleure, j'apprends que le numéro 2 était occupé par le jeune clerc du notaire.

À l'autre hôtel, un endroit plus ou moins louche, le fils du propriétaire me déclara que le numéro 2 était un pur mystère. La chambre était fermée à clé toute la journée et la porte ne s'en ouvrait que la nuit pour livrer passage à des gens qu'il ne connaissait pas. Il ne savait pas à quoi attribuer cet état de choses. Pour lui, cette chambre était hantée. Il ne voyait pas d'autre explication. La nuit précédente, il y avait aperçu une lumière.

Je suis tout de suite retourné vers Hendric faire mon rapport...

T: Voilà ce que j'ai trouvé, Hendric. Je crois que nous sommes sur la bonne voie !

H: Moi aussi, Tom. Et maintenant, qu'allons-nous faire ?

T: Laisse-moi réfléchir...

...

Mes réflexions m'ont absorbé un long moment...

T: Écoute-moi, ce numéro 2 a deux entrées.

L'une d'elles donne sur une impasse entre la taverne et la briqueterie. Toi, tu vas rafler toutes les clés que tu pourras. Moi, je chiperai celles de ma tante et, à la prochaine nuit noire, nous tâcherons d'entrer dans cette pièce. Et puis, ouvre l'oeil. Jo l'Indien a dit qu'il viendrait faire un tour par ici pour essayer de se venger. Si tu le vois, tu le suivras. S'il ne va pas à la taverne, ce sera que nous nous sommes trompés...

H: Tu y vas fort ! Je n'ai pas du tout envie
de le suivre !

T: Ne t'inquiète pas. S'il revient, ce sera sûrement
la nuit. Il ne te verra pas et, même s'il te voit,
il ne se doutera de rien...

H: Allons, s'il fait très noir, je crois que je le suivrai.
Mais je ne garantis rien...

T: Du courage, Hendric. Il ne faut pas le laisser filer
comme ça avec son trésor. Tu veux que ce soit
moi qui le suive ?

H: Non, Toim, compte sur moi...

T: Ça, c'est parler ! Ne faiblis pas, Hendric.
Et tu peux compter sur moi !

...

...

Chapitre 28 : la chambre 2

Cette nuit-là, Thominas et Hendric s'apprêtaient à tenter l'aventure. Jusqu'à neuf heures passées, ils rôdaient aux abords de la taverne, l'un surveillant l'impasse, l'autre l'entrée de l'auberge. Personne n'a emprunté l'allée. Personne qui ressemble à l'Espagnol n'a franchi le seuil de la taverne. La nuit s'annonçait belle.

Néanmoins, Thominas est rentré chez lui assuré que s'il faisait suffisamment noir, Hendric viendrait miauler sous sa fenêtre. Mais la nuit resta claire et vers minuit, Hendric se retire dans l'étable qui lui sert d'abri.

Il en allait de même le mardi, puis le mercredi. Le jeudi, la nuit s'annonçait plus propice. Thominas sort de sa chambre muni de la lanterne de sa tante et d'une large serviette pour en dissimuler la lueur.

Il cache la lanterne dans l'étable de Hendric et les deux amis commencent à monter la garde. À onze heures, la taverne ferme et ses lumières s'éteignent. Personne ne s'était engagé dans l'impasse. Aucune trace de l'Espagnol.

Une obscurité complète régnait sur le village. En dehors de quelques roulements de tonnerre dans le lointain, tout était parfaitement silencieux. Les auspices étaient en somme des plus favorables.

J'allume ma lanterne dans l'étable, et je l'entoure soigneusement de la serviette, et nous nous glissons dans l'ombre vers la taverne. Hendric reste à faire le guet à l'entrée de l'impasse et je disparaiss.

L'angoisse s'empare de Hendric. Le malheureux perd toute notion du temps. Il lui semble qu'il attendait là depuis des siècles.

Pourquoi Thommas ne revenait-il pas ?

Ce n'était pas possible, il s'était évanoui, ou bien il était mort. Petit à petit, Hendric s'avance dans l'impasse. Il s'attendait d'un moment à l'autre à une catastrophe épouvantable qui le priverait de ses derniers moyens. Déjà, le souffle lui manquait et son cœur battait à se rompre. Soudain, il aperçut une lueur...

Je passer en trombe à côté de Hendric...

T : Sauve-toi, au nom du Ciel, sauve-toi !

...

Un seul avertissement aurait suffi, car au second "sauve-toi !", Hendric faisait déjà du quarante ou du cinquante à l'heure.

Nous nous arrêtons que lorsque nous avons atteint un abattoir désaffecté, à l'extrémité du village.

À peine y avons-nous pénétré que l'orage éclate. La pluie se met à tomber à torrents.

Dès que nous avons repris notre souffle...

T: Oh !, Hendric, c'est effroyable ! J'ai essayé deux des clés que j'avais prises, mais elles faisaient un tel bruit dans la serrure que je ne pouvais plus bouger. Et puis, elles ne voulaient pas tourner. Alors, sans savoir ce que je faisais, j'ai pris la poignée de la porte à pleines mains et la porte s'est ouverte. Elle n'était pas fermée à clé ! Je suis entré, j'ai découvert ma lanterne, et qu'est-ce que j'ai vu ?

H: Allons, parle !

T: Hendric, j'ai failli écraser la main de Jo l'Indien...

H: Non !

T: Si !, il était étendu de tout son long sur le plancher.

H: Sapristi ! Alors, qu'est-ce que tu as fait ?

Il s'est réveillé ?

T: Non, il n'a pas bronché. Je crois qu'il était ivre.

J'ai juste ramassé ma serviette et j'ai décampé.

H: Moi, je suis sûr que je n'aurais jamais pensé à ma serviette dans un moment pareil...

T: J'étais bien forcé. Ma tante aurait fait une histoire de tous les diables si je l'avais perdue...

H: Dis donc, Tom, tu as vu le coffre ?

T: Je ne suis pas resté à inspecter les lieux. Je n'ai vu ni le coffre ni la croix. Je n'ai vu, en fait, qu'une bouteille vide et un gobelet posés auprès de Jo. Oui, et j'ai vu aussi deux barriques et un tas d'autres bouteilles dans la pièce. Comprends-tu maintenant pourquoi on peut dire que cette chambre est hantée ?

H: Non, je ne saisis pas...

...

T: Mais voyons, elle est hantée par le whisky !
 Il y a bien des chances pour que toutes
 les tavernes qui ne paient pas de patente
 pour vendre de l'alcool aient une chambre
 hantée, mon vieux !

H: Comme tu dis ! Qui aurait cru une chose pareille,
 hin ? Seulement, Tom, voilà le moment ou
 jamais de rafler le coffre si Jo est irre.

T: Tu crois ? Eh bien, essaie un peu !

...

Hendric frissonne...

H: Je pense que... après tout, j'aime mieux pas...

T: Moi non plus, Hendric. Une seule bouteille auprès de
 Jo, ce n'est pas assez. S'il y en avait eu trois,
 je ne dis pas. J'aurais tenté le coup...

...

H: Écoute-moi, Hendric, attendons d'être certains que
 Jo ne soit pas au numéro 2 pour fouiller
 la chambre. En montant la garde toutes les nuits,
 nous finirons bien par le voir sortir. Alors, nous
 nous précipiterons et nous lui chiperons son coffre
 en cinq sec. Autrement, c'est trop dangereux...

H: Bon, j'accepte. Je veux bien monter la garde toute
 la nuit et tu te charges de la monter dans
 la journée...

T: Ça va. Si tu vois quelque chose, tu viendras faire
 miaou sous ma fenêtre. Si je dors trop dur,
 tu lanceras du sable. Ça me réveillera...

H: Top là, mon vieux !

T: Maintenant, Hendric, l'orage est fini. Je vais rentrer
 chez moi. Il va faire jour dans deux heures.
 Tu monteras la garde jusque-là ?

H: Puisque je te le dis. Je surveillerai cette taverne pendant un an s'il le faut. Je veillerai la nuit et dormirai le jour...

T: Entendu, mais où dormiras-tu ?

H: Dans la grange de Benjamin. Il m'en a donné la permission et son vieux aussi. Tu sais, l'oncle Jake. Je tire souvent de l'eau pour l'oncle Jake et il me donne quelquefois un morceau à manger. C'est un brave. Il m'aime bien parce que je ne le traite pas de haut. Seulement, il ne faudra pas le répéter. Quand on a le ventre creux, on fait quelquefois ce qu'on ne ferait pas si l'on avait mangé à sa faim...

T: Allons, si je n'ai pas besoin de toi dans la journée, je te laisserai dormir. En tout cas, c'est promis, hin ? Si tu vois quelque chose d'anormal pendant la nuit, tu viens miauler sous ma fenêtre...

H: Ça marche !

...

. . .

Chapitre 29 : la fête et la surveillance

Le vendredi matin, Thominas apprend une bonne nouvelle: la famille du juge Thatcher était rentrée la veille au soir. Pour le moment, Jo l'Indien et son trésor ont été relégués à l'arrière-plan et Thominas ne pensait plus qu'à Brigitte. Il ne tarde pas à la revoir et tous deux s'amusent follement avec leurs camarades d'école.

La journée s'achève encore mieux qu'elle n'avait commencé. À force de harceler sa mère, Brigitte a fini par obtenir que son fameux piquenique soit fixé au lendemain. Elle éprouvait une joie délirante qui n'avait d'égal que le bonheur de Thominas.

Les invitations ont été lancées aussitôt et toute la jeunesse du village est entrée dans la fièvre des préparatifs.

Thominas était si énervé qu'il n'a pas pu s'endormir. L'oreille aux aguets, il attendait le miaou de Hendric et il espérait bien mettre la main sur le trésor sans plus tarder, ce qui lui permettrait d'éblouir Brigitte et ses amis au piquenique.

Mais la nuit se passe sans incident et il lui a fallu déchanter.

...

Le lendemain matin, vers onze heures, une foule aussi joyeuse que bruyante était rassemblée chez le juge Thatcher et n'attendait plus que le signal du départ. Les grandes personnes n'avaient pas coutume de gâcher la joie des enfants par leur présence.

Elles estimaient que leur sauvegarde était suffisamment assurée par quelques jouvencelles de dix-huit ans et leurs cavaliers de trois ou quatre années plus âgés.

Le vieux bac à vapeur a été affrété pour l'occasion. La cohorte enfantine se répandait dans la rue principale du village. Presque tout le monde portait un panier à provisions sous le bras. Sullivan était malade. Il ne pouvait participer aux réjouissances, et Pauline est restée auprès de lui.

Avant le départ, Madame Thatcher fait ses recommandations à sa fille...

Ma: Vous rentrerez certainement très tard, tu ferais peut-être mieux de passer la nuit chez une de tes petites amies qui habitent à côté du débarcadère...

B: Alors, j'inai coucher chez Sidonie Harper...

Ma: Très bien. Et tâche d'être sage et de ne gêner personne...

...

En chemin, Thomas dit à Brigitte...

T: Voilà ce que nous allons faire. Au lieu d'aller chez Jeofrey, nous monterons le coteau et nous irons coucher chez la veuve Douglas. Elle aura des glaces. Elle en a toujours plein sa cuisine. Elle sera ravie de nous héberger...

B: Oh !, comme ce sera amusant !

...

Mais les sourcils de Brigitte se froncent...

B: Que va dire ma maman ?

T: Elle n'en saura rien...

B: Oui, mais... ce n'est pas bien de...

T: Et alors ? Du moment qu'elle n'est pas au courant !

D'ailleurs, nous ne ferons rien de mal.

Tout ce qu'elle désire c'est que tu passes une bonne nuit tranquille. Et puis, je suis sûr que si tu lui avais parlé de la veuve Douglas, elle t'aurait conseillé elle-même d'aller chez elle...

...

L'hospitalité royale de la veuve Douglas était évidemment bien tentante, et Thomas a réussi à lever les derniers scrupules de Brigitte.

Les deux enfants décidaient d'un commun accord de ne pas souffler un mot de leur projet...

Tout à coup, Thomas songe que cette nuit même Hendric était fort capable de venir miauler sous sa fenêtre. Que faire ?

Il ne pouvait pourtant pas renoncer à aller chez la veuve Douglas. Du reste, tout bien réfléchi, il n'y avait aucune raison pour que Hendric l'appelle cette nuit plutôt que les autres. Le plaisir certain de la soirée à venir l'emportait sur l'attrait du trésor hypothétique.

Et, avec la légèreté de son âge, Thommas n'y pensait plus de toute la journée.

À trois kilomètres en aval du village, le bac s'arrête devant une crique entourée de bois.

Aussitôt l'ancre jetée, la jeunesse se rue sur la berge et ne tarde pas à remplir la forêt de cris et de rires sonores. Tous les moyens d'attraper des courbatures et de se mettre en nage ont été essayés. Peu à peu, les membres de la troupe regagnent leur base.

Ils avaient tous l'estomac dans les talons et la dévastation des victuailles commence. Après le festin, on se repose et on baraque à l'ombre de grands chênes. Soudain, quelqu'un lance...

... Y a-t-il des volontaires pour la grotte ?

...

Tout le monde en est. On se jette sur les paquets de chandelles, et une caravane improvisée se met en devoir d'escalader la falaise. Au sommet se trouvait une grotte dont l'entrée, en forme de A, était défendue par une porte de chêne massif.

La porte était justement ouverte et les explorateurs pénètrent dans une sorte de chambre glaciale.

Il faisait sombre. La pierre des murs suintait.
 Quand on se retournait, on voyait se dessiner dans
 l'encadrement de l'entrée la vallée inondée de soleil.

L'endroit était romantique à souhait. D'abord,
 les visiteurs se taisent, mais leur exubérance naturelle
 reprend le dessus et le charivari recommence.

Un garçon allume une chandelle. Toute la troupe se rue
 sur lui. Il défendait vaillamment son bien jusqu'au
 moment où il succombe sous le nombre.

Une autre chandelle s'allume et s'éteint au milieu
 des cris et des rires. Cependant, tout a une fin et
 une sage procession de garçons et de filles munis de
 chandelles dont le reflet tremblait sur les routes vingt
 mètres au-dessus de leurs têtes, se met à descendre
 la pente du couloir principal. Ce couloir n'avait guère
 plus de trois mètres de large. Sur chacune de
 ses parois s'ouvraient des galeries latérales très
 rapprochées.

La grotte était un véritable labyrinthe et on disait
 que l'on aurait pu errer pendant des jours et des nuits,
 descendant toujours plus bas dans le mélunélo de
 ses couloirs, ses crevasses et ses gouffres, sans jamais
 en atteindre le fond, voire dans les entrailles mêmes
 de la terre. Si bien que personne ne pouvait se vanter
 de connaître la grotte.

La plupart des jeunes hommes en avaient exploré
 une partie et Thominas, pour sa part, en connaissait
 au moins autant qu'eux.

La procession s'étire le long du couloir central et bientôt de petits groupes l'abandonnent pour se livrer à une poursuite en règle dans les allées latérales. On s'évitait, on se guettait aux carrefours, on s'attaquait par surprise et l'on parvenait même à échapper à l'ennemi pendant une bonne demi-heure, sans s'écarter des endroits bien repérés.

Groupe après groupe, les explorateurs, haletants, couverts de glaise et de coulées de chandelle se retrouvent à l'entrée de la grotte, ravis de leur journée. Alors, ils s'aperçoivent avec stupeur qu'ils ne s'étaient pas inquiétés de l'heure.

La cloche du bac sonnait depuis un certain temps, et cette fin romantique à la belle aventure lui conférait, de l'avis de tous, un charme supplémentaire. On redescend au galop et, lorsque le vieux bateau a quitté la rive, personne, hormis le capitaine, ne regrettait ce retard.

Hendric était déjà à son poste quand le bac, tout éclairé, longeait l'appontement. Il n'entendait aucun bruit à bord, car tous les passagers, brisés de fatigue, s'étaient endormis. Il se demandait quel pouvait bien être ce vapeur et pourquoi il ne s'arrêtait pas, mais, comme il avait d'autres chats à fouetter, il n'y pense plus.

Plus tard, la nuit tombe. Les nuages s'annonçaient. Les bruits s'apaisaient, les lumières s'éteignaient, les derniers passants rentraient chez eux, et le village s'est endormi et le petit quetteur est resté seul avec le silence et les fantômes.

Comme toujours, à onze heures, les lumières de la taverne s'éteignent. Il fait noir comme dans un four. Hendric était toujours aux aguets, mais rien ne se produisait. L'inutilité de sa mission commençait à lui apparaître et il songeait à aller se coucher.

Soudain, il perçoit un bruit. Tous les sens en éveil, il fouille l'obscurité. La porte de l'auberge qui donnait sur l'impasse se referme doucement. Hendric se tapit dans un coin. Deux hommes passent tout près de lui. L'un semblait porter quelque chose sous son bras. Ça devait être le coffre ! Ainsi, ils emportaient leur trésor ! Fallait-il prévenir Thomas ? Mais non, c'était absurde.

Les deux hommes se perdraient dans la nuit et il serait impossible de retrouver leurs traces. Il n'y avait qu'à les suivre sans se faire voir. C'était une chose faisable, grâce à l'obscurité.

Hendric se glisse hors de sa cachette et, pieds nus, léger comme un chat, il emboîte le pas aux voleurs de trésor, ayant soin de conserver entre eux et lui une distance suffisamment réduite pour ne pas les perdre de vue.

Ils suivirent le fleuve pendant un certain temps, puis tournent à gauche. Ensuite, ils s'engagent dans le chemin qui menait en haut de la colline. Passée la maison du vieux Gallois à flanc de coteau, ils continuèrent leur ascension.

H: " Bon, ils vont aller enfouir le coffre dans la vieille carrière. "

Mais ils ne s'arrêtèrent pas à la carrière. Une fois au sommet, ils commencèrent à redescendre par un étroit sentier qui plongeait entre de hauts buissons de sumac. L'obscurité se refermait sur eux.

Hendric hâte le pas pour raccourcir la distance qui les séparait, sûr maintenant de ne pas être repéré. Il marche ainsi un temps, puis craignant d'aller trop vite, il ralentit un peu, fait encore quelques mètres, puis s'arrête. Il écoute: aucun autre bruit que le battement de son cœur. Une chouette ulula dans le lointain. Sinistre présage ! Où se trouvaient donc les deux hommes. La partie était-elle perdue ?

Hendric était sur le point de s'élancer quand quelqu'un toussote à un mètre de lui ! Sa gorge se serre, ses membres tremblent comme s'il avait été en proie à un violent accès de fièvre. Soudain, Hendric se rend compte de l'endroit où il était arrivé: à quelques mètres de l'allée qui donnait accès à la propriété de la veuve Douglas.

H: " C'est parfait qu'ils enfouissent leur trésor ici.
Il ne sera pas difficile à trouver ! "

Une voix sourde s'élève alors, la voix de Jo l'Indien...

Jo: Que le diable emporte cette bonne femme !
Il y a du monde chez elle. Je vois de la lumière !

Es: Moi, je ne vois rien...

...

C'était la voix de l'inconnu de la maison hantée.

Le sang du pauvre Hendric s'est glacé dans ses veines. Jo avait dû entraîner son complice jusque-là pour l'aider à satisfaire sa vengeance. La première pensée du gamin a été de s'enfuir, mais il se rappelait que la veuve Douglas avait souvent été très bonne pour lui et il se dit que les deux hommes avaient peut-être l'intention de l'assassiner. Il aurait bien voulu l'avertir du danger qu'elle courait, mais il n'osait pas bouger, de peur de révéler sa présence...

Jo: Tu ne vois pas la lumière parce qu'il y a un arbuste devant toi. Approche-toi. Tu vois, maintenant ?

Es: Oui, en effet, il doit y avoir du monde chez elle. Nous ferions mieux de renoncer à notre projet.

Jo: J renoncer au moment où je vais quitter le pays pour toujours ! Mais, voyons, l'occasion ne se représentera peut-être jamais. Je t'ai répété sur tous les tons que ce n'est pas son inagot qui m'intéresse. Tu peux le prendre si ça te chante. Le fait est que son mari m'a toujours traité comme un chien et m'a fait condamner pour vagabondage quand il était juge de paix. Et ce n'est pas tout. Il m'a fait fouetter devant la porte de la prison. Fouetter comme un vulgaire ... ! Comprends-tu ? Il est mort avant que je puisse me venger, mais c'est sur sa femme que je me vengerai aujourd'hui.

Es: Oh !, ne la tue pas ! Ne fait pas une chose pareille !

Jo: La tuer ! Qui a parlé de la tuer ? Quand on veut se venger d'une femme, on ne la tue pas, on la défigure. On lui fend les narines, on lui coupe les oreilles...

Es: Mon Dieu !, mais c'est du...

...

J o: Garde tes réflexions pour toi ! C'est plus prudent !
 Je l'attacherai à son lit. Si elle saigne trop et qu'elle en meurt, tant pis pour elle. Je ne verserai pas une larme sur son cadavre. Mon vieux, tu es ici pour m'aider dans ma besogne. Seul, je n'y arriverai pas. Fourre-toi bien ça dans la tête. Si tu bronches, je te tue ! Tu m'entends ? Et si je suis obligé de te tuer, je la tuerai elle aussi. Comme ça, personne ne saura ce qui s'est passé...

Es: Eh bien, puisqu'il le faut, allons-y tout de suite.
 Plus vite ce sera fait, mieux ça vaudra...
 Mais j'en suis malade.

J o: J'y aller tout de suite ! Avec le monde qu'il y a chez elle ! Dis donc, tu me ferais presque douter de toi. Nous pouvons attendre.
 Nous ne sommes pas pressés...

...

Hendric devinait que les deux hommes n'avaient plus rien à se dire pour le moment. Mais le silence l'effrayait encore davantage que cette horrible conversation.

Retenant son souffle, il tentait de faire un pas en arrière, se balançant en équilibre précaire sur une jambe, faillit basculer d'un côté puis de l'autre, il se rattrapait et se stabilisait enfin avec d'innombrables précautions.

Encore un pas, puis un autre. Une branche craque sous son pied. Il s'arrête de respirer, écoute. Aucun bruit, le silence était total. Sa gratitude envers le Ciel est sans bornes.

Puis, un peu plus tard, il retrouve le sentier enfoui dans les saunacs, lentement, il vire de bord avec la souplesse d'un bateau sur l'eau, puis repart d'un pas rapide et prudent. Il ne prend finalement sa course qu'une fois arrivé à la carrière, et hors d'atteinte. Il court d'une seule traite jusqu'à la maison du Gallois. Il tambourine à la porte de la femme. Une fenêtre s'ouvre et le vieil homme apparaît encadré de ses deux fils, deux gaillards...

G: Qui est-ce qui fait tout ce tapage ? Qui frappe à ma porte ? Que me voulez-vous ?

H: Laissez-moi entrer... Vite... J'ai quelque chose à vous dire...

G: Qui êtes-vous ?

H: Hendric Finnigann... Vite, laissez-moi entrer !

G: Ah ! C'est toi, Hendric ! Je n'ai guère envie d'ouvrir ma porte. Ouvrez-lui quand même, mes gars, et voyons ce qu'il nous veut...

H: Je vous en supplie, ne dites jamais que je suis venu vous trouver...

...

Telles étaient les premières paroles de Hendric lorsque les fils du Gallois l'ont fait entrer...

H: Je vous en supplie... autrement on me tuera... mais la veuve a souvent été très gentille pour moi et je veux vous dire... Je vous dirai tout si vous me jurez de ne jamais raconter que je suis venu.

G: Sacrebleu ! Ça doit être joliment important, sans quoi, il ne serait pas dans cet état. Allons, parle, petit. Nous te promettons de ne rien dire !

...

Trois minutes plus tard, le vieillard et ses fils gravissaient la colline et ils se dirigeaient vers la propriété de la veuve.

Chacun d'eux tenait son fusil à la main.

Hendric les laisse à mi-chemin et il se blottit derrière un arbre.

Après un long silence, il entend une détonation suivie d'un cri. Hendric n'attend pas la suite et dévale la pente aussi vite que s'il avait eu tous les diables de l'enfer à ses trousses.

• • •

Chapitre 30 : les voleurs

Après une fin de nuit réparatrice, dès les premières lueurs de l'aube, Hendric retourne sur la colline et il va frapper doucement à la porte du Gallois. Les occupants de la ferme, émus par les événements de la nuit, ne dormaient que d'un oeil...

...: Qui est là ?

H: Ouvrez-moi, c'est moi, Hendric Finnigann...

G: Sois le bienvenu, mon garçon ! Cette porte te sera désormais ouverte jour et nuit...

...

C'était bien la première fois que le petit vagabond recevait un tel accueil. Il se sent tout réconforté. Une clé tourne dans la serrure, la porte s'ouvre, et il entre. On le fait assoir. Le Gallois et ses fils s'habillaient en un touremain...

G: J'espère que tu as faim, mon garçon, le déjeuner sera prêt dès que le soleil sera levé. Tu tâcheras d'y faire honneur. Mes fils et moi, nous espérions que tu aurais couché ici cette nuit, mais nous ne t'avons pas retrouvé...

H: J'étais mort de peur, et je me suis sauvé quand j'ai entendu le coup de feu. J'ai couru sans m'arrêter. Je suis revenu parce que je voudrais bien savoir ce qui est arrivé. Et si vous me voyez au petit jour c'est parce que je ne tiens pas du tout à rencontrer les deux démons...

G: Mon pauvre gosse, tu m'as tout l'air d'avoir passé une bien mauvaise nuit. Mais j'ai un lit pour toi. Tu iras te coucher dès que tu auras mangé. Hélas ! non. Les diables ne sont pas morts. Nous le regrettons joliment, je t'assure. Grâce à ta description, nous savions pourtant bien où les dénicher. Nous nous sommes avancés sur la pointe des pieds. Nous étions à dix mètres d'eux. Il faisait noir comme dans un four. Personne ne pouvait nous voir. Tout à coup, j'ai été pris d'une terrible envie d'éternuer, quelle malchance ! J'ai voulu me retenir, mais rien à faire. Il a fallu que ça sorte. J'ai entendu les branches remuer. Les deux lascars fichaient le camp. Comme j'étais en tête avec mon fusil, j'ai dit à mes fils de faire comme moi et j'ai tiré dans la direction du bruit. On les entendait courir. On a couru après eux à travers bois en tirant quelques cartouches au jugé, mais je suis bien sûr que nous ne les avons pas touchés. Ils ont tiré deux balles sur nous en s'enfuyant. Dieu merci !, ils nous ont ratés. Dès que nous ne les avons plus entendus, nous avons cessé de les poursuivre et nous sommes allés tout de suite prévenir les policiers.

...

Ils sont partis monter la garde au bord de la rivière et, sitôt qu'il fera grand jour, le shérif rassemblera des volontaires et organisera une battue. Mes fils y prendront part. Je voudrais bien savoir comment sont faits ces animaux-là... ça faciliterait rudement les recherches. Mais tu ne peux pas nous donner leur signalement, je suppose ? Il faisait trop noir, cette nuit...

...

- H: Si, si, je peux vous les décrire. Je les ai vus
au village et je les ai suivis jusque par ici.
- G: C'est merveilleux ! Vas-y, mon petit: à quoi est-ce
qu'ils ressemblent ?
- H: L'un d'eux, c'est le vieux sourd-muet espagnol qui est
venu rôder deux ou trois fois dans le pays.
L'autre, c'est un type mal rasé, déguenillé et...
- G: Ça suffit, mon garçon. Nous les connaissons !
Nous les avons surpris un jour dans les bois
derrière la maison de la veuve. Ils ont
décampé en nous voyant. Allez vite, mes gars.
Courez prévenir le shérif... Vous prendrez
votre petit déjeuner demain !

...

*Les fils du Gallois sont partis aussitôt.
Comme ils franchissaient le seuil, Hendric se dresse
d'un bond et s'écrie...*

- H: Surtout, ne dites à personne que c'est moi qui ai
découvert leur piste ! Je vous en supplie !
- ...: Nous ne dirons rien, Hendric, puisque tu le demandes,
mais c'est domage de ne pas pouvoir raconter
tes exploits...
- H: Non, non, je vous en prie, ne dites rien !

...

*Lorsque les jeunes hommes se sont éloignés, le vieil
homme déclare...*

- G: Ils ne diront rien... moi non plus. Mais pourquoi ne
veux-tu pas qu'on sache ce que tu as fait ?

...

Hendric se contente d'expliquer que l'un des deux hommes le tuerait certainement s'il apprenait qui avait lancé les Gallois et les policiers à sa poursuite...

G: Mais enfin, mon garçon, comment as-tu eu l'idée de suivre ces individus-là ?

...

La question était gênante et Hendric réfléchit avant de répondre...

H: Voilà... Je ne mène pas une vie bien gaie et, à force d'y penser et de chercher un moyen de m'en tirer, ça m'empêche quelquefois de dormir. Hier soir, je n'arrivais pas à fermer l'oeil. Alors, je suis allé faire un tour. En passant devant la vieille briqueterie, à côté de la taverne, je me suis arrêté et je me suis adossé au mur pour penser plus à mon aise. À ce moment, les deux types sont passés tout près de moi. L'un d'eux portait une espèce de caisse sous le bras et je me suis tout de suite dit qu'il avait dû la voler. Il fumait un cigare. Son camarade lui a demandé du feu. La braise de leurs cigares leur a éclairé le visage et j'ai reconnu le sourd-muet espagnol à ses favoris blancs. J'ai vu que l'autre était, tout couvert de guenilles...

G: Quoi !? Tu as pu voir ses guenilles à la lueur de son cigare ?

...

Hendric a paru déconcerté...

H: Je... je ne sais pas... enfin, j'ai eu cette impression...

G: Alors, ils ont continué leur chemin... et toi... ?

H: Moi, je les ai suivis, oui... C'est ça. Je voulais voir ce qu'ils allaient faire. Je les ai suivis jusqu'à l'entrée de la propriété de la veuve.

Ils... Ils se sont arrêtés dans le noir et j'ai entendu l'Espagnol dire à son camarade qu'il voulait défigurer la veuve et que...

G: Hin ! C'est le sourd-muet qui a dit tout cela ?

...

Hendric venait de commettre une énorme bêtise !

Il faisait tout pour que le vieux Gallois ne sache pas qui était l'Espagnol et, plus il parlait, plus il s'enfermait et accumulait les bourdes...

G: N'aie pas peur, mon garçon... Avec moi, tu ne crains rien. Je m'en voudrais de toucher à un seul de tes cheveux. Je te protégerai... Compte sur moi.

Cet Espagnol n'est donc ni muet ni sourd.

Tu l'as dit malgré toi. Tu ne peux pas revenir là-dessus maintenant. Bon, tu en sais davantage sur cet Espagnol que tu n'en as l'air. Allons, aie confiance en moi... Parle.

Je ne te trahirai pas...

...

Hendric regarde le Gallois. Son visage respirait l'honnêteté. Il s'approche de lui et lui glisse dans l'oreille...

H: " Ce n'est pas un Espagnol... c'est Jo l'Indien ! "

...

Le vieillard se lève comme s'il avait été mordu par un serpent...

G: Ça explique tout ! Quand tu m'as parlé de narines fendues et d'oreilles coupées, j'ai cru que tu inventais, parce que les Blancs ne pensent pas à des vengeances de ce genre. Mais un Indien ! C'est différent !

...

La conversation se poursuit pendant le déjeuner et le Gallois racontait qu'avant d'aller se coucher, ses fils et lui avaient pris une lanterne et étaient allés examiner le sol auprès de l'allée pour voir s'il n'y avait pas de traces de sang. Ils n'en avaient pas trouvé, mais ils avaient découvert un gros sac contenant des...

H: Des quoi ?

...

Hendric avait les lèvres tremblantes... Le souffle coupé, les yeux écarquillés, il attend la réponse.

Le Gallois, stupéfait, le regarda à son tour. Une, puis trois, puis cinq secondes passent.

Enfin, le vieillard répond...

G: Un sac contenant des outils de cambrioleur...

...

Hendric pousse un soupir de soulagement...

G: Oui, un attirail de cambrioleur... Ça m'a l'air de te faire plaisir, ce que je te dis là. Pourquoi as-tu fait une tête pareille tout à l'heure ? Que croyais-tu que nous avions trouvé dans ce sac ?

...

Hendric était au pied du mur. Il aurait donné n'importe quoi pour pouvoir inventer une explication plausible, mais rien ne lui venait à l'esprit et le Gallois le regardait toujours dans le blanc des yeux.

Alors, le pauvre garçon aux abois saute sur la première idée venue...

H: Des livres de prières, peut-être...

...

Le pauvre Hendric était trop désespéré pour vouloir plaisanter, mais le vieil homme donne libre cours à son hilarité et déclare qu'une pareille rigolade valait tous les médicaments du monde...

G: Mon pauvre enfant, te voilà tout pâle et épuisé. Tu ne dois pas être dans ton assiette. Il y a de quoi d'ailleurs. Allons, après un bon somme, il n'y paraîtra plus...

...

Hendric était furieux contre lui-même de s'être trahi aussi bêtement. D'un autre côté, il était ravi de penser que le paquet emporté par Jo l'Indien et son complice n'était pas le trésor, comme il l'avait tout d'abord cru.

Le coffre aux pièces devait donc être resté au numéro 2, et ce serait l'enfance de l'art de s'en emparer le soir même, car, à cette heure-là, Jo et son compagnon auraient été arrêtés par les gendarmes et jetés en prison.

À peine le déjeuner terminé, on entend frapper à la porte. Hendric est allé se cacher dans un coin. Il n'avait aucune envie d'être mêlé de près ou de loin aux événements de la nuit.

Le Gallois ouvre et fait entrer plusieurs messieurs et plusieurs dames, parmi lesquelles la veuve Douglas. Du pas de sa porte, il aperçoit des groupes de villageois qui prenaient le chemin de la colline pour aller se rendre compte sur place de ce qui s'était passé. Bien entendu, la nouvelle s'était répandue dans tout le pays.

Le Gallois a été obligé de retracer à ses visiteurs les péripéties de la nuit. La veuve Douglas lui exprimait très spontanément sa gratitude...

G: N'en parlons plus, Madame. Il y a quelqu'un à qui vous devez beaucoup plus de reconnaissance qu'à mes fils ou à moi. Malheureusement, cette personne ne m'a pas permis de révéler son nom. Sans elle, nous ne serions pas arrivés à temps...

...

Comme il fallait s'y attendre, cette déclaration a excité une telle curiosité que l'on a fini par en oublier le drame lui-même. Cependant, le vieil homme a tenu bon et il a refusé de livrer son secret.

Voyant qu'il n'y avait rien à faire pour obtenir d'autres précisions du Gallois, la veuve Douglas a changé de sujet de conversation...

D: Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillée ?

Je m'étais endormie sur mon livre, sans éteindre la lumière, et je n'ai rien entendu, malgré le bruit que vous avez dû faire...

G: Nous avons pensé que ce n'était pas la peine.

À quoi bon vous effrayer ? Les deux bandits étaient partis et ils n'avaient sans doute pas l'intention de revenir. On a monté la garde autour de votre maison tout le restant de la nuit. Ils sont rentrés il y a un instant...

...

De nouveaux visiteurs arrivent à la ferme et le Gallois est obligé de répéter son histoire un certain nombre de fois.

C'était dimanche. Le service religieux était tout de même à l'ordre du jour, et tout le monde se rend de bonne heure à l'église. On ne parlait que de l'évènement et l'on s'étonnait que les deux bandits ne soient pas encore été arrêtés.

Après le sermon, comme la foule se dispersait,
Madame Thatcher s'approche de Madame Harper...

MT: Est-ce que ma petite Brigitte va passer sa journée
au lit ? Elle doit être morte de fatigue.

MH: Votre petite Brigitte ?

MT: Mais oui. N'a-t-elle donc pas passé la nuit
chez vous ?

MH: Non...

...

Madame Thatcher pâlit et s'assied sur un banc,
juste au moment où passait tante Pauline...

Pa: Bonjour, Madame Thatcher, bonjour Madame
Harper... Figurez-vous que mon garçon n'est pas
rentré. Je pense qu'il a couché chez l'une
d'entre vous cette nuit...

...

Madame Thatcher fait non de la tête et pâlit
d'avantage...

MH: Il n'a pas couché à la maison...

...

Madame Harper commençait à se sentir mal à l'aise.
L'anxiété se voyait sur les traits de tante Pauline...

Pa: Jeffrey, as-tu vu Tom, ce matin ?

J: Non, Madame...

Pa: Quand l'as-tu aperçu pour la dernière fois ?

...

Jeofrey essaie de se rappeler, mais il n'y parvient pas.

Maintenant, les gens s'arrêtaient et entouraient le banc où Madame Thatcher s'était assise. D'autres personnes revenaient sur leurs pas pour voir ce qui se passait.

Des murmures couraient dans l'assistance.

On interrogeait les enfants, on posait des questions aux jeunes professeurs qui avaient pris part à l'expédition de la veille. Tous reconnaissent qu'ils n'avaient vu ni Brigitte ni Thommas au retour. D'ailleurs, personne n'avait songé à demander s'il y avait des manquants.

Un jeune homme a émis l'idée que Thommas et Brigitte étaient peut-être restés dans la grotte.

Madame Thatcher s'est évanouie.

Tante Pauline a fondu en larmes en se tordant les mains.

L'alarme est donnée. La nouvelle court de bouche en bouche, de groupe en groupe, de maison en maison. Au bout de cinq minutes, le tocsin sonnait et le village entier était sens dessus dessous. Oublié l'incident nocturne de la colline ! Oubliés les voleurs !

Au bout d'une demi-heure, deux-cents hommes se ruaient, par des moyens divers, du côté de la grotte. Pendant tout l'après-midi, le village semblait vide et mort. De nombreuses femmes rendaient visite à tante Pauline et à Madame Thatcher, et tentaient de les reconforter. Elles pleuraient avec elles, ce qui valait mieux que des paroles. Toute la nuit, le village attendait des nouvelles.

À l'aube, Madame Thatcher et tante Pauline étaient à moitié folles de douleur. Le juge Thatcher avait beau leur envoyer des messages optimistes de la grotte, il n'a pas réussi à les rassurer.

Le vieux Gallois rentrait chez lui au petit matin, couvert de taches de suif et d'argile.

Il trouve Hendric encore couché dans le lit.

Le gamin avait de la fièvre et il délirait.

Comme tous les médecins étaient à la grotte, la veuve Douglas est allée soigner le malade. Elle déclarait que Hendric pouvait être ce qu'il voulait, mais qu'il n'en restait pas moins une créature du Bon Dieu et qu'elle se dévouerait à lui de toute son âme, qu'il soit bon ou méchant.

Le Gallois lui dit que Hendric avait ses bons côtés...

D: Vous pouvez en être sûr. C'est la marque du Seigneur. Il ne l'oublie jamais et il la met sur toute créature qui sort de ses mains...

...

Tôt le matin, des hommes exténués commençaient à revenir au village. Les plus robustes étaient restés à la grotte. Ceux qui rentraient chez eux n'avaient pas grand-chose à raconter. Toute la partie connue de la grotte avait été fouillée de fond en comble et les recherches continuaient. Dans toutes les galeries, au bord de chaque crevasse, on apercevait la chandelle d'un sauveteur.

À chaque instant, on entendait lancer un appel.
 Dans un couloir, souvent fréquenté par les touristes,
 on avait trouvé sur la paroi les mots
 "Brigitte et Thommas" tracés et, tout près, sur le sol,
 un bout de ruban. Madame Thatcher a bien reconnu
 ce ruban et elle éclatait en sanglots.

Elle dit que ce serait la dernière relique qu'elle aurait
 de son enfant. Deux jours effroyables passent ainsi et
 le village peu à peu sombre dans le désespoir.
 Les gens n'avaient plus aucun goût à l'existence.

Malgré l'importance du fait, on ne s'occupait guère de
 la découverte d'un débit clandestin à la taverne où
 Thommas avait vu Jo vauté sur le sol.

Dans un intervalle de lucidité, Hendric demande
 à la veuve Douglas si par hasard on n'avait rien
 découvert là-bas. Le cœur battant, il attendait
 la réponse...

D: Si !

...

Hendric se dresse avec une expression de terreur dans
 le regard...

H: Qu'est-ce qu'on a trouvé ?

D: De l'alcool, et l'on a fermé l'auberge. Recouche-toi,
 mon enfant. Tu m'en donnes, des émotions !

H: Dites-moi encore une chose... rien qu'une seule...
 Est-ce Thommas qui a découvert cela ?

...

La veuve Douglas éclate en sanglots...

D: Tais-toi, mon enfant, tais-toi. Je t'ai déjà dit qu'il ne faut pas parler. Tu es très, très malade...

...

Alors, on n'avait trouvé que de l'alcool. Si l'on avait trouvé autre chose, quel charivari ! Le trésor n'était donc plus là... Il était perdu, irrémédiablement perdu !

Au fait, pourquoi la veuve pleurait-elle ?
Où, pourquoi ?

Ces pensées s'agitent confusément dans l'esprit de Hendric qui, sous l'effet de la fatigue, ne tarde pas à s'assoupir...

D: Allons... il dort, le pauvre petit...
Et Thomas, découvrir de l'alcool à la taverne !
En voilà une idée !
Ah !, si seulement on pouvait retrouver ce malheureux Thomas !
Mais, hélas !, les gens n'ont plus beaucoup d'espoir, ni de forces, pour continuer à le chercher.

...

...

Chapitre 31 : Thomas et Brigitte

Pendant tout ce temps...

Thomas et à Brigitte étaient dans la grotte.

Alors qu'ils s'étaient mêlés au reste de la bande joyeuse, ils visitent en détail les célèbres merveilles cachées au flanc de la falaise et pompeusement appelées: Le Grand Salon, La Cathédrale, Le Palais d'Aladin...

A suivi une partie de cachecaches. Thomas et Brigitte s'en donnaient à cœur joie jusqu'à ce que le jeu finisse par les lasser. Alors, avec leur chandelle, ils déchiffraient les noms, les dates, les adresses et les devises écrits contre les parois, ils s'engageaient dans un couloir sinueux. Marchant et bavardant, ils remarquent à peine qu'ils se trouvaient désormais dans une partie de la grotte dont les murs ne portaient plus de graffitis.

Ils tracent leurs propres noms sur une pierre en saillie et poursuivent leur chemin. Ils arrivent à un endroit où un petit ruisseau qui avait franchissait un barrage et avait entraîné pendant des siècles et des siècles des sédiments calcaires et formé une chute comme celle du Niagara, mais en miniature et dont les eaux pétrifiées scintillaient lorsqu'elles recevaient de la lumière. Thomas se glisse derrière la cascade et l'illumine, à la plus grande joie de sa compagne.

Il s'aperçoit que le barrage dissimulait une sorte d'escalier naturel en pente, et aussitôt il conçoit l'ambition de se muer en explorateur.

Brigitte partage son désir et après avoir laissé une marque à l'entrée de l'escalier, ils se lancent dans l'inconnu. Ils se faufilent ainsi dans les profondeurs secrètes de la grotte et, laissant derrière eux un nouveau point de repère, ils poursuivent leurs investigations.

Un étroit passage latéral les amène dans une large caverne dont la route s'ornait d'une multitude de stalactites scintillantes. Ils en font le tour en admirant ces beautés et quittent la caverne par l'un des innombrables couloirs qui y débouchaient.

Une seconde caverne, plus vaste que la première, s'offrait à leurs yeux émerveillés. Au centre jaillissait une source qu'entourait un bassin cristallin. De gigantesques stalactites et stalagmites, que le temps avait jointes, servaient de supports à la route. Sous celle-ci, des chauvesouris par centaines avaient élu domicile.

La lumière des chandelles les arrachait à leur quiétude et, poussant de petits cris, battant furieusement des ailes, elles fongaient sur les enfants. Thominas n'ignorait pas les dangers d'une telle attaque. Il saisit Brigitte par la main et l'entraîne dans le premier couloir qui se présente. Il était temps, car déjà une chauvesouris avait éteint d'un coup d'aile la chandelle de Brigitte.

Les chauvesouris pourchassaient les fuyards pendant un certain temps et les obligeaient à accumuler les tours et les détours pour se soustraire à leur fureur.

Puis Thomas découvre un lac souterrain dont les contours imprévus se perdaient dans l'obscurité environnante. Il voulait en explorer la rive, mais il se ravise et décide qu'il valait mieux s'asseoir un instant pour se reposer.

Alors, pour la première fois, le profond silence de la grotte exerçait son effet déprimant sur l'âme des deux enfants...

B: Je n'ai pas fait très attention, mais il me semble que nous n'avons pas entendu les autres depuis bien longtemps...

T: Nous nous sommes enfoncés dans la grotte et d'ici, il est impossible de les entendre.
D'ailleurs, j'ignore absolument dans quelle direction ils se trouvent maintenant...

...

Brigitte commençait à s'inquiéter...

B: Je me demande depuis combien de temps nous les avons quittés. Nous ferions mieux d'aller les retrouver...

T: Oui, je crois que tu as raison...

B: Tu retrouveras le chemin, Tom ?

T: Certainement, mais il y a les chauvesouris.
Si jamais elles éteignent nos chandelles, ce sera une catastrophe. Tâchons de découvrir un autre parcours pour les éviter...

B: Oui, à condition de ne pas nous perdre.
Ce serait épouvantable !

...

À cette pensée, Brigitte a eu un frisson.
Nous nous engageons dans un long couloir que
nous suivons en silence en examinant chaque crevasse,
chaque allée latérale, pour voir si nous la reconnaissons.

Chaque fois, Brigitte guettait un signe d'encouragement
sur mon visage et chaque fois, je la rassurais...

T: Ça va, ça va. Ce n'est pas encore le bon couloir,
mais nous n'en sommes pas loin...

...

Cependant, à mesure que nous avançons, je sentais
le découragement s'emparer de moi.
Les couloirs succédaient aux couloirs. Je m'y engageais,
rebroussais chemin et ne cessais de répéter que ça va,
ça va, avec de moins en moins de conviction.

Brigitte ne me quittait pas d'une semelle et
elle s'efforçait en vain de refouler ses larmes...

B: Oh ! Toi ! Tant pis pour les chauvesouris.
Revenons par la caverne, sans quoi nous allons
nous perdre pour de bon...

...

Je m'arrête...

T: Écoute !

...

Le silence était impressionnant, bouleversant.
Je lance un appel. L'écho me répond et va se perdre
au fond des couloirs obscurs en une cascade de
ricanements moqueurs...

B: Oh !, ne recommence pas, Tom, c'est horrible !

T: Peut-être, Brigitte, mais ce serait un moyen d'attirer
l'attention de nos camarades...

...

Ce "serait" était encore plus terrible à entendre
que l'écho fantôme. Il traduisait trop bien
l'affaiblissement de nos derniers espoirs.

Je recommence. En dehors de l'écho, aucune voix
ne répond. Entraînant Brigitte, nous revenons sur nos pas
et, au bout d'un moment, Brigitte, horrifiée, s'aperçoit
que j'hésitais et que j'allais tout simplement
à l'aventure...

B: Tom, Tom ! Mais tu n'as laissé aucune marque
derrière nous !

T: Brigitte, c'est de la folie ! J'aurais dû penser
à cela. Maintenant, je ne peux plus retrouver
mon chemin. Je ne sais plus où je suis...

B: Tom, nous sommes perdus, perdus !
Nous ne pourrions jamais sortir de
cette terrible grotte ! Oh !, pourquoi
avons-nous quitté les autres ?

...

Brigitte s'allonge par terre. Elle se met à sangloter
si violemment que j'en suis épouvanté, et j'ai cru
qu'elle allait mourir ou perdre la raison.

Je m'assieds à côté d'elle et la prends dans mes bras. Elle blottit sa tête dans le creux de mon épaule, elle se cramponne à moi, me confie tout haut ses erreurs et ses regrets inutiles, et l'écho répétait chacun de ses mots comme s'il avait voulu se moquer d'elle.

Je la supplie de reprendre espoir, mais elle déclare que tout était fini. Alors, je change de tactique. Je m'accuse en termes violents d'avoir entraîné Brigitte dans une telle situation. Cette méthode a eu plus de succès. Brigitte promet de ne pas se laisser aller et de me suivre où je voudrais, à condition que je ne la traite plus comme je venais de le faire.

Alors, on s'est remis à errer à l'aventure, marchant, marchant, car c'était là tout ce qu'il nous restait à faire. Pendant un court instant, l'espoir paraissait renaître, sans raison, simplement parce que c'est dans ma nature de me remettre en marche après des échecs répétés.

Puis je souffle la chandelle de ma compagne. Ce geste était significatif et se passait de mots. Brigitte a compris, et son espoir retombe. Elle savait que j'avais une chandelle entière, et deux ou trois morceaux dans mes poches. Pourtant il fallait les économiser.

Puis la fatigue se fait sentir, mais nous ne voulions pas nous arrêter, comme si la mort, qui rôdait avait guetté ce moment-là pour fondre sur nous.

Pourtant, les frêles jambes de Brigitte refusaient de la porter davantage. Elle s'est assise et je l'inite. On s'est mis à parler de nos maisons, de nos amis, de lits confortables et surtout de la lumière.

Brigitte pleurait et je m'efforçais de la consoler, mais tous les mots que je trouvais sonnaient à mes oreilles comme de sinistres railleries. Brigitte était si lasse qu'elle a fini par s'endormir. Je lui en étais reconnaissant.

Je regarde son joli visage se détendre peu à peu sous l'effet d'un rêve agréable. Un sourire erre sur ses lèvres. Je me sentais réconforté à cette vue. Mes pensées s'évadaient alors vers le passé, un passé qui se perdait dans des souvenirs désormais vagues et indistincts.

Tandis que j'étais plongé dans ma rêverie, Brigitte s'éveille avec un petit rire léger qui se figeait vite sur ses lèvres et était suivi d'un gémissement...

B: Je m'en veux d'avoir pu dormir ! Et pourtant, j'aurais voulu ne jamais me réveiller...

T: Ne dis pas ça, Brigitte. Il ne faut pas désespérer. Tu es reposée maintenant. Essayons de retrouver notre chemin...

B: Je veux bien, Tom, mais j'ai vu un si beau pays dans mon rêve. C'est là que nous allons, n'est-ce pas ?

T: Peut-être, Brigitte, peut-être. Allons, courage, il faut continuer...

...

On se lève et, la main dans la main, on se remet en route. Nous avons l'impression d'avoir passé des semaines et des semaines dans la grotte, et pourtant c'était impossible puisque nos chandelles n'étaient pas toutes usées.

Longtemps après, nous avons perdu la notion du temps, je demandais à Brigitte de faire le moins de bruit possible en marchant, et d'écouter, elle aussi, afin de surprendre éventuellement le murmure d'une source.

Quelques minutes plus tard, nous en trouvons une. Nous étions morts de fatigue, mais Brigitte voulait quand même avancer. Elle était très surprise de m'entendre s'opposer à son désir. Je l'obligeais à nous assoir et, avec une poignée d'argile, je fixe ma chandelle contre la paroi rocheuse.

B: Tom, j'ai si faim !

...

Je sors quelque chose de sa poche...

T: Te rappelles-tu ceci ?

B: Oui, c'est notre gâteau de mariage...

T: C'est exact et je regrette d'ailleurs qu'il ne soit pas gros comme une barrique. C'est tout ce que nous avons à manger...

B: Tu te rappelles, c'est moi qui te l'ai donné pendant le pique-nique. J'aurais tant aimé que nous le gardions comme souvenir. Toutes les grandes personnes qui se marient font cela. Mais, pour nous, ce gâteau sera... notre... notre...

...

Brigitte ne continue pas sa phrase. Je partage le gâteau en deux. Brigitte y mord à belles dents. Je grignote ma moitié. Ensuite, nous nous désaltèrerons à la source. Un peu réconfortée, Brigitte voulait se remettre en route. Je ne réponds rien tout d'abord, puis je demande...

T: Brigitte, j'ai quelque chose de très sérieux à te dire.
Auras-tu le courage de m'écouter ?

...

Brigitte pâlit, mais me prie d'exprimer ma pensée...

T: Eh bien, voilà, Brigitte. Il nous faut rester ici où nous avons de l'eau. Songe que nous n'avons plus que ce petit bout de chandelle pour nous éclairer...

...

Brigitte éclate en sanglots...

B: Toi ! (avec un ton déchirant...)

T: Oui ?

B: Nos amis vont se rendre compte que nous avons disparu et se mettre à notre recherche...

T: Mais oui, surement...

B: Ils doivent même être entrain de nous chercher en ce moment...

T: Probablement. En tout cas, je l'espère...

B: Quand se seront-ils aperçus de notre absence, Toi ?

T: En remontant sur le bateau, je pense...

B: Mais, Toi, ils n'ont pas dû arriver au bateau avant la nuit et ils n'ont peut-être pas remarqué que nous n'étions pas là...

...

T: Hum... je n'en sais rien. N'importe comment,
ta mère verra bien que tu n'es pas rentrée.

...

L'expression terrifiée de Brigitte me fait comprendre que je venais de commettre une sottise. Brigitte ne devait pas coucher chez elle ce soir-là ! Ses parents risquaient de ne s'apercevoir de l'absence de Brigitte que le dimanche après-midi quand ils sauraient que leur fille n'était pas chez Madame Harper.

Nous avons regardé bruler la chandelle en silence.

Bientôt, la mèche grésille, vacille, fume et s'éteint.
Alors règne l'obscurité totale dans toute son horreur.
Combien de temps Brigitte a-t-elle dormi, pelotonnée
dans les bras de Tom avant de se réveiller en larmes ?

Après nous être réveillés, nous avons compris avoir dormi
un temps infini, et notre malheur était inchangé.

J'essayais de faire parler Brigitte, mais elle était
submergée par le chagrin et elle avait perdu tout espoir.
Je lui dis que tout le monde devait être à
notre recherche et qu'on allait nous retrouver
d'un moment à l'autre. Je me lève et avec mes mains
en portevaix, je lance un appel rendu si lugubre par
le silence et les ténèbres que je n'ose pas recommencer.

Brigitte était inconsolable. Les heures s'écoulaient avec
une lenteur désespérante. Nous mourrions de faim.
Je n'avais mangé que la moitié de mon gâteau.
Je partage le reste avec Brigitte, ce qui ne fait
qu'augmenter notre fringale.

Tout à coup, je saisis ma compagne par le bras...

T: Chut ! Entends-tu ?

...

Nous retenons notre souffle et nous écoutons. Quelque part, dans l'obscurité, on distinguait de temps en temps un cri à peine perceptible. Je crie de toutes mes forces, je prends Brigitte par la main et je l'entraîne à tâtons dans la direction d'où venait cet appel. Je m'arrête pour écouter encore. Le cri monte, plus rapproché cette fois...

T: Ils sont là ! Ils arrivent ! Viens, Brigitte.
Nous sommes sauvés !

...

Notre joie était presque trop forte pour nous. Nous aurions voulu courir, mais nous n'y voyons rien et le sol était semé d'embûches. Nous arrivons au bord d'une crevasse qui barrait le couloir.

Était-elle profonde ?
Pourrait-on la franchir d'une seule enjambée ?

À plat ventre, j'essaie d'atteindre le bord opposé de la faille. Impossible. Brigitte et moi étions condamnés à attendre que les sauveteurs soient de notre côté.

On entendait encore appeler, mais la voix se faisait de moins en moins distincte. Finalement, on n'entendait plus rien. Je hurlais à pleins poumons.

Rien ne nous répond. Je m'arrête, épuisé.

Découragés, nous retournons près de la petite rivière.
La fatigue aidant, nous nous endorinions.

Quand nous nous réveillons, la faim se met à nous ténasser cruellement. Nous n'avons rien à manger. J'estime que deux jours avaient passé depuis notre disparition.

Et puis, une idée germe dans mon cerveau... un couloir s'ouvrait non loin de là... j'estime qu'il valait encore mieux voir où il menait que de rester inactif.

Je sors une pelote de ficelle de ma poche.
Je l'attache à une pierre en saillie et, tirant Brigitte par la main, j'avance en déroulant ma cordelette.
Après une vingtaine de mètres, le couloir se terminait brusquement dans le vide.

Je me mets à plat ventre et tâte le terrain autour de moi. J'ai eu l'impression que l'obstacle qui m'avait arrêté n'était pas infranchissable. Je m'avance avec précaution et contourne une roche. À ce moment, droit en face de moi, au détour d'une autre galerie, apparaît une main d'homme brandissant une chandelle.

Je pousse une sorte de rugissement et aussitôt, le propriétaire de la main se montre tout entier.
C'était Jo l'Indien !

J'en reste littéralement paralysé. Un instant plus tard, le pseudo Espagnol décampait et moi, soulagé, je bénis le Ciel que le bandit n'ait pas reconnu ma voix déformée par l'écho, sinon il n'aurait pas manqué de me tuer pour avoir déposé contre lui au tribunal.

Lorsque je me suis un peu remis de mes frayeurs, je rejoins Brigitte et, sans lui souffler mot de ma découverte par crainte de l'alarmer, je lui dis que j'avais crié à tout hasard. Mais à la longue, la faim et l'accablement ont fini par l'emporter sur la peur. Après une interminable attente, on s'est endormi.

Quand on se réveille, torturés par une faim atroce, j'ai eu l'impression que Brigitte et moi étions dans la grotte depuis près d'une semaine et qu'il nous fallait désormais renoncer à tout espoir d'être secourus.

Dès lors, peu m'inportait d'affronter Jo l'Indien et je propose à ma compagne d'explorer un autre passage. Elle est épuisée et refuse. Elle avait sombré dans une sorte d'apathie dont rien ne pouvait la tirer.

À l'entendre, la mort n'allait pas tarder et elle l'attendrait là où elle était. Elle me dit de partir tout seul faire mes recherches, mais elle me supplie de revenir bavarder avec elle de temps en temps et me fait promettre d'être auprès d'elle au moment fatal et de lui tenir la main jusqu'à ce que tout soit fini.

Je l'embrasse, la gorge serrée par l'émotion et je lui laisse croire qu'il avait l'espoir de trouver les sauveteurs ou du moins une issue. Alors, rongé par la faim et le pressentiment d'une mort prochaine, je prends ma pelote de ficelle et je m'engage sur les mains et sur les genoux dans un couloir que je n'avais pas encore exploré.

...

Chapitre 32 : enfin...

On n'avait donc pas encore retrouvé les enfants. Malgré les prières publiques, aucune nouvelle réconfortante n'était parvenue de la grotte. La plupart des sauveteurs avaient abandonné leurs recherches et s'étaient remis au travail, persuadés que les enfants étaient perdus à jamais.

Madame Thatcher était devenue très malade et elle délirait presque continuellement. Les gens disaient que c'était atroce de l'entendre parler de son enfant, de la voir quetter le moindre bruit et retomber inerte. Tante Pauline se laissait miner par le chagrin et ses cheveux gris étaient devenus tout blancs. Les villageois étaient tristes et mélancoliques.

Au beau milieu de la nuit, les cloches sonnent à toute volée et les rues s'emplirent de gens qui criaient à tue-tête...

" Levez-vous ! Levez-vous ! On les a retrouvés ! "

Des instruments de musique improvisés ajoutaient au vacarme et, bientôt, la population entière s'en allait au-devant des enfants assis dans une carriole, tirée par une douzaine d'hommes hurlant de joie.

On entourait l'attelage, on lui faisait escorte, on le ramenait au village où il s'engageait dans la rue principale, au milieu des clameurs et des vociférations.

Personne n'est retourné se coucher.

J'aurais le village n'avait connu pareille nuit.

Pendant plus d'une demi-heure, une véritable procession défilait chez les Thatcher. Chacun voulait embrasser les rescapés, serrer la main de Madame Thatcher et dire une phrase gentille que l'émotion empêchait de passer.

Le bonheur de tante Pauline était complet et celui de Madame Thatcher attendait pour l'être que le message envoyé de toute urgence à la grotte ait annoncé l'heureuse nouvelle à son mari.

Thomas était allongé sur un sofa, il racontait sa merveilleuse odyssée à un auditoire suspendu à ses lèvres et il ne se faisait pas faute d'embellir son récit. Pour finir, il expliquait comment il avait quitté Brigitte afin de tenter une dernière exploration.

Il avait suivi un couloir, puis un second et s'était risqué dans un troisième, bien qu'il soit au bout de sa pelote de ficelle. Il allait rebrousser chemin quand il a aperçu une lueur qui ressemblait fort à la lumière du jour. Abandonnant sa corde, il s'était approché et, passant la tête et les épaules dans un étroit orifice, il a fini par voir le fleuve couler dans la vallée !

Si cela s'était passé la nuit, il n'aurait pas aperçu cette lueur et il n'aurait pas continué son exploration. Il était aussitôt retourné auprès de Brigitte qui ne l'avait pas cru, persuadée que la mort allait répondre d'un moment à l'autre à son appel.

À force d'insister, il avait réussi à la convaincre, et elle avait failli mourir de joie quand elle a aperçu un pan de ciel bleu. Thomas l'avait aidée à sortir du trou. Dehors, ils s'étaient assis et ils avaient sangloté de bonheur. Peu de temps après, ils avaient aperçu des hommes dans une barque et les avaient appelés.

Les hommes les avaient pris à leur bord, mais s'étaient refusés à croire leur histoire fantastique parce qu'ils se trouvaient à une dizaine de kilomètres de l'endroit où s'ouvrait l'entrée de la grotte. Néanmoins, ils les avaient ramenés chez eux, leur avaient donné à manger, car ils mouraient de faim, et, après leur avoir fait prendre un peu de repos, les avaient reconduits au village, en pleine nuit.

Au petit jour, le juge Thatcher et la poignée de sauveteurs qui étaient restés avec lui ont été prévenus et hissés hors de la grotte à l'aide de cordes qu'ils avaient eu le soin de dérouler derrière eux.

Thomas et Brigitte devaient s'apercevoir qu'on ne passe pas impunément trois jours et trois nuits comme ceux qu'ils avaient passés. Ils restèrent au lit le mercredi et le jeudi. Thomas s'est levé un peu ce jour-là et il est sorti le samedi. Brigitte n'a quitté sa chambre que le dimanche, et encore avec la mine de quelqu'un qui relève d'une grave maladie.

Thomas a appris que Hendric était très souffrant. Il est allé le voir le vendredi, mais n'a pas été admis auprès de lui.

Le samedi et le dimanche, il n'a pas eu plus de succès.

Le lundi et les jours qui ont suivi, on le laissait s'asseoir au pied du lit de son ami, mais on lui défendait de raconter ses aventures et d'aborder des sujets susceptibles de le fatiguer. La veuve Douglas veillait elle-même à ce que la consigne soit observée.

Thominas a appris chez lui ce qui s'était passé sur la colline. Il a également appris que l'on avait retrouvé le corps de l'homme en haillons tout près de l'embarcadère où il avait dû se noyer en voulant échapper aux poursuites.

...

Après une quinzaine de jours, Thominas se rend auprès de Hendric, assez solide désormais pour aborder n'importe quel sujet de conversation. En chemin, il s'arrête chez le juge Thatcher afin de voir Brigitte.

Le juge et quelques-uns de ses amis font bavarder le jeune garçon. L'une des personnes présentes demandait à Thominas d'un ton ironique s'il avait envie de retourner à la grotte. Il répond que cela lui serait bien égal. Alors le juge déclare...

MT : Il y en a sûrement d'autres qui ont envie d'y retourner, Toim. Mais s'ils y vont, ils perdront leur temps. Nous avons pris nos précautions. Personne ne s'égarera plus jamais dans cette grotte...

T : Pourquoi ?

MT : Parce que j'ai fait cadénasser et barricader
l'énorme portail qui autrefois en interdisait
l'entrée. Et j'ai les clés sur moi !

...

Il avait dit ça avec un sourire.

Thominas est devenu blanc comme un linge.

MT : Qu'y a-t-il, mon garçon ? Que quelqu'un aille vite
lui chercher un verre d'eau !

...

Le verre d'eau est apporté et le juge asperge le visage
du héros...

MT : Allons, ça va mieux maintenant ? Qu'est-ce que
tu as bien pu avoir, Tom ?

T : Oh !, monsieur le juge, Jo l'Indien est dans
la grotte !

...

...

Chapitre 33 : soulagements

Après la nouvelle de Thomas, en l'espace de cinq minutes, la nouvelle s'est répandue dans le village. La chasse à l'homme était lancée.

Dès que l'on a ouvert la porte de la grotte, un triste spectacle s'offrait à la vue des gens réunis dans la demi-obscurité de l'entrée. Jo l'Indien gisait mort sur le sol, le visage tout près d'une fente de la porte comme s'il avait voulu regarder la lumière du jour jusqu'à son dernier souffle. Thomas en est ému, car il savait par expérience ce que le bandit avait dû souffrir. Néanmoins, il éprouvait une telle impression de soulagement qu'il a soudain compris ce qu'il avait vécu au milieu de quelles sourdes angoisses, depuis sa déposition à la barre des témoins.

On retrouve près du cadavre le couteau de Jo. Le grand madrier à la base du portail présentait des marques d'entailles multiples et laborieuses. Labeur bien inutile, car le roc où il s'appuyait formait un rebord sur lequel le couteau avait fini par se briser.

Si la pierre n'avait pas fait obstacle, et si le madrier avait été retiré, cela n'aurait rien changé, car jamais Jo l'Indien n'aurait pu passer sous la porte, et il le savait. Il avait tailladé le bois pour faire quelque chose, pour passer le temps interminable, pour oublier sa torture.

D'ordinaire, on découvrait toujours dans la grotte des quantités de bouts de chandelles laissés par les touristes. Cette fois, on n'en trouva aucun, car Jo avait dû les manger pour tromper sa faim.

Non loin de là, une stalagmite s'élevait, lentement édifiée à travers les âges par l'eau qui coulait goutte à goutte d'une stalactite. Le prisonnier avait brisé la pointe de la stalagmite et y avait placé une pierre dans laquelle il avait creusé un trou pour recueillir la goutte précieuse qui tombait là.

Jo l'Indien a ensuite été enterré à proximité de la grotte. On venait encore pour l'occasion de plus de quinze kilomètres à la ronde. Les gens arrivaient en charrettes, à pied, en bateau. Les parents amenaient leurs enfants. On apportait des provisions, et les assistants reconnaissent qu'ils avaient pris autant de bon temps aux obsèques du bandit qu'ils en auraient pris à son supplice.

Ceci a au moins eu un avantage, celui de mettre fin à la demande de pétition adressée au gouverneur pour le recours en grâce du criminel. Cette pétition avait déjà réuni de nombreuses signatures et on avait formé un comité pour aller pleurnicher en grand deuil auprès du gouverneur, de l'implorer d'être un généreux imbécile et de fouler ainsi son devoir aux pieds.

Jo l'Indien avait probablement le meurtre de cinq personnes sur la conscience. La belle affaire !

...

Le lendemain de l'enterrement, Thomas emmène Hendric dans un endroit désert afin d'avoir avec lui une importante conversation.

Grâce à la veuve Douglas et au Gallois, Hendric était au courant de tout ce qu'avait fait Thomas pendant sa maladie, mais il restait certainement une chose qu'il ignorait et c'était d'elle que son ami voulait l'entretenir. La tristesse se voyait sur le visage de Hendric...

H: Tom, je sais de quoi tu veux me parler. Tu es entré au numéro 2 et tu n'y as vu que du whisky.

Je sais bien que c'est toi qui as découvert le pot aux roses et je sais bien aussi que tu n'as pas trouvé l'argent, sans quoi tu te serais arrangé pour me le faire savoir, même si tu n'avais rien dit aux autres. Tom, j'ai toujours eu l'impression que nous ne mettrions jamais la main sur ce magot...

T: Tu es fou, Hendric. Ce n'est pas moi qui ai dénoncé l'aubergiste. Tu sais très bien que la taverne avait l'air normale le jour où je suis allé au pique-nique. Tu ne te rappelles pas non plus que cette nuit-là, tu devais monter la garde ?

H: Oh !, si. Il me semble qu'il y a des années de cela. C'est cette nuit-là que j'ai suivi Jo l'Indien jusque chez la veuve...

T: Tu l'as suivi ?

H: Oui, mais tu ne le diras à personne. Il se peut très bien que Jo ait encore des amis et je ne veux pas qu'on vienne me demander des comptes. Sans moi, il serait au Texas à l'heure qu'il est...

...

Alors Hendric raconte ses aventures à Thomas qui n'avait entendu que la version du Gallois...

H: Tu vois, revenu par ce détour au sujet qui les occupait, celui qui a découvert du whisky au numéro 2 a découvert aussi le trésor et l'a barboté... En tout cas, mon vieux Tom, je crois que nous pouvons en faire notre deuil...

T: Hendric, je vais te dire une chose: cet argent n'a jamais été à la taverne !

H: Quoi !? Aurais-tu donc retrouvé la trace du trésor, Tom ?

T: Hendric, le coffre est dans la grotte !

...

Les yeux de Hendric se sont mis à briller...

H: Tu en es sûr ?

T: Oui, absolument ! Que faisait-il dans les grottes ?

H: Hum... Tom, c'est vrai ? Tu n'es pas entrain de te payer ma tête ?

T: Non, Hendric. Je te le jure sur tout ce que j'ai de plus cher. Veux-tu aller à la grotte avec moi et m'aider à en sortir le coffre ?

H: Tu penses ! J'y vais tout de suite. À une condition pourtant. C'est que tu me promettes que nous ne nous perdrons pas...

T: Mais non, tu verras. Ce sera simple comme bonjour.

H: Sapristi ! Mais qu'est-ce qui te fait dire que l'argent...

T: Hendric, attends que nous soyons là-bas. Si nous ne trouvons pas le coffre, je te jure que je te donne mon tambour et tout ce que je possède. Je le jure !

H: Entendu... J'accepte. Quand veux-tu y aller ?

T: Maintenant, si le cœur t'en dit. Te sens-tu assez fort ?

H: Est-ce que c'est loin à l'intérieur de la grotte ?
Je me suis levé il y a trois jours et j'ai encore des jambes en coton. Je ne pourrais pas faire plus d'un kilomètre ou deux.

T: Il y a une dizaine de kilomètres en passant par où tout le monde passe. Mais moi, je connais un fameux raccourci. Je suis même le seul à le connaître. Tu verras. Je t'emmènerai et je te ramènerai en bateau.

Tu n'auras pratiquement rien à faire !

H: Alors, partons tout de suite, Tom !

T: Si tu veux. Il nous faut du pain, un peu de viande, nos pipes, un ou deux petits sacs, deux ou trois pelotes de ficelle à cerf-volant et une boîte de ces allumettes qu'on vend chez l'épicier !

J: Pas de problème !

...

Un peu après midi, nous empruntons la barque d'un brave villageois absent et nous nous mettons en route.

Lorsque nous sommes à quelques kilomètres au-delà du creux de la grotte...

T: Regarde bien la falaise en face. Il n'y a ni maison, ni bois, ni buisson, rien. Ça se ressemble pendant des kilomètres et des kilomètres. Mais regarde là-bas, cette tache blanche. Il y a eu là un éboulement de terrain. Ça me sert de point de repère. Nous allons aborder.

...

C'est ce que nous avons fait...

T: Maintenant, mon cher Hendric, cherche-moi
ce trou par lequel je suis sorti avec Brigitte !
On va voir si tu y arrives !

H: Un trou ?

T: Eh, oui !

...

Au bout de quelques minutes, Hendric s'avoue vaincu.
Comme par magie, j'écarte fièrement une touffe de
broussailles et découvre une petite excavation...

T: La voilà ! Regarde-moi ça, Hendric ! C'est ce
qu'il y a de plus beau dans le pays. Toute ma vie,
j'ai rêvé d'être brigand, mais je savais que pour
le devenir il me fallait dénicher un endroit comme
celui-là. Nous l'avons maintenant et nous ne le
dirons à personne, à moins que nous ne prenions
Jeofrey et Benjamin avec nous. Bien entendu,
il va falloir former une bande, sans quoi,
ça ne ressemblerait à rien. La bande de Tom...
Hin, avoue que ça sonne bien ! Avoue que ça a
de l'allure, non ?

H: Tout à fait ! Et qui allons-nous dévaliser ?

T: Oh !, presque tout le monde. Tous ceux qui tomberont
dans nos embuscades. C'est encore ce qu'il y a
de mieux !

H: Et nous les tuons ?

T: Grand Dieu, non ! Nous les garderons dans la grotte
jusqu'à ce qu'ils paient une rançon !

H: Qu'est-ce que c'est que ça, une rançon ?

...

T: C'est de l'argent. Tu obliges les gens à demander à leurs amis tout ce qu'ils peuvent donner et, au bout d'un an, s'ils n'ont pas réuni une somme suffisante, tu les tues. En général, c'est comme cela que ça se passe. Seulement, on ne tue pas les femmes. On s'arrange pour les faire taire. C'est tout. Elles sont toujours belles et riches et elles ont une peur bleue des voleurs. On leur prend leur montre et leurs bijoux, mais toujours après avoir enlevé son chapeau et en leur parlant poliment. Il n'y a pas plus poli que les voleurs. Tu verras ça dans n'importe quel livre. Alors, elles tombent amoureuses de toi et, après deux ou trois semaines dans la grotte, elles s'arrêtent de pleurer et elles ne veulent plus te quitter. Si tu les chasses, elles reviennent. Je t'assure que c'est comme ça dans tous les livres...

H: Dis donc, Ton, mais c'est épatant cette vie-là. Je crois que ça vaut encore mieux que d'être pirate !

T: Oui, ça vaut mieux parce qu'on n'est pas loin de chez soi et qu'on peut aller au cirque...

...

Sur ce, après avoir débarqué tout ce qu'il nous fallait, nous pénétrons dans le trou. Je passe le premier. Nous fixons solidement la ficelle et, après avoir longé le couloir, nous arrivons déjà au petit ruisseau.

J'ai eu un frisson. Je montre à Hendric les restes de ma dernière chandelle et je lui explique comment Brigitte et moi avons vu expirer la flamme.

Oppressés par le silence et l'obscurité du lieu,
 nous reprenons la marche sans mot dire et
 nous ne nous arrêtons qu'à l'endroit où j'avais aperçu
 Jo l'Indien. À la lueur de nos chandelles,
 nous constatons que nous étions au bord d'une sorte
 de faille, profonde de dix mètres à peine...

T: Hendric, je vais te montrer quelque chose.
 Tu vois là-bas ? Là, juste sur le gros rocher.
 Vois-tu ce qui est dessiné ?

H: Toim, mais c'est une croix !

T: Et maintenant, où est ton numéro 2 ?
 Sous la croix, hin ? C'est exactement là que
 j'ai vu Jo brandir sa chandelle !

H: Ouaouh ! Toim !

...

Hendric contemple un instant l'emblème sacré et finit par
 dire d'une voix tremblante...

H: Toim, allons-nous-en !

T: Quoi !? Tu veux laisser le trésor ?

H: Oui, ça m'est égal. Le fantôme de Jo l'Indien
 rôde surement par ici...

T: Mais non, Hendric, mais non. Il rôde là où Jo est
 mort. C'est à l'entrée de la grotte, à une dizaine
 de kilomètres d'ici...

H: Non, Toim, le fantôme n'est pas loin. Il doit tourner
 autour du trésor. Je m'y connais en fantômes,
 et toi aussi pourtant...

...

Je commence à redouter que mon ami ait raison, mais soudain, une idée lui traverse l'esprit...

T: Écoute, Hendric, nous sommes des idiots, toi et moi. Le fantôme de Jo ne peut pas rôder là où il y a une croix...

...

L'argument était de poids.
Hendric en est tout ébranlé.

H: J'avoue que je n'avais pas pensé à cela, Tom.
Mais tu as raison. Nous avons finalement de la chance qu'il y ait cette croix. Allons, il faut essayer de descendre et de dénicher le coffre.

...

À l'aide de mon couteau, je me mets en devoir de tailler des marches grossières dans l'argile. Nous finissons par atteindre le fond de la faille. Quatre galeries s'ouvraient devant nous. Nous en examinons trois sans résultat. À l'entrée de la quatrième, tout contre le rocher marqué d'une croix, nous découvrons un réduit qui nous avait échappé. Sur le sol était étendue une paillasse avec des couvertures. Une vieille paire de bretelles gisait dans un coin ainsi qu'une couenne de lard et un certain nombre d'os de volaille à demi rongés.

Mais nulle trace de coffre !

...

Nous avons eu beau chercher, on ne trouvait rien...

*T: Dis donc, Hendric, Jo avait dit: " sous la croix ".
On, nous ne pouvons pas être plus près de la croix
que nous le sommes en ce moment. D'un autre côté,
je ne pense pas que le trésor soit enfoui sous
le rocher, parce que ça doit être impossible de
creuser dans la pierre...*

H: Hum... mauvais, continuons de chercher...

...

*Nous cherchons une fois de plus, puis nous nous sommes
assis, découragés...*

*T: Hé, Hendric, il y a des empreintes de pied par ici
et des taches de suif. Ça fait presque le tour
du rocher, mais ça s'arrête brusquement.
Il doit bien y avoir une raison à cela.
Moi, je parie que le coffre est enterré au pied
du rocher. Je vais creuser l'angle. On verra bien.*

H: Ce n'est pas une mauvaise idée...

...

*Je sors mon couteau. À peine avais-je creusé quelques
centimètres que la lame heurte un morceau de bois.*

T: Hendric ! Tu as entendu ?

...

*Hendric se met à creuser à son tour. Nous avons vite
fait de découvrir et de déplacer les quelques planches
qui formaient comme une trappe. Cette trappe, elle-même,
dissimulait une excavation naturelle sous le rocher.*

Je tends la chandelle aussi loin que je peux, mais sans apercevoir l'extrémité de la faille. J'ai voulu aller plus avant. Passant sous le rocher... l'étroit sentier descendait par degrés. J'en suis les contours, tantôt à droite, tantôt à gauche, Hendric sur mes talons. Soudain, après un tournant très court, je m'exclame...

T : Mon Dieu !, Hendric, regarde-moi ça !

...

C'était bien le coffre au trésor, niché dans un joli creux de roche. À côté, on pouvait voir un baril de poudre complètement vide, deux fusils dans leur étui de cuir, deux ou trois paires de mocassins, une ceinture et divers objets endommagés par l'humidité.

Hendric se précipite vers le coffre et en enfouissant les mains dans les pièces ternies...

H: Enfin, il est à nous ! Nous sommes riches,
mon vieux Tom !

T : Hendric, j'étais sûr que nous mettrions la main dessus.
C'est presque trop beau pour être vrai, hein ?
Dis donc, ne nous attardons pas ici.
Essayons de soulever le coffre.

...

Le coffre pesait bien tous ses kilos. J'ai réussi à le soulever, mais incapable de le déplacer...

T : Je m'en doutais... J'ai bien vu que c'était lourd à la façon dont Jo et son complice l'ont emporté quand ils ont quitté la maison hantée. Je crois que j'ai eu raison d'emmener des sacs !

...

Nous avons ainsi transféré les pièces dans les sacs et nous les avons déposées au pied du rocher marqué d'une croix...

H: Maintenant, allons chercher les fusils et les autres affaires...

T: Non, mon vieux. Nous en aurons besoin quand nous serons des brigands. Laissons-les où ils sont, puisque c'est là que nous ferons aussi nos orgies. C'est un joli coin pour faire des orgies !

H: Qu'est-ce que c'est, des orgies ?

T: Je ne sais pas, mais les brigands font toujours des orgies, et nous en ferons. Allons, viens, nous sommes restés ici assez longtemps. Il est tard, je crois. Et puis, je meurs de faim. Nous mangerons un morceau et nous fumerons une pipe dans la barque...

...

Après avoir émergé des buissons et jeté un regard prudent aux alentours, nous trouvons le champ libre et nous regagnons la barque où nous nous restaurons. Nous repartons ensuite au coucher du soleil en longeant la côte. Nous accostons à la nuit tombée...

T: Maintenant, nous irons cacher le magot dans le bucher de la veuve. Demain matin, je monterai te retrouver. Nous compterons les pièces, nous les partagerons et nous dénicherons une cachette dans les bois où ils seront en sûreté. Pour le moment, reste ici à surveiller notre trésor. Moi, je vais filer et emprunter la charrette de Benjamin. Je fais vite...

...

Je n'ai pas été long. Sur la charrette, on y charge les sacs, et nous les dissimulons sous de vieux chiffons et on se met en route en remorquant la précieuse cargaison. Comme nous passons devant la ferme, le Gallois est apparu sur le pas de sa porte et il nous interpelle...

G: Hé !, qui va là ?

H: Hendric et Thommas !

G: Ah !, tant mieux. Venez avec moi, les enfants.

Tout le monde vous attend. Allons, plus vite !

Je vais vous aider à tirer votre voiture.

Tiens, tiens, mais ce n'est pas aussi léger que ça en a l'air, ce qu'il y a dedans. Qu'est-ce que c'est ? Des briques ? De la ferraille ?

T: De la ferraille !

G: Je m'en doutais. Les gars du village se donnent plus de mal à trouver des bouts de fer qu'ils vendront dix sous, qu'ils ne s'en donneraient à travailler et à gagner le double. Mais quoi, la nature humaine est ainsi faite. Allons, plus vite que ça !

...

Nous aurions bien voulu savoir pourquoi le Gallois était si pressé...

G: Vous verrez quand vous serez chez la veuve Douglas...

H: Monsieur Jones, nous n'avons rien fait de mal ?

...

Le Gallois éclate de rire...

G: Je ne sais pas, mon petit Hendric. Je ne peux pas te dire. En tout cas, la veuve Douglas et toi, vous êtes bons amis, n'est-ce pas ?

H: Oui, elle a été très gentille pour moi...

G: Alors, ce n'est pas la peine d'avoir peur, pas vrai ?

...

Hendric n'a pas encore répondu mentalement à cette question que nous étions introduits dans le salon de Madame Douglas par Monsieur Jones.

La pièce était brillamment éclairée et toutes les notabilités du village se trouvaient réunies. Il y avait là les Thatcher, les Harper, les Rogers, tante Pauline, Sulivan, le pasteur, le directeur du journal local. Tous s'étaient mis sur leur trente-et-un.

La veuve nous accueille aussi aimablement qu'on peut accueillir deux individus couverts de terre glaise et de taches. Tante Pauline rougit de honte à ma vue et fronce les sourcils à mon intention. Néanmoins, personne n'est aussi gêné que nous deux...

G: Tom n'était pas encore rentré chez lui, et j'avais renoncé à vous les ramener, quand je suis tombé par hasard sur Hendric et sur lui. Ils passaient devant chez moi et je les ai obligés à se dépêcher...

D: Vous avez joliment bien fait. Venez avec moi, mes enfants...

...

Elle nous emmène dans une chambre à coucher et elle nous dit...

D: Maintenant, lavez-vous et habillez-vous proprement.
 Voilà deux complets, des chemises,
 des chaussettes, tout ce qu'il faut.
 Pas de remerciements. C'est un cadeau que
 nous te faisons, Monsieur Jones et moi.
 Oui, c'était à mon Eugène, et vous êtes à peu
 près de la même taille. Habillez-vous.
 Nous vous attendrons. Vous descendrez
 quand vous serez devenus élégants...

...

Sur ce, Madame Douglas se retire...

T: Tu vois ça...

H: Oui, je crois bien que jamais je n'aurais été
 aussi bien habillé...

T: Hum... c'est fort probable...

H: Et notre charrette ?

T: J'espère bien qu'on la retrouvera complète...

H: Ça m'ennuie un peu...

T: Je comprends, mais nous devons bien faire
 confiance à Madame Douglas et ses invités...

H: Oui, tu as raison... tu es encore sale, ici...

T: Et toi, ici...

...

Chapitre 34 : le trésor

Nous sommes chez la veuve Douglas. Nous étions sales et elle nous a emmenés dans une chambre pour nous laver et nous habiller correctement. C'est ce que nous avons fait...

T : Dis, pourquoi nous faire habiller ainsi ?

H : Euh... vrai... pour nous féliciter officiellement !

T : Mais de quoi ?

H : Eh bien, de ton sauvetage pour Brigitte !

T : Oui, mais toi ?

H : Oh, moi, je ne suis que ton ombre...

T : Ne dis pas de bêtise... tu es mon ami...

H : En voilà une bonne raison !

T : Je crois que nous sommes propres...

...

H : Dis donc, Tom, la fenêtre n'est pas bien haute.

Si on trouve une corde, on file. Tu es d'accord ?

T : Chut ! Pourquoi veux-tu te sauver ?

H : Moi, tu sais, je n'ai pas l'habitude du beau monde.

Je ne veux pas descendre, il n'y a rien à faire.

T : Oh !, mais ce n'est rien du tout. Moi, je n'y pense même pas. Nous connaissons tout le monde.

Descendons et je m'occuperai de toi...

H : Je vais être ridicule !

T : Pas plus que moi !

H : Oh, que si !

T : Tu es beau !

...

Sullivan apparaît....

S: Eh !, Tom, tante t'a attendu tout l'après-midi !

On a préparé tes habits du dimanche.

Tout le monde était encore aux cent coups.

Mais, qu'est-ce que je vois là ? Ce sont bien des taches de suif et de glaise que vous avez sur vos vêtements tous les deux ?

T: Mon cher, tu es prié de te mêler de ce qui te regarde. En attendant, je voudrais bien savoir à quoi rime tout ce tralala...

S: Tu sais bien que la veuve aime beaucoup recevoir.

Cette fois-ci, elle donne une réception en

l'honneur du Gallois et de ses fils.

Mais je peux t'en dire davantage si tu y tiens...

T: Et de quoi s'agit-il ?

...

S: Voilà. Le vieux Jones veut réserver une surprise aux invités de la veuve. Il a confié son secret à tante Pauline, et moi j'ai tout entendu. Mais je crois la mère un peu éventée à l'heure qu'il est et que pas mal de gens savent déjà à quoi s'en tenir, à commencer par la veuve elle-même. Elle fera celle qui ne sait rien, évidemment, mais le petit effet du père Jones sera raté. Tu sais que le vieux cherchait Hendric partout parce que sans lui, sa grande surprise aurait manqué de sel...

H: Mais enfin, qu'est-ce que c'est, cette surprise ?

S: Eh bien, le Gallois dira à tout le monde que c'est Hendric qui a découvert la trace des bandits...

H: Et c'est toi qui as vendu la mère ?

S: Qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

Quelqu'un a parlé, ça doit te suffire.

T: Sullivan, il n'y a qu'une personne assez méchante dans le pays pour faire un coup comme ça. C'est toi !
 À la place de Hendric, tu te serais sauvé comme un lapin et tu n'aurais jamais donné l'alarme.
 Tu n'as que de mauvaises idées en tête et tu ne peux pas supporter de voir féliciter les autres pour leurs bonnes actions. Tiens... et pas de remerciements, comme dit la veuve !

...

J e l'ai reconduit à la porte à coups de pied au cul...

T: Maintenant, va te plaindre à tante Pauline si tu en as le toupet et, demain, tu auras de mes nouvelles !

...

H: Ton... tu es bien sévère...

T: Peuh... je me fiche bien de ce minuscule...

...

T: Bien, tu es prêt ?

H: Suis-je obligé d'y aller ?

T: Viens !

...

Quelques minutes plus tard, les invités de Madame Douglas s'assèrent à la grande table, tandis qu'une douzaine d'enfants prenaient place à une autre plus petite, dressée dans la même pièce.

Puis, Monsieur Jones se lève pour prononcer un petit discours dans lequel il remercie la veuve de l'honneur qu'elle lui faisait, ainsi qu'à ses fils, et déclare qu'il y avait une autre personne dont la modestie, etc..

Avec un talent dramatique qu'il était seul à posséder, le vieux Gallois révèle le rôle joué par Hendric au cours de cette nuit fertile en incidents. Malheureusement, la surprise que causaient ses paroles sonnait faux et n'engendrait ni les clameurs ni les effusions qui n'auraient pas manqué de les accompagner en des circonstances plus favorables.

Néanmoins, la veuve manifeste un étonnement du meilleur aloi et abreuve Hendric d'une telle quantité de compliments qu'il en oublie presque la gêne que lui causaient ses vêtements neufs et le fait d'être la cible de tous les regards et de l'admiration générale.

Madame Douglas annonce qu'elle entendait désormais offrir un gîte au vagabond sous son propre toit et pourvoir à son éducation. Plus tard, quand elle aurait économisé un peu d'argent, elle lui achèterait un petit commerce.

J'avais le cœur rempli de joie pour mon ami, et pour accélérer le projet, ou alors, pour l'annuler, car Hendric n'avait pas besoin de tout cela... J'ai peut-être agi maladroitement, mais je me suis levé pour dire...

T : Hendric n'a pas besoin de tout ça !
Hendric est riche !

...

Le sens des convenances empêchait les invités de répondre à cette plaisanterie. Ils sont restés sur le fait dans un silence gêné.

Je me suis chargé de le rompre...

T: Hendric a de l'argent. Vous ne me croyez peut-être pas, mais il en a des tas. Oh !, inutile de sourire. Attendez un peu, je vais vous en donner la preuve.

...

Je suis sorti comme une flèche...

Les gens ont regardé Thominas et ensuite Hendric qui ne disait rien...

Pa: Sullivan, qu'est-ce qui arrive à Tom ?
On peut s'attendre à tout avec ce garçon.
J'aurais je...

...

J'entre à ce moment-là, courbé par le poids de deux sacs. Tante Pauline n'a pas achevé sa phrase. Je répands les pièces d'or sur la table...

T: Hin !, qu'en pensez-vous ? Dire que vous ne vouliez pas me croire ! La moitié appartient à Hendric. L'autre moitié à moi-même !

...

Muets de stupeur, le souffle coupé, les spectateurs contemplent un instant ce monceau d'or.

Puis chacun a voulu avoir des explications. Je ne suis pas fait prier longtemps.

Mon récit était si palpitant que personne ne l'interrompt.

Lorsque j'ai fini, Monsieur Jones déclare...

G: Moi qui avais cru vous faire une petite surprise,
je m'aperçois que ce n'était pas grand-chose
à côté de celle-ci !

...

J'étais content pour moi et Hendric qui ne le montrait pas, car il aurait sans doute préféré que ce magot reste notre trésor.

Alors, on compte les pièces. Il y en avait pour un peu plus de douze-mille francs. C'était plus qu'aucun des assistants n'avait jamais vu dans sa vie, même si certains d'entre eux possédaient bien plus que cela en terres et en immeubles.

. . .

Chapitre 35 : reconnaissance et fierté

Quelle sensation au village a produite la bonne fortune de Thominas et de son ami Hendric !

Il y avait quelque chose d'incroyable dans une somme aussi importante en espèces. Les langues allaient leur train, les imaginations aussi et la raison de quelques habitants a eu à pâtir de cette émotion malsaine.

Toutes les maisons hantées du village et des villages environnants ont disséquées planche par planche, non pas par des enfants, comme on serait tenté de le croire, mais bel et bien par des hommes dont certains étaient pourtant, auparavant, de réputation aussi sérieuse que peu romanesque.

Partout où Thominas et Hendric se montraient, on les accablait de compliments, on les admirait, on ne les quittait pas des yeux. On notait et on répétait chacune de leurs paroles. Tout ce qu'ils faisaient passait pour remarquable. Ils avaient apparemment perdu la faculté de dire et de faire des choses banales.

On fouillait leur passé et on y découvrait la trace d'une originalité manifeste. Le journal du pays publiait une biographie des deux héros.

La veuve Douglas a placé l'argent de Hendric et le juge Thatcher en a fait autant pour celui de Thominas à la requête de tante Pauline.

Chacun des deux compères jouissait désormais d'un revenu tout simplement considérable pour chaque jour de la semaine. C'était exactement ce que touchait le pasteur, ou du moins, ce que lui promettaient ses fidèles.

Or, en ces temps où la vie était simple, il suffisait de peu par semaine pour entretenir un enfant, payer son école, lui acheter des vêtements et même du savon pour faire sa toilette.

Le juge Thatcher avait conçu une haute opinion de Thominas. Il se plaisait à dire que n'importe quel garçon n'aurait pas réussi à faire sortir sa fille de la grotte.

Lorsque Brigitte racontait à son père, sous le sceau du secret, la façon dont Thominas s'était fait punir à sa place, le juge était manifestement ému et déclarait qu'un garçon aussi noble et généreux pouvait marcher fièrement dans la vie et figurer dans l'histoire à côté d'un George Washington.

Brigitte trouvait que son père n'avait jamais paru aussi grand et beau qu'en ponctuant cette déclaration d'un vigoureux coup de pied au plancher. Elle est ensuite allée tout droit raconter cette scène à son ami Tom.

Le juge Thatcher caressait l'espoir de voir Thominas devenir un jour un grand avocat ou un grand général. Il annonçait qu'il s'arrangerait pour le faire entrer à l'Académie nationale militaire, puis dans la meilleure école de droit du pays, afin qu'il soit également préparé à embrasser soit une carrière, soit l'autre, soit même les deux.

La fortune de Hendric et le fait qu'il était désormais le protégé de la veuve Douglas lui valaient d'être introduit dans la société.

"Introduit" n'est d'ailleurs pas le mot approprié. Il vaudrait mieux dire tiré, et trainé, ce serait plus exact. Cette vie mondaine le mettait au supplice et il pouvait à peine la supporter.

Les bonnes de Madame Douglas veillaient à ce qu'il soit toujours propre et net comme un sou neuf. Elles le peignaient, elles le brossaient, elles le bordaient le soir dans un lit aux draps immaculés. Il lui fallait manger avec un couteau et une fourchette, se servir d'une serviette, d'une tasse et d'une assiette.

Il lui fallait apprendre des leçons, aller à l'église, surveiller son langage au point que sa conversation perdait toute sa saveur. De quelque côté qu'il se tourne, il se heurtait aux barreaux de la civilisation.

Il supportait stoïquement ses maux pendant trois semaines, puis, un beau jour, il a disparu. Durant deux jours, Madame Douglas, éplorée, le cherchait dans tous les coins. Les gens du village étaient profondément peïnés de sa disparition et ils allaient même jusqu'à draguer le lit du fleuve à la recherche de son corps.

Le troisième jour au matin, Thomas a eu l'astucieuse idée d'aller fureter dans une étable abandonnée derrière les anciens abattoirs où il découvre le fugitif.

Hendric avait couché là...

T: Ha ! Tu es là, vivant !

H: Eh, salut, Tom !

*T: Salut, Hendric ! Sais-tu que tout le village
te cherche ?*

H: Ah, oui ?

T: La veuve Douglas est en pleurs depuis ton départ !

H: Ah...

...

*Il venait d'achever son déjeuner composé des restes
les plus divers qu'il avait dérobés à droite et à gauche.*

Il était allongé sur le dos et fumait sa pipe.

*Il était sale, ébouriffé et il portait les quenilles qui
le rendaient si pittoresque au temps où il était heureux
et libre...*

T: Veux-tu bien sortir d'ici ?

H: Eh !, mais quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

T: Qu'est-ce que tu n'as pas fait, oui !

H: Doucement !

*T: Tout le monde est inquiet ! Tu vas retourner
chez la veuve Douglas !*

...

La mélancolie se voyait sur les traits du brave Hendric...

*H: Ne me demande pas ça, Tom... J'ai essayé, il n'y a
rien à faire. Rien à faire, Tom. Je ne pourrai
jamais m'habituer à cette vie-là. La veuve est
très bonne, très gentille pour moi,
mais qu'est-ce que tu veux ?*

...

H: Elle me force à me lever tous les matins à la même heure et elle ne me permet pas de dormir dans les bûchers. Ses bonnes me lavent, me peignent, m'astiquent et me font enfiler de satanés vêtements dans lesquels j'étouffe parce que l'air ne passe pas. Mes habits sont si beaux, si chic, que je n'ose ni m'asseoir, ni m'allonger, ni me rouler par terre. Je ne suis pas entré dans une cave depuis... Oh !, je n'ose pas calculer tellement ça me paraît loin. On me traîne à l'église et je transpire ! J'ai chaud ! Je déteste ces sermons prétentieux, pendant lesquels on ne peut même pas attraper une mouche. C'est effrayant. Je n'ai pas le droit de chiquer et je suis forcé de porter des souliers toute la sainte journée du dimanche. La veuve mange à la cloche, se couche et se lève à la cloche... Tout est réglé d'avance. Non, je t'assure, ça n'est plus tenable...

T: Mais tout le monde en fait autant, Hendric !

H: Ça m'est égal, Tom. Moi, je ne suis pas tout le monde et je ne peux pas me faire à cette vie-là. C'est épouvantable d'être vissé comme ça. Et puis, c'est trop facile. Il y a toujours tout ce qu'il faut sur la table et ça ne devient même plus drôle de chaparder un morceau. Je dois demander la permission de pêcher à la ligne ou de me baigner dans la rivière... Quand on ne peut rien faire sans autorisation, c'est le commencement de la fin ! Il faut aussi que je surveille mes paroles. J'en suis malade, et si je n'étais pas monté tous les jours au grenier pour jurer un bon coup, j'en serais déjà mort. La veuve me défend aussi de fumer...

...

H: Elle me défend également de bâiller, de m'étirer ou de me gratter devant les gens... Je ne pouvais pas faire autrement, Tom, il fallait que je fiche le camp. N'oublie pas non plus que l'école va bientôt rouvrir et que je serai forcé d'y aller.

Ça, mon vieux, je te garantis que je ne le supporterai pas ! Écoute, Tom, quand on est riche, ce n'est pas aussi drôle que ça devrait être.

On n'a que des embêtements par-dessus la tête et on n'a qu'une idée, c'est de casser sa pipe le plus tôt possible. Les quenilles que je porte maintenant me plaisent et je veux les garder.

Je veux continuer à coucher dans cette étable.

Je m'y trouve très bien. Tom, sans ce maudit argent, tous ces ennuis ne me seraient pas arrivés.

Alors, tu vas prendre ma part et tu me donneras une petite pièce de temps en temps.

Oh !, pas trop souvent parce que je n'aime pas les choses qu'on obtient sans se donner de mal !

Je te charge d'aller expliquer tout ça à la veuve, mon vieux...

T: Voyons, Hendric, tu sais très bien que je ne peux pas faire ça. Ce ne serait pas juste. Je suis persuadé que si tu y mets de la bonne volonté, tu t'habitueras très vite à cette vie-là, et que tu finiras même par l'aimer...

H: L'aimer ! L'aimer comme j'aimerais un poêle chauffé au rouge si j'étais forcé de m'assoir dessus ! Non, non, Tom, je ne veux pas être riche, je ne veux pas vivre dans ces maudites maisons bourgeoises ! Moi, j'aime les bois, le fleuve et les étables où je couche. Je ne veux pas les quitter ! C'est bien là notre veine...

...

H: Juste au moment où nous avons des fusils,
une grotte et tout ce qu'il nous faut pour devenir
des brigands, il y a ce maudit argent qui vient
tout gâcher !

...

Je saisis la balle au bond...

T: Dis donc, Hendric, ce n'est pas d'être riches qui va
nous empêcher de devenir des brigands !

H: Sans blague ! Oh !, ça, c'est chouette, mais tu n'es
pas entrain de te payer ma tête, mon vieux Tom ?

T: Non, je te jure, seulement, Hendric, nous ne pourrons
pas t'accepter dans la bande si tu n'es pas un type
respectable...

...

Le visage de Hendric s'assombrit...

H: Comment !? Vous ne m'accepterez pas ?
Vous m'avez bien accepté, Jeofrey et moi,
quand nous sommes devenus des pirates !

T: C'est différent. En général, les brigands sont
des gens bien plus distingués que les pirates.
Dans la plupart des pays, ce sont tous
des aristocrates, des ducs, des...
enfin, des types dans ce gout-là...

H: Voyons, Tom, tu resteras toujours mon ami,
n'est-ce pas ? Tu ne vas pas me tourner le dos ?
Tu ne peux pas faire une chose pareille, hein ?

...

T: Que veux-tu, mon vieux, ça me serait très dur, mais que d'iraient les gens ?
 " La bande de Tom ! Peuh, un joli ramassis ! "
 Et c'est à toi qu'ils feraient allusion, Hendric.
 Tu ne voudrais pas de ça, hein ?,
 et moi non plus !

...

Hendric s'est mis à réfléchir...

H: Alors, je veux bien faire un effort, Tom,
 à condition que tu me laisses entrer dans
 ta bande. Je retournerai passer un mois
 chez la veuve pour voir si je peux m'habituer
 à la vie qu'elle me fait...

T: D'accord, mon vieux. C'est entendu. Suis-moi.
 Je demanderai à la veuve de te laisser
 un peu plus de liberté...

H: Vraiment, Tom ! Tu vas faire ça ?
 C'est rudement chic. Tu comprends, si elle n'est
 pas tout le temps sur mon dos, je pourrai fumer,
 jurer dans mon coin et sortir un peu, sinon
 je vais éclater. Mais dis-moi, quand vas-tu
 former ta bande et commencer à faire
 le brigand ?

T: Ça ne va pas tarder. Nous allons peut-être nous
 réunir ce soir et faire subir à tous les membres
 les épreuves de l'initiation...

H: Hein ?, qu'est-ce que tu dis ? Qu'est-ce que c'est
 que ça, l'initiation ?

...

T: Eh bien, voilà. On jure de ne jamais se quitter
et de ne jamais révéler les secrets de la bande,
même si l'on se fait couper en petits morceaux.
On jure aussi de tuer tous ceux qui ont fait
du mal à l'un des membres de la famille...

H: Ça, par exemple, c'est génial, mon vieux !

T: Je pense bien ! Et ce n'est pas tout. Il faut
prêter serment à minuit dans l'endroit le plus
désert et le plus effrayant qu'on puisse trouver.
Une maison hantée de préférence, mais
aujourd'hui, on les a toutes rasées...

H: Oh !, tu sais, Tom, du moment que ça se passe
à minuit, ça doit marcher...

T: Bien sûr. Et il faut jurer sur un cercueil et signer
avec du sang...

H: Ça, au moins, ça ressemble à quelque chose, parole
d'homme ! C'est mille fois plus chouette que
d'être pirate. Je vais retourner chez la veuve,
Tom, et je resterai chez elle. Si je deviens
un brigand célèbre, je parie qu'elle sera fière
de m'avoir tiré de la misère...

...

...

Chapitre 36 : Conclusion de Mark Twain...

Ainsi s'achève cette chronique d'aventures.
Elle ne pourrait guère aller plus loin, car ce serait alors l'histoire d'un homme. Le romancier qui écrit une histoire d'adulte sait exactement où et comment s'arrêter, c'est le plus souvent par un mariage. Quand il s'agit d'un enfant, il s'arrête où il peut.

Mark Twain, 1876

Chapitre 37 : emménagement

J'ai donc emmené Hendric chez Madame Douglas.
Durant tout le trajet, j'ai longuement ruminé.

Elle a été un peu surprise que je le ramène alors que personne ne l'avait trouvé.

Bien sûr, elle était contente de le revoir et moi avec,
et elle ne s'étonnait pas que je l'aie trouvé, moi.

Prise à part, je lui ai servi les souhaits de mon ami
Hendric puis des miens pour lui laisser plus de liberté,
car Hendric est en fait comme un enfant sauvage.

Avec sa fuite, elle comprenait, et elle me promet de
mieux gérer la situation. En plus, je lui dis aussi
que j'avais une autre requête à faire, mais que
je ne pouvais pas encore en parler.

De retour vers mon ami, je lui demande de
se tenir tranquille toute une année et de suivre
les recommandations d'usage... sachant qu'il aurait
plus de libertés et que dans peu de temps, nous
nous retrouverions pour notre bande de brigands...
amateurs, cela va de soi.

Hendric me redit qu'il ne résistera pas plus d'un mois.
Alors j'insiste encore une fois. Il va essayer.

...

C'est ainsi que, durant une année, Hendric est allé à l'école avec moi et tous nos camarades. Il n'était pas toujours bien habillé, et il était là comme je le lui avais demandé et il avait fait un bel effort. En plus, il mangeait à sa faim, et il avait maintenant une meilleure mine. Il était aussi plus gai.

J'ai retrouvé mon amie Brigitte avec qui je flirte tous les jours, sauf quand je suis avec ma bande... Lorence s'est éprise de Hendric, mais si je lui demande des détails, il me dit qu'ils ne sont que de bons copains. Je pense que c'est aussi le cas pour moi avec Brigitte.

Avec notre bande, nous nous réunissons au moins un soir sur deux. Jeofrey est des nôtres avec Benjamin, Richard et Philippe. J'ai trouvé un jeu fort sympathique pour nous passer le temps. Si nous sommes des brigands, nous ne convoitons que les trésors des maisons hantées.

Puisqu'il n'y en a plus... nous organisons à tour de rôle, sur mon premier modèle, une chasse au trésor semée d'indices. Notre trésor est une poignée de pièces d'or. Le jeu est simple. Un soir, moi, le premier, je suis allé cacher un petit sac contenant les pièces, puis ici et là, un indice qui peut être une énigme ou un dessin à compléter. Les autres ne devaient pas me surveiller, sans quoi, ce serait triché.

Le lendemain soir, nous nous réunissons, et je lance la chasse en donnant le premier indice: fontaine. Je les laissais partir en quête. Ce soir-là, il fallait fouiller les fontaines pour trouver le premier indice, et ainsi de suite.

Filippe a trouvé le trésor et il me l'a rapporté.
Il a ainsi gagné une pièce d'or.

Ainsi, chaque semaine, deux de nos pièces étaient distribuées, et parfois une seule, si Hendric trouvait le trésor. Ce jeu nous a grandement amusés.
Nous étions une bonne équipe. Nous avons refusé bien des candidats en leur faisant passer l'initiation.

Pour être une bande, tous les garçons du village ne pouvaient pas en être... cela n'avait pas de sens.
Nous étions six et c'était très bien comme ça.

...

Et puis, je suis allé voir Monsieur Thatcher et Madame Douglas de manière très discrète aux yeux de tout le monde. Je leur ai dessiné un magnifique tableau, qui contrecarrait tous leurs rêves sur nous, Hendric et moi.

Je leur ai demandé de nous rendre notre liberté.

Ils n'ont pas compris tout de suite... alors, je leur ai dessiné l'envers du décor... cet avenir que ni moi ni Hendric nous ne voulions. Ils ont bien sûr tousoté. C'était contradictoire avec le fait de nous aider et parce que nous avions toutes ces pièces d'or.

Pour nous combler de joie, je leur ai demandé à ce nous ayons notre propre maison, non pas chacun la nôtre, non, mais une maison pour lui et moi et pour tous nos copains... je pensais surtout à notre bande... et aussi pour nos amies.

Donc, elle devait être plus ou moins grande avec au moins quatre à six chambres et une grande cheminée pour la chauffer et où nous pourrions à notre gré préparer nos repas en commun... et tous nos amis que nous inviterions, et pourquoi pas des notables ?

Monsieur Thatcher était fort déçu, mais il pouvait comprendre et nous excuser d'être encore des enfants, mais je lui faisais remarquer notre âge, celui qui fait que nous ne sommes plus des enfants, mais c'est vrai, pas encore des adultes.

Madame Douglas s'inquiète alors de notre avenir. Je lui promets que nous irions à l'école tous les jours, et que si l'un ou l'autre manquait un jour par maladie, les autres lui feraient la leçon et le surveilleraient. Je lui dis aussi que nous serons toujours bien habillés sans toutefois être comme des princes.

Elle en a eu un sourire... ce qui me fait dire qu'elle avait compris qu'elle voulait trop en faire et qu'elle avait pris la fuite de Hendric comme preuve de son trop bon vouloir. Tante Pauline était tout de même moins exigeante avec moi.

Ils devaient donc en débattre, mais en réalité, c'était vite fait.

Si nous étions heureux, c'était seulement dans une certaine mesure, même moi. Il me manquait ce besoin d'évasion perpétuelle que je n'avais plus puisque j'avais décidé de suivre les recommandations, et qu'à l'école, j'étais souvent ailleurs, et que, finalement, je me rattrapais à la maison en soirée.

Quant à Hendric, il était toujours triste en classe, que même mes gags ne le faisaient pas sourire. C'est seulement lorsque nous étions tous réunis dans notre bande qu'il était joyeux... et moi aussi.

...

Et c'est ainsi que certaines choses ont encore changé. Au village, la taverne a été entièrement vidée de toutes traces du passé. Toutes les pièces ont été réaménagées. La salle du bas a été réaffectée en un salon avec une grande cheminée au centre attenante à un mobilier où cuisiner. Toutes les chambres ont changé d'aspect. C'était maintenant la plus belle maison du village.

Tout cela avait été fait dans le grand secret des enfants. Ils avaient bien remarqué qu'il y avait des travaux, et voir la taverne transformée était bénéfique pour le village.

Et l'année suivante, après que les enfants ont passé leurs examens, un comité les attendait dans la cour. Un char en guise d'estrade était là avec le comité du village au complet.

On fait demander Hendric et Thommas... d'abord pour les féliciter de leurs examens réussis, puis on leur remet les clés de la maison communale qui était donc l'ancienne taverne.

Je crois bien que ma gorge est devenue si sèche que même un litre d'eau n'aurait pas suffi pour me faire parler, et pareil pour Hendric qui ne comprenait pas cette offre.

Tout de suite après, on nous emmène à la maison, et nous sommes accueillis par toutes les dames du village qui nous félicitent... puis le maire nous demande d'entrer dans notre maison. Hendric est le premier à faire le pas, mais la porte ne s'ouvre pas, et pour cause, c'est moi qui en ai la clé...

Je m'approche et je déverrouille la porte, mais je n'ose pas entrer, alors c'est Hendric qui ouvre et entre. Je le suis et notre émotion est telle que nous ne reconnaissons pas la taverne, mais la structure n'avait pas changé...

Difficile d'exprimer notre joie et notre étonnement. Nous avançons pour visiter timidement. On ne peut y croire. Je prends la main de Hendric pour l'emmener à l'étage et voir les chambres qui n'ont plus rien de commun avec le passé. Dans chacune, deux lits et une armoire.

De retour sur le palier qui surplombe le séjour, nous pouvons voir toutes les dames qui sont comme des poules à piailler...

H: C'est...

T: Tu vois, c'est ça, d'être riche...

H: Oui, mais...

T: Hendric, mon ami de toujours... nous sommes chez nous et nous allons vivre comme bon nous semble !

...

H: Je ne peux y croire !

T: Moi non plus, et je sens que je vais être enfin heureux de vivre ! Et toi, Hendric ?

...

H: Je ne sais pas encore, c'est trop surprenant !

T: C'est vrai, mais une nouvelle vie commence pour nous, et pourquoi pas ici ?

H: Je vais essayer de m'y faire...

T: Cela nous sera facile !

H: Crois-tu ?

T: Parole de brigand !

H: Ha !

...

T: Je ne serai ni militaire ni politicien ni avocat...

H: Ah non ?

T: Et toi, pareil... tu seras celui que tu voudras bien être, mais en habitant ici, bien mieux que dans une écurie...

H: Et je peux garder mes quenilles !

T: Oui !, tu peux les garder, mais la seule chose que nous devons faire, c'est de ne rien dégrader de la maison et l'entretenir sans cesse pour qu'elle reste belle et accueillante !

H: D'accord... mais pourquoi cette maison et comment est-ce possible ?

T: Simplement parce que toi et moi, nous le voulons depuis toujours ! Un abri, une cabane... mais nous ne sommes plus des gamins, il nous faut une maison, maintenant que nous devenons de grands garçons adolescents !

H: Oui, mais...

T: J'ai convaincu Madame Douglas et Monsieur Thatcher de nous redonner notre liberté !

H: Ouah !

...

Et là, notre joie a fait que l'on s'est enlacé...

T: Descendons... on va fêter ça !, et dis-moi pas que
cette fois, tu ne veux pas !

H: Je ne veux pas !

T: Hendric !?

H: Mais oui, je viens, et avec joie !

...

Ainsi, nous avons passé une belle soirée avec nos amis
et amies, nos camarades, les parents et toutes
les personnes présentes.

Les heures ont passé... nous avons reçu plein de
recommandations, de conseils et ni moi ni Hendric
n'avons pris soin de prendre des notes.

Peu à peu, les villageois sont partis alors que
d'autres étaient venus entretemps pour nous féliciter.
Quand la nuit est tombée, nous avons allumé
le magnifique chandelier qui a illuminé toute la salle.

Il ne restait que quelques personnes qui sont aussi parties.
Tante Pauline nous a souhaité plein de bonnes choses et
elle nous dit que nous pouvions aller la retrouver de
temps à autre. Madame Douglas était partie depuis
longtemps avec la même remarque. Nous lui avons promis
de veiller l'un sur l'autre.

Brigitte a eu l'autorisation de rester quelques minutes...

B: Tu en as de la chance... jamais je n'aurais
imaginé ça...

...

T: *Mouais... je ne regrette pas que tu sois venue habiter au village... je t'aime bien...*

B: *Moi aussi, je t'aime bien...*

T: *Veux-tu voir ma chambre ? Notre chambre ?*

B: *As-tu déjà choisi ?*

T: *Oui... enfin... peu importe, si tu souhaites une autre, cela me conviendra sûrement, elles sont toutes pareilles, enfin, presque...*

B: *Ça t'ennuie si je viens demain ou un autre jour ?*

T: *Mais non, je sais que tu dois rentrer...*

B: *Oui... alors... bonne nuit !*

T: *Oui, bonne nuit !*

...

On s'est embrassé, et elle est partie rapidement. Derrière moi, Hendric faisait un brin de ménage sur les tables, car comme au temps de la taverne, il y en avait plusieurs, dont la table ronde et trois petites carrées...

T: *Laisse donc ça !*

H: *Eh bien quoi ? Tu veux déjà ne pas suivre les recommandations ?*

T: *Hum... excuse-moi, tu as raison... je t'aide...*

...

Quand tout a été rangé, nous sommes montés. Sur le palier...

H: *Regarde la salle, on dirait celle d'un restaurant !*

T: *Hum, ton vocabulaire s'est agrémenté !*

H: *C'est une idée, non ?*

T: *Oui, mais c'est juste pour lorsque nous aurons une réunion avec nos camarades de la bande...*

H: Mouais... les amis de la table ronde...

T: Veux-tu être chevalier comme au temps de Robin des Bois ?

H: Non... je pense qu'à notre âge, nous devrions peut-être laisser de côté certains de nos jeux...

T: Oui, mais avoue que c'est génial d'avoir une maison !

H: Oui, j'admets...

T: On dirait que cela ne te convient pas...

...

H: Si, mais je n'arrive toujours pas à y croire...

T: Mouais, je comprends... et si nous allions nous coucher ?

H: Hum...

T: Quelle chambre as-tu choisie ?

H: Aucune...

T: Moi, je prends celle-ci, mais Brigitte va venir demain ou un autre jour et nous déciderons si on garde celle-là...

H: Elle va venir ?

T: Oui... oh, mais pas pour habiter, du moins, pas encore... je doute que ses parents acceptent !

H: Penses-tu que Lorence accepterait ?

T: Sans doute...

H: Même si tu étais son petit ami, avant ?

T: Ah, ça... alors... où vas-tu dormir ?

H: Oh, peu importe... ici...

T: Bien... je serai donc en face...

...

Dans la chambre, je me suis déshabillé pour me préparer et je me demandais si Hendric allait avoir le courage de rester ici pour dormir ou s'il allait s'en aller dans son étable.

Mais pourquoi le ferait-il si depuis l'automne passé il a pu dormir chez Madame Douglas ?

Je me suis assis sur le lit, et un moment plus tard, je me suis couché en éteignant la lampe.

Bien plus tard, j'entends un bruit... et je me suis bien demandé ce que c'était, et j'ai eu toutes sortes de pensées puisque j'étais dans la taverne, même si...

H: Tu dors ?

T: Ah, c'est toi ?

...

J'ai rallumé la lampe, et j'ai eu un sourire...

T: Que veux-tu ?

H: Je n'arrive pas à dormir...

T: Faut-il que j'aille chercher une botte de foin ?

H: Mouais, c'est une idée, mais dis, puis-je dormir avec toi ?

T: Avec moi ?

H: Oui, je serais rassuré...

T: Le lit est trop petit...

H: Il y a deux lits !

T: Oh, oui, installe-toi !

...

T: Que fais-tu ?

...

H: Tu vois... bien... je... pousse... le lit...

T: Je vois... penses-tu que ce sera mieux ?

H: Oui ! Si je fais un cauchemar, tu seras là...

T: Ça marche...

...

H: Hum... tu peux éteindre...

...

T: Bonne nuit...

H: Bonne nuit...

...

J'ai éteint la lampe et nous nous sommes endormis
l'un à côté de l'autre.

...

Nous avons passé une bonne nuit. On s'est réveillé
quand la lumière du jour a pénétré dans la chambre.
Je me sentais bien... et juste à côté de moi,
Hendric était étendu. Ça m'a rassuré de le voir...
Il n'était pas parti comme j'aurais pu l'imaginer.

Et quand il a tourné la tête vers moi...

H: Miaou...

T: Miaou... bien dormi ?

H: Oui... et je m'étonne... hum... je n'ai pas envie
de me lever...

T: On peut en profiter, il est encore tôt...

H: Génial...

T: Alors, tu vas te faire à vivre ici ?

H: Je vais essayer, et si un matin, tu ne me trouves pas,
tu sais où me chercher...

T: Franchement... tu voudrais vivre dans un taudis toute
ta vie ?

H: Je te l'ai dit, je ne veux plus grandir... je veux
garder mes 15 ans...

T: Et 16 aussi, mon ami !

H: Ah, non... pas déjà...

T: Si je les ai, alors toi aussi !

...

H: Sais-tu quoi ?

T: Dis-moi...

H: Il nous faudrait une bonne !

T: Quoi ? Redis-moi ça !

H: Il nous faudrait une bonne... au réveil, elle viendrait nous apporter notre déjeuner au lit...

T: Tu en as de ces idées !?

H: J'ai un peu faim et je n'ai pas envie de descendre...

T: Eh bien, si tu es comme ça paresseux, je ne serai pas ta bonne pour aller te préparer un déjeuner et te l'apporter !

H: Dominage...

T: Allons, bouge-toi et allons déjeuner !

H: Eh ! Doucement !

T: J'ai faim, moi aussi...

H: Je viens...

...

Nous nous sommes levés et je me suis habillé.
Hendric est allé à sa chambre.

Ensuite, je suis allé chercher Hendric...

T: Que fais-tu ?

H: J'ai perdu mon épingle...

T: Il serait temps que tu portes des slips !

H: Rahhh... je t'ai déjà dit que je ne me faisais pas à ces habits modernes...

T: Habille-toi et descends ! Je vais préparer le déjeuner...

H: J'arrive...

...

Je suis descendu, et j'ai sorti de quoi préparer le déjeuner pour nous deux. Cela me faisait bizarre d'être là dans cette immense pièce.

Et dire que c'était la taverne et que nous, les petits gars, il nous était interdit d'y entrer.

Hendric est arrivé trois minutes plus tard, habillé. Il s'est installé à la table sans m'aider. Il a bâillé trois fois pendant que je terminais...

T: Ne m'aide surtout pas !

H: Je suis fatigué, pourtant, j'ai bien dormi...

T: Après le déjeuner, nous irons chez Madame Douglas pour récupérer tes affaires !

H: D'accord !

T: Elle va surement nous donner encore des choses ou des décorations, il nous faudra les refuser...

H: On verra...

...

T: Cet après-midi, nous irons chez Tante Pauline pour récupérer mes affaires...

H: Tu as donc tout prévu pour cette journée ?

T: As-tu autre chose à faire ?

H: Et si nous allions pêcher ?

T: Si tu veux bien, nous irons pique-niquer demain et nous pêcherons !

H: D'accord, ça me va...

T: Si tu as des idées pour cet été, je t'écoute, mais nous devrions d'abord penser à la maison...

H: D'accord...

T: Je pense que Tante Pauline me donnera des pots de fleurs pour égayer la devanture... et si elle ne le fait pas, je les lui demanderai...

H: Tu t'en occuperas, alors...

T: Tu n'aimes pas les fleurs ?

H: Si, mais seulement quand elles sont dans les prés...

T: Hendric... nous devons entretenir la maison et nous devons la décorer... nous ne sommes pas des magiciens, et pour y arriver, il n'y a qu'une chose à faire !

H: Pffouh... arrête de me sermoner de bon matin !

T: Hendric, si tu n'y mets pas un peu plus de volonté, je te mets dehors !

H: Bonne idée !

T: Et en un mois, tu finiras comme Muff !

...

H: Ah, non, je ne veux pas être comme lui !

T: Alors, bouge-toi le cul !

H: Oui, chef !

T: Vas-tu changer de mentalité ?

H: Oui, je vais m'y forcer !

T: Bien !, j'aime mieux ça !

...

Nous avons donc mangé. Je voyais bien que Hendric était entrain de ruiner, et j'espérais que l'allusion à Muff le réveille enfin... car être la souillure du village à 16 ans, ce n'était pas une belle image.

T: Je me suis dit que nous pourrions avoir un jardin...

H: On devrait demander à Muff de le surveiller !

T: Pourquoi pas ?

...

Après avoir mangé, nous avons rangé. Puis nous sommes partis en quête d'une charrette et nous sommes allés chez Madame Douglas pour récupérer les affaires de Hendric, du moins, celles qu'elle lui avait données et qu'elle avait pris soin de déjà bien préparer.

Forcément, elle en a ajouté, et à la vue de notre charrette, elle était trop petite. Pour ne pas nous froisser, elle a rationné le paquetage.

Inévitablement, nous avons dû rester pour le repas de midi. J'ai beaucoup aimé l'ambiance.

Je pense que je me serai plu à vivre chez elle.

Et je me dis alors que Hendric aurait pu vivre chez Tante Pauline... mais tout cela n'était plus d'actualité.

Nous sommes partis bien tard. De retour chez nous, nous avons tout de suite emporté le chargement dans la chambre de Hendric...

T: Eh bien, dis, donc...

H: Vois-tu comment je devais m'habiller ?

T: Oui... pas étonnant que tu te sentes mal à l'aise...

H: Ah, enfin de la reconnaissance...

T: Et dire qu'elle voulait t'en donner le double !

H: Quand veux-tu aller chercher tes affaires ?

T: Eh bien... je vais aller dire à Tante Pauline que j'irai lundi puisque demain, c'est piquenique !

H: Mouais... tiens, je te donne ça !

T: Merci...

H: L'armoire est pleine...

T: Il nous faut laisser nos chaussures en bas, sans quoi, on va tout salir !

...

H: Très juste... de toute façon, j'aime mieux marcher pieds nus, et puis, au moins, à l'intérieur, on ne va pas se blesser... je dis ça pour toi !

T: Oh, bon... mais attention toutefois, si on laisse tomber un verre et qu'il se casse !

H: C'est sûr !

...

Ainsi, nous sommes allés en bas pour réaménager l'entrée de façon à faire un genre de sas où il nous faudra y laisser nos chaussures. Nos copains aussi devront se plier à cette règle. Après ça, nous avons sorti un tapis et un jeu de cartes que nous avons installés sur une table carrée. Et nous avons joué jusqu'en soirée.

Nous avons joué les brigands lors de leur pause du samedi soir. Philippe est venu nous voir, comme ça, par hasard. Le fait de lui demander d'enlever ses chaussures l'a étonné, mais il nous dit que nous avons bien raison de le faire, et ainsi, on ne salit pas à l'intérieur. Nous avons bu et joué aux cartes.

Filippe nous propose alors que la prochaine fois, il invite un autre gars pour jouer aux cartes... et là, oh, surprise, Hendric a une autre idée, de nous retrouver tous les six pour jouer aux cartes sur la table ronde...

On se retrouverait tous les mercredis soir, par exemple. Je suis d'accord et Philippe aussi. Il va contacter les autres. Sur ce, on se quitte et on se dit à la semaine prochaine.

...

Chapitre 38 : un beau dimanche

C'est dimanche. Nous nous sommes levés de bon matin, comme hier, et cette fois, Hendric avait une autre motivation, car il était debout le premier.

Tout de suite, nous déjeunons. Après, nous préparons tout ce dont nous avons besoin pour notre pique-nique. J'avais une pensée pour Brigitte qui aurait sans doute aimé venir avec nous, mais c'est dimanche et elle a d'autres actions à faire dans sa famille.

Nous avons ainsi tout emporté sur notre charrette et nous avons laissé nos chaussures à la maison. C'est pieds nus, comme par le passé, que nous sommes partis en direction de...

T : Non, non, mon ami... pas par là !

H : Mais, où veux-tu aller ?

T : Allons par de ce côté !

H : Tu en es sûr ?

T : Absolument !

...

Nous avons longuement marché en sifflotant et en chantant comme des mômeaux heureux d'être libres en cette belle journée de dimanche.

Hendric m'a suivi sans poser de questions.

Je m'en étonnais...

Plus tard, nous avons traversé une forêt.
 Là, Hendric me demande si c'est encore loin.
 Je lui réponds que non, nous sommes tout prêt.
 Je vois qu'il se pose bien des questions, dont celle
 de venir aussi loin... et quand nous sommes sortis de
 la forêt...

H: Ouah !!!! C'est grandiose !

T: Ça le fait, hin, dis !

H: Je ne suis jamais venu ici !

T: Je me le disais bien... tu as toujours aimé aller
 vers le fleuve !

H: Bin, oui, c'est moins loin !

T: Alors, dis-moi que tu n'es pas paresseux !

H: Pas pour tout...

T: On va s'installer ici, à l'ombre...

H: Peut-on se mettre nu ?

T: Oui, je pense !

...

Sans plus attendre, une fois nus, nous plongeons dans
 l'eau de ce lac. Hendric n'y était jamais venu.
 Il était heureux d'être là pour se baigner et jouer
 dans l'eau, et je voyais bien que s'il voulait rester
 un enfant, il ne l'était plus, car par le passé,
 nous aurions tout de suite joué autrement.

De retour sur la terre ferme, je sors une grande
 couverture où nous nous posons pour prendre le soleil
 et bronzer...

H: Merci de m'avoir emmené ici !

T: Je me devais de revenir !

H: Comment connais-tu cet endroit ?

T: Simple... quand j'avais entre huit et onze ans, je suis venu avec ma chère regrettée maman quand nous sommes venus en visite chez sa soeur, Tante Pauline... mais elle n'était pas venue ici, sans doute à cause de Sullivan qui était trop petit. Et c'est aussi pour ça, qu'après qu'elle soit partie, j'ai été placé chez elle...

H: Je comprends... tu as bien fait de revenir chaque été, puis de rester...

T: Je ne regrette pas de t'avoir connu...

H: Tu penses des fois à ta mère ?

T: Très souvent...

...

H: Moi aussi...

T: Et dire que si... eh bien... on ne se serait jamais connus !

H: Mouais, triste sort...

T: Je me demande ce qu'est devenu mon père, mais bon... je me fiche bien de lui...

H: Au moins, le tien est encore de ce monde...

T: Je le suppose...

H: Bon... cessons là ces souvenirs et voyons ce que nous réserve l'avenir !

T: Tiens donc... l'avenir...

H: Mouais... j'aimerais garder mes 15 ans, et j'en ai déjà 16 et je ne vais pas cesser de grandir, alors, depuis que tu m'en as fait la remarque, si je suis un peu triste, c'est pour ça...

T: Je comprends...

...

H: Je n'ose pas te demander ce que nous allons faire après avoir terminé l'école...

T: Nous avons deux ans pour y réfléchir...

H: Oui, mais...

T: Tu aimes la nature, tu devrais y trouver une voie...
un chemin...

H: Et toi, que voudrais-tu faire ?

T: Hum... je ne sais pas encore, mais j'aime aussi
la nature, alors...

...

H: Dis, Tom...

T: Oui...

H: J'aimerais mieux que nous restions ensemble,
même pour travailler !

T: Cela doit pouvoir se faire...

H: Et que peut-on faire ?

...

Bonne question !

Nous avons encore bavardé quelques minutes,
chaque fois entrecoupés de pauses en prenant le soleil.
Comme c'était bon, et nous souhaitons bien bronzer
entièrement, pour une fois.

Notre souci actuel est donc professionnel, et pourtant,
nous avons encore deux ans d'école à suivre.

Je préférerais ne plus trop penser à ça en ce moment.

Nous avons aussi évoqué nos étés passés à jouer
les pirates, et si c'était bien, je ne pense pas que
nous retournerons sur l'île. C'était cent fois mieux ici,
mais c'est bien plus loin. Pour y venir plus souvent et
plus facilement, il nous fallait un moyen de locomotion.

Dans notre pays reculé, le seul moyen pour aller ailleurs et le fleuve. Pour le train, il nous faut parcourir une bonne trentaine de kilomètres par les terres et un peu plus par voie maritime jusqu'au port principal du comté.

Pour le transport, dans notre région de campagne, tout le monde à une charrette plus ou moins grande. Les agriculteurs ont les plus grandes et ils habitent aux abords du village du côté des champs. Nous, les villageois urbains, nous sommes du côté du fleuve. Un petit char suffit pour transporter nos courses les jours de marché, par exemple.

Hendric et moi, nous allons devoir y aller et prendre une heure d'école pour cela. Je peux remercier Tante Pauline pour ses conseils... et Madame Douglas aussi. Hendric a plus de facilités puisqu'il se débrouille tout seul depuis quelques années.

Tout cela pour dire que si nous souhaitons quand même rester des enfants de 15 ans, il nous faut de toute façon apprivoiser le monde des adultes pour devenir autonomes.

Nous allons donc le faire en douceur durant deux ans.

Pour midi, nous avons pris un bain avant de manger notre préparation. Ce menu improvisé à la hâte ce matin nous allait très bien. Il ne manquait qu'une boisson plus appropriée pour la circonstance, et ce sera pour une autre fois.

Après, nous sommes partis dans une courte ballade. Si j'étais déjà venu sans voir personne, j'avais tout de même une certaine crainte, surtout tout nu. Hendric s'en fichait, mais c'est vrai que si on nous voyait tous les deux ainsi, on pourrait penser n'importe quoi.

Nous sommes donc retournés à notre couverture pour nous réinstaller au soleil. Il faisait bon, et pour les prochaines fois, car il y en aura, il nous faudra penser à prendre un ballon, par exemple.

Ainsi, nous avons pris un autre bain de soleil. Nous avons sans doute bronzé, mais cela ne se voyait pas encore. Je pensais déjà à demain, mais je me suis dit qu'il nous faudrait un meilleur équipement, et donc, de quoi mieux nous déplacer.

Au moins, c'était un très beau dimanche.

En fin d'après-midi, nous avons plié nos affaires et nous sommes rentrés comme au matin en sifflotant et en chantant nos comptines enfantines. Je me suis dit que nous devrions apprendre des chants plus appropriés.

De retour à la maison... personne ne nous attendait. Cela nous a fait tout drôle.

Nous avons rangé nos affaires, puis nous avons préparé le repas du soir. Hendric me demande ce que nous allons faire lundi. Je lui rappelle que je souhaite aller chercher mes affaires chez Tante Pauline.

Après avoir mangé, nous avons rangé, et nous nous sommes mis à jouer aux cartes...

H: Connais-tu une autre façon de jouer ?

T: À part la bataille, non, mais il en existe, oui...

H: J'aimerais en changer, si ce n'est pas trop compliqué...

T: Oui... je veux bien, et de toute façon, pour jouer à quatre ou six, il y a le poker !

H: Ah, oui, j'ai déjà entendu des gars qui en parlaient... et qui avaient tout perdu en jouant... mais perdu quoi ?

T: Euh... je crois que l'on joue avec des mises d'argent, donc, il a dû perdre tout son fric !

H: Ah, oui, je comprends... et tu sais y jouer ?

T: Non, mais nous allons trouver un livre pour apprendre... ainsi, on pourra y jouer avec la bande !

H: Oui, mais pas avec de l'argent, alors !

T: Non... mais on peut utiliser des biscuits !

H: Oh, oui, bonne idée, et on ne fait rien à manger, comme ça, il n'y a que les biscuits à grignoter et personne ne le fera s'il faut les miser !

T: Ah, oui, ce sera drôle, ça !

H: Et pour les boissons, il nous faut en acheter...

T: Oui, nous passerons au magasin... pour ça, le livre et d'autres choses...

...

H: Voilà... je crois que j'ai à nouveau gagné...

T: Oui, tu as de la chance, le dimanche !

H: Ah, bon ?

T: Oui, j'ai déjà remarqué ça !

H: Ah... c'est bien étonnant...

T: Oui...

...

H: Et si je te propose d'aller nous coucher ?

T: Je suis d'accord... je fatigue...

H: Bien, rangeons...

...

La nuit est vite venue. Je me suis installé sur mon lit, et un peu avant d'éteindre, Hendric est revenu me demander pour dormir ici. J'accepte.

Après avoir éteint, il me dit qu'il préfère dormir avec moi, c'est juste parce que les premiers temps qu'il dort ailleurs, il ne trouve pas le sommeil.

Je le rassure, cela ne me dérange pas.

. . .

Chapitre 39 : premiers jours de vacances

Avec notre maison, nous devons désormais nous organiser pour beaucoup de choses. Il nous faut de quoi manger, et il y a le magasin et le marché pour cela; il nous faut veiller à l'entretien de l'intérieur, et nous ne devons rien salir et toujours ranger; pour l'extérieur, il n'y a que la devanture, et j'espère avoir des fleurs, et j'espère aussi pouvoir faire un petit jardin quelque part; ensuite, pour nos habits, nous allons devoir faire le lavage nous-mêmes, car nous voulons devenir autonomes; enfin, pour nos dépenses, si nous avons de la réserve, nous souhaitons travailler, mais ce sera pour dans deux ans, et d'ici là, nous devons nous économiser.

Ainsi, le programme du jour se fait gentiment. Nous sommes allés au magasin pour faire nos achats et avoir quelques réserves. Le plus important est le pain et le lait. Nous avons aussi pris des fruits et des légumes. Chez le quincailler, j'ai fait commander deux vélos avec le porte-bagage large et des pneus pour aller sans peine dans le terrain. Je suis sûr que nos tuteurs seront d'accord avec cet investissement.

Herbert le magasinier va faire le nécessaire, mais lui, il le ferait sans poser de question. Nous le remercions. Nous les aurons donc vendredi.

De retour à la maison, nous avons rangé nos achats. La cuisine commence à vraiment prendre ses fonctions.

Un peu plus tard, nous repartons avec la charrette pour aller chez Tante Pauline. Elle est très heureuse de nous voir débarquer. Elle s'était presque ennuyée depuis vendredi. Sullivan nous salue d'une main ferme. Il était content de me revoir, non pas qu'il s'ennuyait de mes turpitudes... mais voilà, il dort tout seul. Pour jouer, il a des copains de son âge.

Sans être pressés, nous prenons le thé avec quelques biscuits, et cette fois, ni Hendric, ni moi, on se fera taper sur les doigts à en reprendre. Elle nous demande si tout se passe bien à la maison... oui, forcément... si nous avons des besoins particuliers... non, pas pour le moment... si nous ne nous ennuyons pas... non plus, pas encore. Je ne lui ai pas dit que nous étions allés au lac, car elle serait tentée de vouloir nous accompagner.

Cela dit, il se peut qu'un de ces jours, on la croise sur le chemin ou qu'elle nous surprenne, mais bon...

Il s'en suit du repas. C'était excellent. Ensuite, je peux enfin réclamer mes affaires. Hendric et moi, nous allons dans la chambre...

H: Alors, tu donnais ici...

T: Oui... comme tu vois, le confort est modeste...

H: J'aurais bien aimé avoir ça chez Madame Douglas...

T: Vraiment ?

H: Oui... souviens-toi... sur le lit, il y avait cet énorme duvet qui tient bien chaud, mais c'était bien trop pour moi...

T: Je me souviens... et moi, je n'avais que cette couverture... et une deuxième quand il faisait très froid...

H: Est-ce qu'il nous en faudra à la maison ?

T: Je ne pense pas, il y a la cheminée qui chauffera les pièces du haut...

H: Oui, c'est vrai... mais il nous faudra du bois !

T: Il y en a dans la remise...

H: Ah... pardon... j'oubliais la remise et le lavoir...

...

T: Bien... veux-tu bien remplir ces cartons avec ce que je te donne ?

H: Oui...

...

Nous avons ainsi rempli trois cartons. Il y avait encore la malle, mais elle est pleine d'objets qui ont été des jouets et des trésors... alors j'ai fait un tri sévère pour ne prendre que trois bibelots...

H: Ce sont tes trésors de guerre ?

T: Oui...

H: Ah, celui-là, je m'en souviens !

T: Hum... que veux-tu que je fasse de tout ça ?

H: Donne-les à Sullivan !

T: C'est bien ce que je pensais faire...

H: Quel âge a-t-il, maintenant ?

T: Si j'en ai seize, il en a presque treize...

H: Ah, oui...

T: Bien... je vais me contenter de ça...

H: C'est déjà pas mal !

T: Oui...

...

Nous avons tout emporté sur la charrette qui était bien remplie. Puis nous sommes retournés vers Tante Pauline. J'avais tout, donc nous allons partir.

Elle nous propose encore une tasse de thé...
Nous acceptons...

Pa: Alors, tu as tout ce dont tu veux ?

T: Oui, ma tante...

Pa: Et pour la décoration ?

T: Ça va aller, pour le moment...

Pa: Et pour la devanture de la maison,
as-tu des fleurs ?

T: Non, et je pensais t'en demander... parce pour
le moment, nous n'avons pas de jardin...

Pa: C'est ennuyeux, mais bon, cette maison n'est pas
appropriée pour avoir un jardin...

T: J'aimerais bien en avoir un, mais juste pour avoir
des fleurs...

Pa: Je peux te proposer de venir ici...

T: Merci... je pensais à une autre solution...

Pa: Mais non, Toin... je te laisse volontiers
un coin de terre !

T: D'accord...

Pa: Et si tu n'as pas le temps de t'en occuper,
je le ferais volontiers !

T: Je devrais avoir le temps, mais c'est vrai
qu'avec l'école...

Pa: Encore deux ans... tu vas résister ?

T: Oui, mieux, maintenant que je suis plus grand...

Pa: Et sérieux !

T: Oui...

Pa: Et toi, Hendric ?

T: J'ai fait une année, je pense que je vais arriver
à en faire deux autres...

Pa: C'est très sérieux, maintenant !

H: Oui, et nous espérons pouvoir travailler ensemble
plus tard...

Pa: Ma foi, pourquoi pas ? Quel domaine ?

T: On ne sait pas, mais proche de la nature...

Pa: C'est un bon choix... à vous de vous déterminer...

T: Oui...

...

Pa: Oh, dites... cela ne vous ennue pas si je passe vous voir de temps à autre ?

H: Pas du tout, mais c'est mieux si c'est en début de soirée, disons de 6 à 8 heures...

Pa: Bien sûr... je respecterais votre emploi du temps...

...

T: Bien, ma tante... je crois que nous allons y aller...

Pa: Bien... oh, et pour les fleurs ?

T: Eh bien... pour cette année...

Pa: Mais non... je vais te trouver des fleurs que je mettrai en port, et je les porterai... avec Sullivan...

T: Fais comme tu veux...

...

Ainsi, nous sommes partis après nous être tous enlacés. Bisous et un salut à Sullivan qui me demande s'il peut venir me voir. Bien sûr, et pour faire partie de notre bande, inutile d'essayer, il ne passera pas l'initiation. Mais je lui laisse entrevoir un espoir pour quand il aura 14 ans ou même 15 ans.

Nous sommes rentrés contents de la balade.

Tout de suite, nous avons emporté les cartons dans ma chambre, et nous les avons vidés sur le lit pour mieux tout ranger dans l'armoire...

H: Tu en a tout autant que moi, finalement...

T: Oui, il me semble...

H: Tu as de belles chemises !

T: Oh, tien... essaie ça !

H: Non, Tom, je ne veux pas de slips !

T: Mais essaie-les ! Tu te sentiras peut-être mieux avec ceux-ci...

H: Bon, d'accord...

...

Hendric se déshabille. Puis il passe le slip de Tom. Maintenant, le truc est de savoir si c'est mieux...

T: Alors ?

H: Eh bien... je vais le garder un peu... mais je peux te dire qu'il ne me gratte pas...

T: Je parie que tu ne voudras plus l'enlever !

H: Hum... je me rhabille...

...

J'ai ensuite rangé le reste, et j'ai laissé mes trésors dans le dernier carton que j'ai laissé dans un coin sur les deux autres que j'ai emboîté l'un dans l'autre.

Nous avons terminé l'après-midi à ranger le réduit afin de faire de la place pour les vélos. Ce n'est pas évident, mais il nous faut bien les mettre quelque part. Pour le moment, le stock de bois est suffisant, et quand il fera froid, nous devrons peut-être trouver une autre solution.

Ensuite, après une pause, nous avons commencé à cuisiner notre premier vrai repas avec des légumes achetés ce matin. Le résultat était assez correct.

On ne peut que s'améliorer pour les prochaines fois.

De toute la soirée, Hendric n'a pas fait de remarque à propos du slip, c'est donc qu'il lui convient bien.

C'est lorsque nous sommes allés nous coucher qu'il est venu vers moi, comme les autres soirs, mais avec le slip en main...

H: Voilà, je te le rapporte...

T: Mais non, garde-le !

H: Vraiment ?

T: Mais oui ! Et tu peux utiliser ceux que j'ai...

H: D'accord... et puis-je prendre un de tes cartons ?

T: Bien sûr !

H: Je vais y mettre tout ce qui ne me convient pas...

T: Pas de problème...

...

H: Merci, je reviens...

...

Quelques minutes, il revient...

T: Tu veux toujours dormir avec moi ?

H: Oui...

T: Ne voudrais-tu pas essayer de dormir une fois dans l'autre chambre ?

H: Je veux bien, mais ne t'étonnes pas de me voir ici demain matin...

T: Essaie... mais je ne te chasse pas, que l'on soit bien d'accord...

H: Pas de souci... je veux bien...

...

Et voilà...

Mardi. Je me suis réveillé... eh oui, Hendric était dans le lit à côté de moi. Ça m'a fait sourire. Je l'ai regardé un moment avant de vouloir le réveiller, mais il s'est justement tourné...

H: Hum... miaou...

T: Miaou...

...

Pas besoin d'en dire plus. Nous nous sommes levés un peu plus tard pour aller déjeuner. Ensuite, nous avons à nouveau préparé une expédition vers le lac. C'est dimanche que nous n'avons pas encore les vélos.

Comme dimanche, nous sommes allés au lac en prenant le même chemin. J'ai plusieurs fois regardé derrière nous au cas où on nous suivrait... Sullivan en premier. Nous avons retrouvé notre petit coin et nous avons à nouveau pris le soleil après nous être baignés une première fois. Nous avons pu jouer au ballon pour nous changer de la lecture. Dans la grande herbe, ce n'était pas évident.

Au repas, nous avons parlé de jardinage. Ça m'ennuyait un peu de tout le temps aller chez Tante Pauline. J'avais envie de demander pour avoir une surface à l'arrière des autres maisons, après le quartier où passe le chemin qui va en forêt. Hendric est favorable à cette idée, sauf que le jardin sera à la portée de tous et si nous ne cultivons rien, c'est que des chapeauteurs se seront servis avant nous. Je devais donc reconsidérer l'offre de Pauline.

...

Mercredi. Dur réveil, ce matin... On s'est levé plus tard, et nous n'avons pas eu le temps de déjeuner. On toque à la porte. Une visite, la première !
Je vais voir...

T: Eh, salut, toi !

...: Salut ! Je viens de la part de Madame Douglas, elle demande à ce que Hendric aille la voir aujourd'hui, toute la journée, et peut-être qu'il en aura pour trois jours...

T: Trois jours ? De quoi s'agit-il ?

...: Un travail et c'est tout ce que je sais...

T: Bien, je lui transmets le message dans un petit moment...

...: D'accord... il doit y aller tout de suite !

T: Oui, oui !

... Au revoir !

...

Madame Douglas qui demande Hendric... bon...

À son retour, je l'en informe. Il est déçu.

Il me demande de l'accompagner, mais je lui dis que le garçon m'avait dit qu'elle l'avait demandé, lui, et pas nous deux...

Nous déjeunons, et je le rassure, si c'est un travail, c'est quelque chose qui ne peut se faire que par une seule personne et si je venais donc, je le regarderais faire.

Un peu plus tard, il s'en va.

Moi, j'ai rangé et je me suis demandé quoi faire.

Je suis allé voir ce qu'il y avait à laver dans notre corbeille... et pour le peu, cela pourrait encore attendre, mais j'ai tout de même pris ce qu'il y avait et je me suis attelé à la tâche. C'était assez vite fait.

Ensuite, je suis retourné au lac avec un petit encas et un livre, et j'y ai passé la journée. Je me suis baigné plusieurs fois. Je me sentais bien seul.

Au retour à la maison, j'ai attendu Hendric qui n'est pas venu. J'ai passé la soirée à jouer au solitaire.

...

Jeudi. Je suis allé au marché. J'ai acheté un gros cabas de divers légumes pour faire de bonnes soupes. J'ai trainé un peu et j'ai rencontré...

T: Eh, Lorence ! Salut !

L: Salut, Tom ! Comment vas-tu ?

T: Très bien !, et toi ?

L: Bien aussi... Hendric est avec toi ?

T: Non, il travaille chez Madame Douglas !

L: Oh, c'est très bien... elle est gentille...

T: Oui, c'est surtout sa tutrice...

L: Ah, oui... alors, c'est normal...

T: Dis, tu n'es pas encore venue nous voir à la maison, enfin, je veux dire... tu n'es pas encore venu voir Hendric !

L: Non, c'est vrai, j'ai bien des choses à faire avec mes parents...

T: Je comprends... mais tu peux venir nous voir, euh... samedi soir ou dimanche...

L: Je verrai...

T: Tu sais, Brigitte n'est pas là, donc...

L: Je sais...

T: Si tu veux... j'irai voir ma tante, pendant ce temps...

L: Hum... je te ferai savoir... enfin, à Hendric...

T: Pas de problème... alors bonne journée !

L: Oui, bonne journée !

...

J'ai terminé ma ballade et je suis rentré.

Ensuite, je suis retourné au lac jusqu'en soirée.

...

Lorence est allée voir Hendric chez Madame Douglas, et ils ont pris le thé tous les trois. Lorence a vu le travail de Hendric et c'était un peu étonnant qu'elle lui ait demandé de faire ses comptes, mais en réalité, ça le concernait directement.

Puis Lorence demande à Hendric si elle peut passer le voir dimanche après-midi. Hendric est plus que d'accord... et elle lui demande à ce que Thomas ne soit pas là. Il peut comprendre, et il lui proposera de... il trouvera. Lorence lui propose qu'il passe l'après-midi chez Pauline. Bonne idée !

...

De retour à la maison, je me suis mangé un petit repas. Hendric n'est pas venu. Je l'imagine alors à faire des travaux pénibles que lui seul peut faire, mais que peut-il bien faire pour qu'on ne puisse pas l'aider ?

...

Vendredi. Je suis allé voir le quincailler.

La livraison n'est pas arrivée, il me propose de revenir en fin d'après-midi. Alors, je retourne au lac pour me laisser bronzer, et je dois bien dire que cela se voit, maintenant. Je rentre dans le milieu de l'après-midi.

Je passe au petit magasin pour prendre quelques accessoires et comme toujours du pain et du lait. Ensuite, je retourne chez le quincailler et là, je vois deux beaux vélos. Je n'hésite pas à les regarder de près. Le patron vient vers moi et il me félicite du choix. Il me décrit les possibilités, et je suis aussi très épaté. Je suis très content, et je pense que Hendric le sera aussi. Pour le paiement, tout est arrangé. Donc, je peux emporter mes achats sur le porte-bagage. Je fais vite et c'est déjà génial.

Ensuite, je retourne chercher le deuxième vélo et j'en profite pour faire le tour du village. Là, j'irais bien jusque chez Madame Douglas avec le vélo... mais ç'aurait été idiot de le faire, car à mon retour, je le vois à un pâté de maisons...

T: Eh, hé, hé, Hendric ! Salut, mon ami !

H: Salut ! Ouah ! Tu as les vélos !

T: Oui, je n'ai pas résisté !

H: Où est le mien ?

T: Il t'attend à la maison !

H: J'y cours !

T: Grimpe sur le porte-bagage !

H: Non, je n'ai pas envie de le tordre avec mon poids !

...

Et je le suis alors qu'il file au pas de course...

À la maison, l'autre vélo était là. Il était totalement identique. Hendric s'étonne... Je lui ai dit que s'il le souhaite, nous pouvons décider que l'un est moi et l'autre est à lui, ou alors, que les deux sont à nous et peu importe qui utilise l'un ou l'autre.

Après réflexion, la deuxième solution est plus simple. Je lui montre la mécanique et les possibilités. Tout de suite, nous repartons pour faire deux fois le tour du village.

De retour à la maison, nous pouvons les ranger dans le réduit... puis nous nous préparons pour la soirée. Il nous fallait un repas un peu différent pour une journée différente...

T: Alors, qu'as-tu fait chez Madame Douglas ?

H: Oh, bien des choses... dont certaines, tu aurais pu m'aider, mais la plus importante a été de faire ses comptes et là, c'était inutile que tu m'aides !

T: Je comprends, mais j'aurais été mieux placé pour le faire, ou alors une fille de la classe...

H: Sans doute, mais cela concernait aussi mon compte, donc personne d'autre que moi n'était concerné !

T: Ah, oui, dans ce cas...

H: Hum... ça sent bon !

T: Eh oui ! C'est mieux avec des légumes frais !

...

H: Oh, dis, Tom...

T: Oui...

H: J'adore tes slips !

T: Ha ! Vraiment ?

H: Oh, oui ! Je vais en mettre tout le temps !

...

T: Eh bien, pas de problème... ceux que j'ai lavés
ce matin doivent être secs... va donc voir
à la laverie...

H: Tout de suite !

...

Sacré Hendric...

Le repas prêt, nous nous mettons à table.
Après avoir tout bouloté...

H: Oh, dis, Tom, que faisons-nous dimanche ?

T: Je ne sais pas... au fait... euh... non, rien...

H: Quoi donc ?

T: Oh, rien, je te montrerais plus tard ce que
j'ai acheté au magasin...

H: Ah... d'accord... et pour dimanche ?

T: On peut retourner au lac !

H: Oh, oui, et demain aussi, je vois que tu es allé
sans moi, tu as bien bronzé !

T: Oui, ça se voit enfin...

H: J'ai du retard sur toi...

T: Tu as travaillé à l'intérieur...

H: Oui... oh, dis... est-ce que dimanche, tu serais
tenté par aller chez Pauline ?

T: Je veux bien...

H: L'après-midi !

T: Oui, d'accord...

H: Mais je ne viens pas...

T: Ah... je peux comprendre...

H: En fait, Lorence veut venir me voir...

T: Oh, oui, pas de problème ! Je te laisse avec
elle, je ne veux pas qu'il y ait de conflit avec
ma présence...

H: Merci, Tom, tu es sympa...

T: Je peux bien faire ça pour toi !

H: Oui, mais tu n'es pas obligé...

T: Pas de problème ! Et si toutefois elle n'est pas là,
j'irai me balader...

H: D'accord !

...

J'avais donc bien fait de ne pas lui en parler tout de suite... Serait-elle allée le voir ? Sans doute !

Nous avons ensuite rangé, comme toujours.

Puis nous avons joué un moment aux cartes avant de monter à la chambre...

Quelle soirée ! Il nous en faut plus souvent !

...

Et voilà que tout l'été a passé ainsi. Nous sommes allés plusieurs fois au lac pour nous baigner et bronzer.

Nous avons aussi eu des demandes pour quelques travaux extérieurs. Chez Pauline, nous avons préparé une surface de terre pour notre jardin. C'est Madame Douglas qui nous a donné des semences pour d'autres fleurs. Elles seront pour l'année prochaine.

Hendric a eu plusieurs rendez-vous secrets avec Lorence. Il n'est pas encore passé à l'action. Sur mon conseil, il ne veut pas précipiter les choses. Quant à moi, j'ai retrouvé Brigitte à la mi-août, et j'ai bien sûr imité Hendric, mais à ma façon, et moi non plus, je ne veux pas la forcer à nous amuser. J'ai bien sûr montré mon achat à Monsieur Thatcher... le vélo. Il est très satisfait de mon choix. Brigitte l'a même essayé.

Nous avons aussi retrouvé tous nos copains et camarades, ainsi que nos amis de la table ronde. Nous avons commencé à apprendre à jouer au poker-biscuits.

...

À fin août, nous devons retourner à l'école. Tante Pauline passera nous voir de temps en temps pour les fleurs qu'elle nous a apportées pendant l'été. C'est vrai que ça change tout !

C'est la deuxième semaine que nos amis viennent faire leurs devoirs chez nous. La table ronde est juste suffisante pour étaler nos affaires. Parfois, nous ne sommes que quatre à cette table et deux se mettent à une petite table carrée.

Dès que nous avons fini, ceux qui veulent ou peuvent rester... nous préparons un repas pour nous et eux. Plus d'un a été étonné du résultat... à tel point que l'on nous propose de concurrencer l'auberge.

Mais non, Hendric et moi, nous voulons travailler à l'extérieur !

Quelques fois, Brigitte ou Lorence viennent nous voir chez nous. Nous pouvons rester l'un et l'autre si l'un ne s'occupe pas des affaires de l'autre...

Nous espérons qu'un jour, toutes deux seront un peu plus amies. Puisque c'est de ma faute, c'est peut-être moi qui dois faire quelque chose, mais franchement, je ne sais pas quoi faire. Je ne veux pas aborder le sujet avec Brigitte et encore moins avec Lorence.

À l'école, j'évite Lorence, mais pas au point de l'ignorer. Je me dis que dans une année, elle aura peut-être digéré sa rancœur et elle sera à nouveau gentille avec moi et Brigitte et nous serons copains tous les quatre. Je peux encore rêver, c'est sûr...

Jusqu'à la fin de l'année, rien de grave ne s'est passé, ni à l'école, ni au village, ni à la maison. Tout va bien.

Quand je suis seul, il m'arrive de repenser à cet été avec les copains, cet été où tout a changé pour moi et Hendric. Alors, je m'imagine ou du moins, j'essaie de m'imagination comme si l'été avait été ordinaire... et je serais toujours chez Tante Pauline à faire des bêtises avec Hendric et les autres.

Des bêtises, oui, parce que je ne me sentais pas à ma place... et j'avais envie de m'évader, et si je me forçais donc à rester, une part de moi voulait toujours s'en aller.

Si je me suis souvent amusé avec les autres enfants de mon âge, c'est avec Hendric que je me suis amusé le plus et le mieux. En fin de compte, je ne regrette pas toutes ces années qui ont passé. En fait si, parce que j'ai grandi, et je comprends bien Hendric qui ne souhaite plus grandir, et malheureusement, on ne peut rien faire contre ça, et il nous faut bien être raisonnables.

Nous avons changé, et c'est grâce à la maison, ou alors au trésor...

H: Eh, Tom ! ?

T: Hin, quoi ?

H: Enfin ! Peux-tu m'aider ?

T: Oui, bien sûr !

H: Où étais-tu ? À quoi pensais-tu ?

T: Oh... notre enfance...

...

H: Ça m'arrive aussi...

T: Je comprends que tu ne veuilles pas grandir...

H: Malheureusement, il nous faut être réalistes,
on ne peut rien faire contre cette maladie !

F: Ha ! C'est trouvé, ça !

...

Mouais, c'est un peu vrai, grandir, c'est la première maladie des enfants !

...

Nous avons passé le cap de l'année comme toujours en faisant une petite fête au village. Elle s'est poursuivie ou terminée dans les chaumières. Hendric et moi, nous sommes restés avec Pauline. Le lendemain... enfin... bon, après, nous sommes allés voir Madame Douglas et la famille Thatcher.

...

L'école a repris. Les semaines passent désespérément.

À la maison, nous occupons donc deux chambres. Une autre est parfois occupée par Philippe. Il reste là après qu'il a fini ses devoirs. Il a juste envie de rester seul.

Nous lui avons bien sûr demandé s'il avait un quelconque souci, et il nous dit que non, il veut juste être seul.

Alors, nous l'avons laissé seul, chaque fois.

...

Mais une fois, nous sommes allés le voir. Il était couché sur le lit, et il regardait le plafond. On aurait dit qu'il était mort.

Alors, nous nous sommes approchés et il a tourné la tête. Nous étions grandement rassurés.

...

Juin est arrivé, et les examens aussi. Pour nous, les grands de 17 ans, c'était un soulagement de tous savoir que nous étions promus pour la dernière année.

L'été s'annonçait bien. Pour fêter ça, nous nous sommes tous retrouvés à la maison. Nous avons bu plus que de l'eau, ce soir. Et nous avons fait un nouveau membre dans notre club... Maurice.

Il a eu droit à la traditionnelle photo et il a passé le test d'initiation.

...

Nous sommes allés plusieurs fois au lac. C'était chaque fois une journée merveilleuse. Dès notre arrivée, on se jette à l'eau... et c'est plus tard que l'on se retrouve nus pour le reste de la journée. J'ai bien aimé nos sorties.

Une fois, Sullivan nous a suivis. Et nous avons fait avec lui en gardant le short ou le slip. C'était une autre belle journée et quant à accepter Sullivan dans notre club... non, pas encore !

...

Une autre année scolaire a passé. Nous avons encore appris d'autres choses intéressantes et d'autres moins. En tout cas, pour nous, Hendric et moi.

...

Fin juin, l'école est finie, nous, les gars de terminale qui avons 18 ans ou presque, nous sommes tous joyeux !

Nous espérons passer un dernier été tous ensemble. Hendric et moi, à 18 ans... nous avons décidé de notre avenir. Nous irons à l'école d'agronomie et horticole. Nous travaillerons donc à l'extérieur, dans la nature.

Brigitte et moi, ça devient de plus en plus sérieux. Hendric et Lorence, aussi. De plus, les filles sont moins jalouses, sans doute parce que depuis nos seize ans, nous n'avons pas regardé d'autres filles, je veux dire, que je ne suis pas allé vers Lorence, et Hendric n'est pas allé vers Brigitte. Jeofrey s'est acoquiné à Sophie. Elle est venue voir ma maison avec Jeofrey.

Quant à savoir qu'il y avait deux chambres pour nos amis, elle a trouvé ça surprenant et ingénieux.

...

Voilà... il est temps de conclure.

/
* * *
FIN
* *
*

